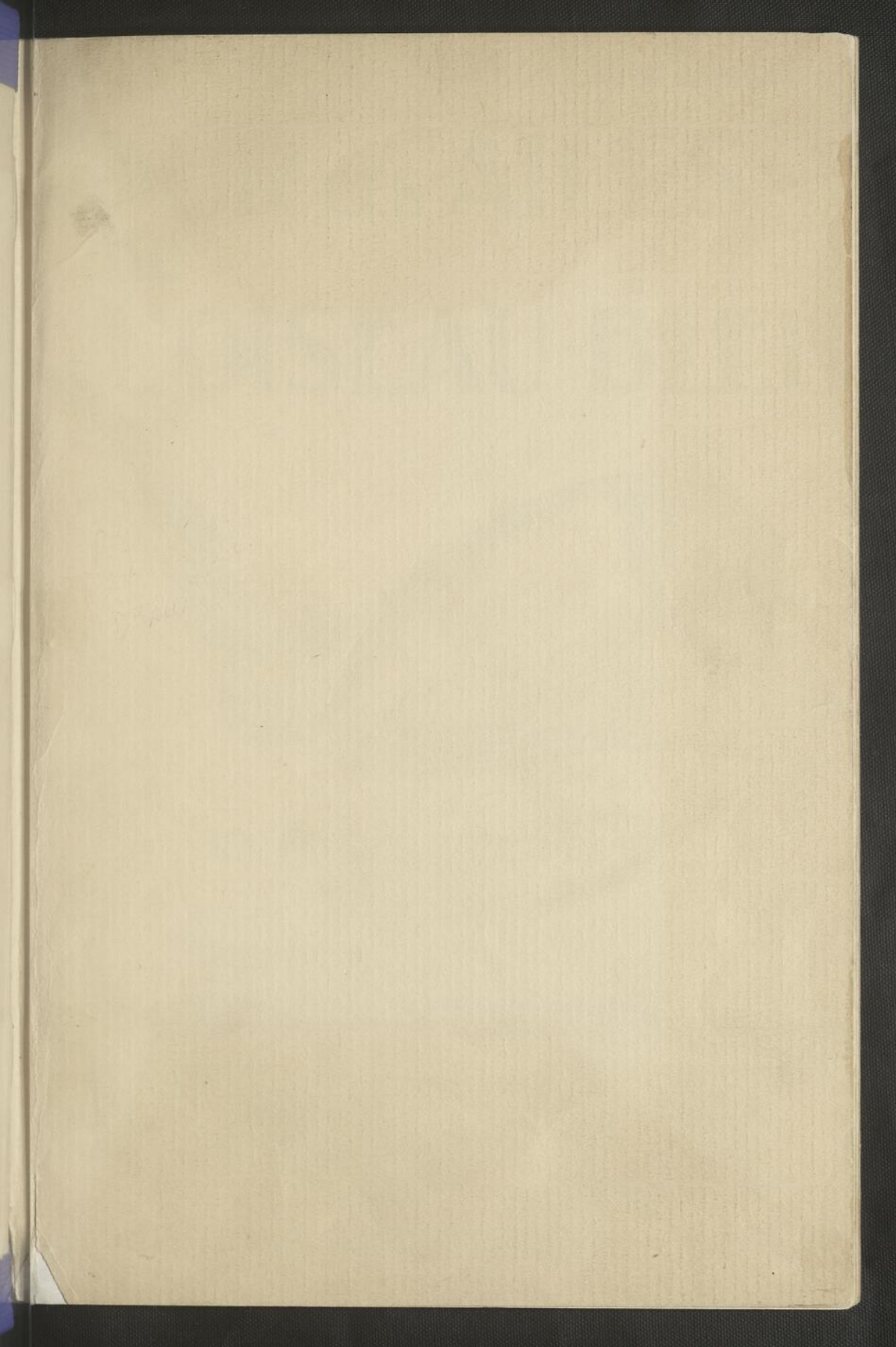


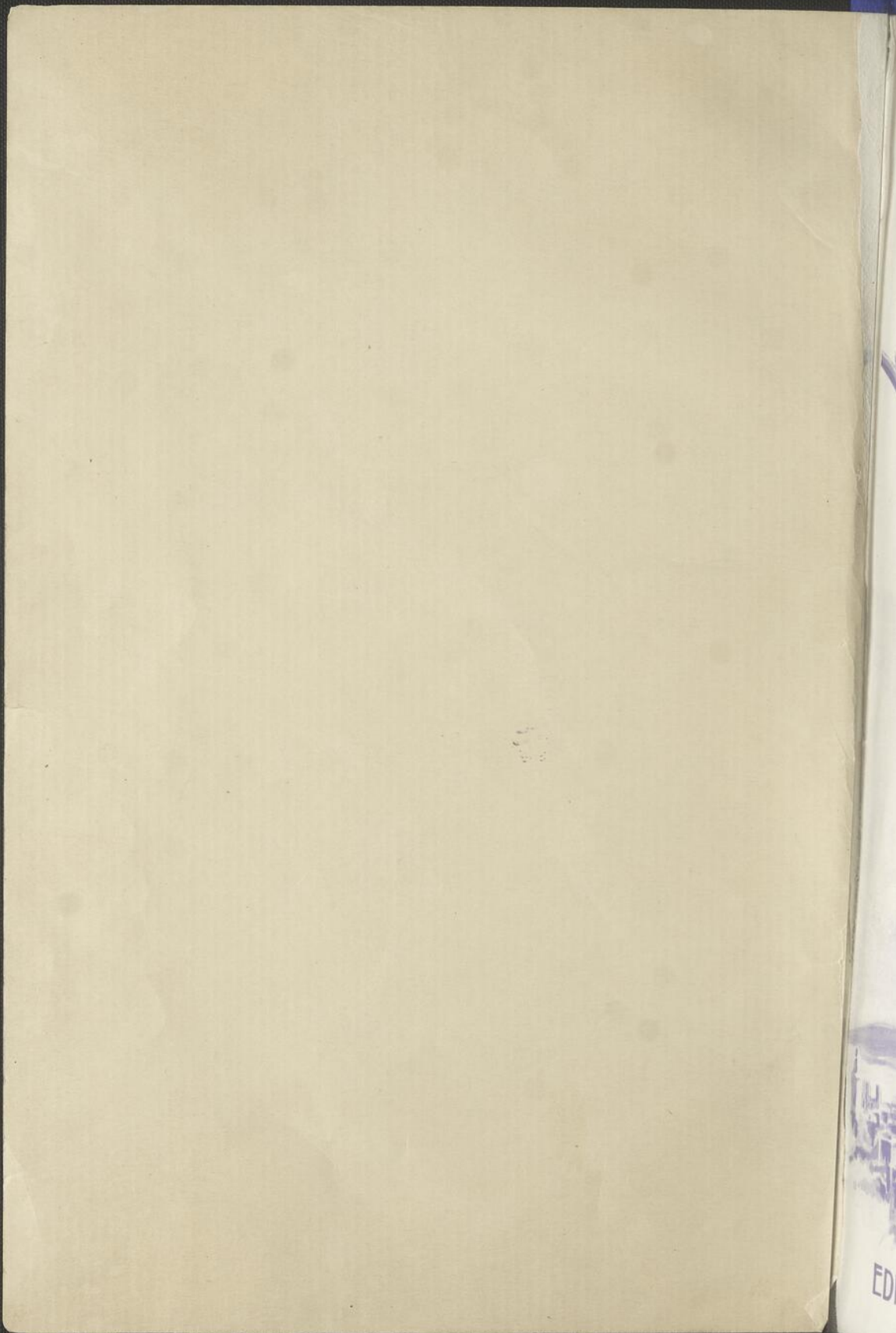
1
SUR LES AILÉS
de
L'OISEAU-BLEU

MARIE-CLAIRE D'AVELUY



Bibliothèque Nationale du Québec





MARIE-CLAIRE DAVELUY

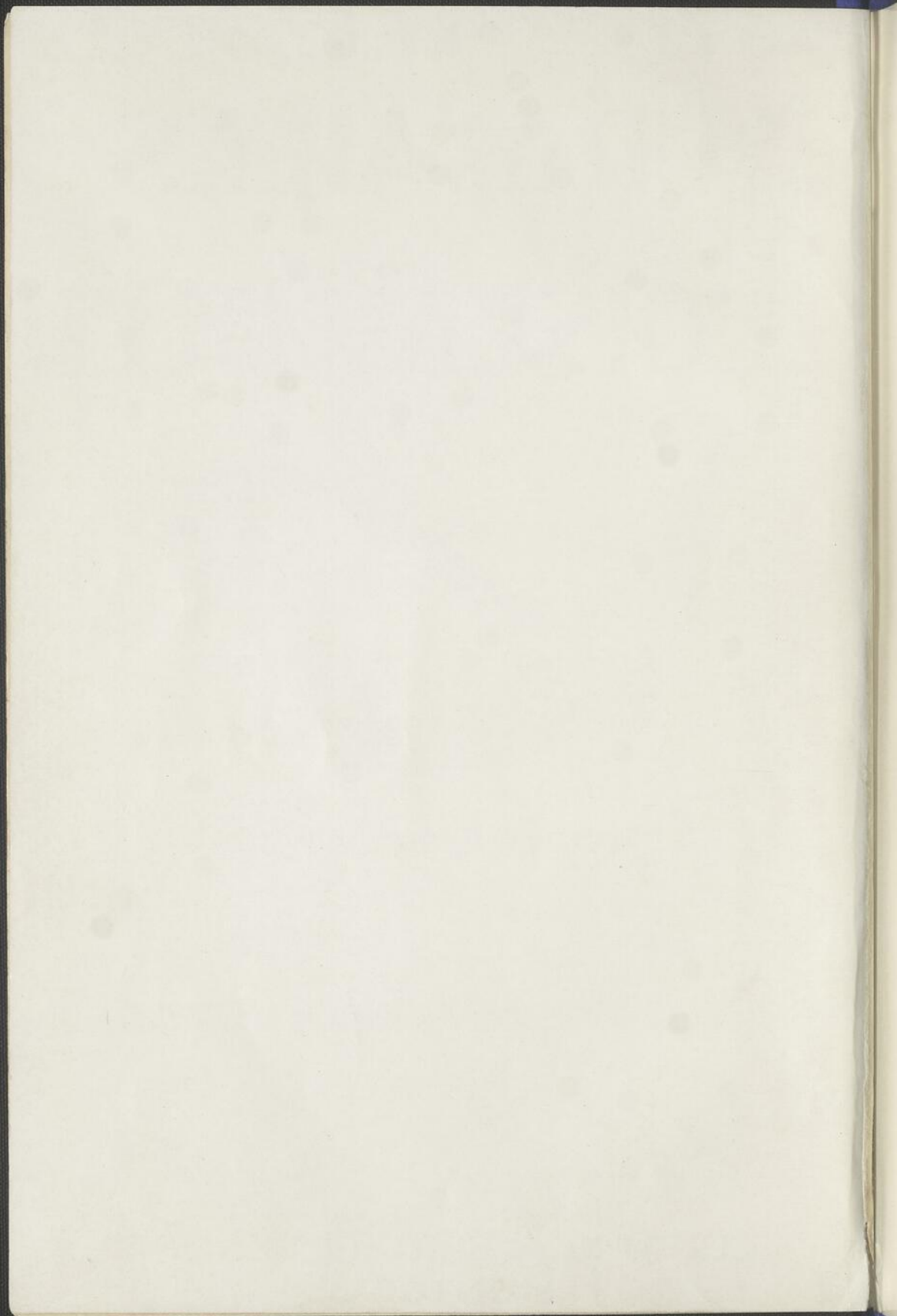
SUR LES AILES DE L'OISEAU-BLEU

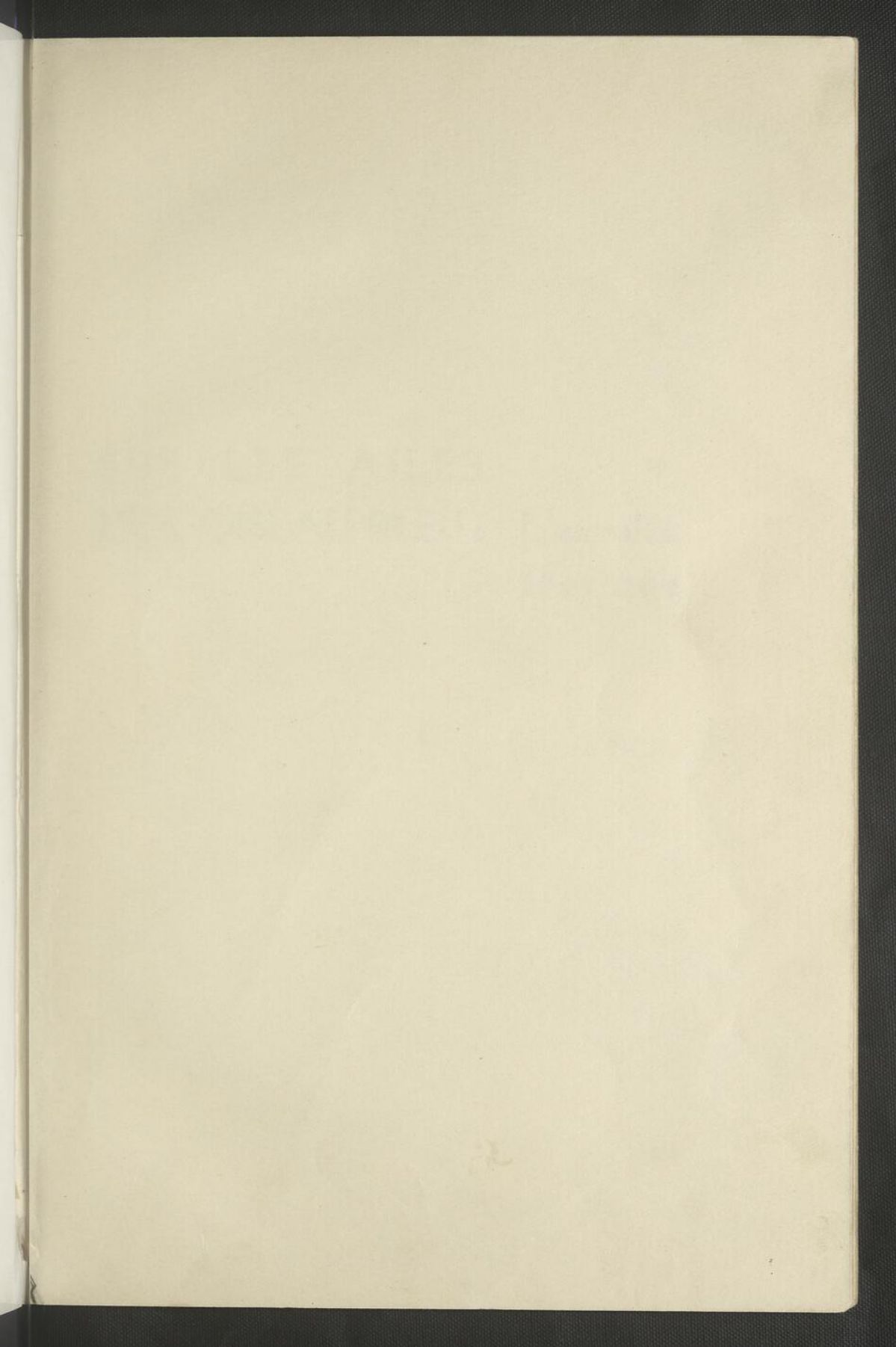


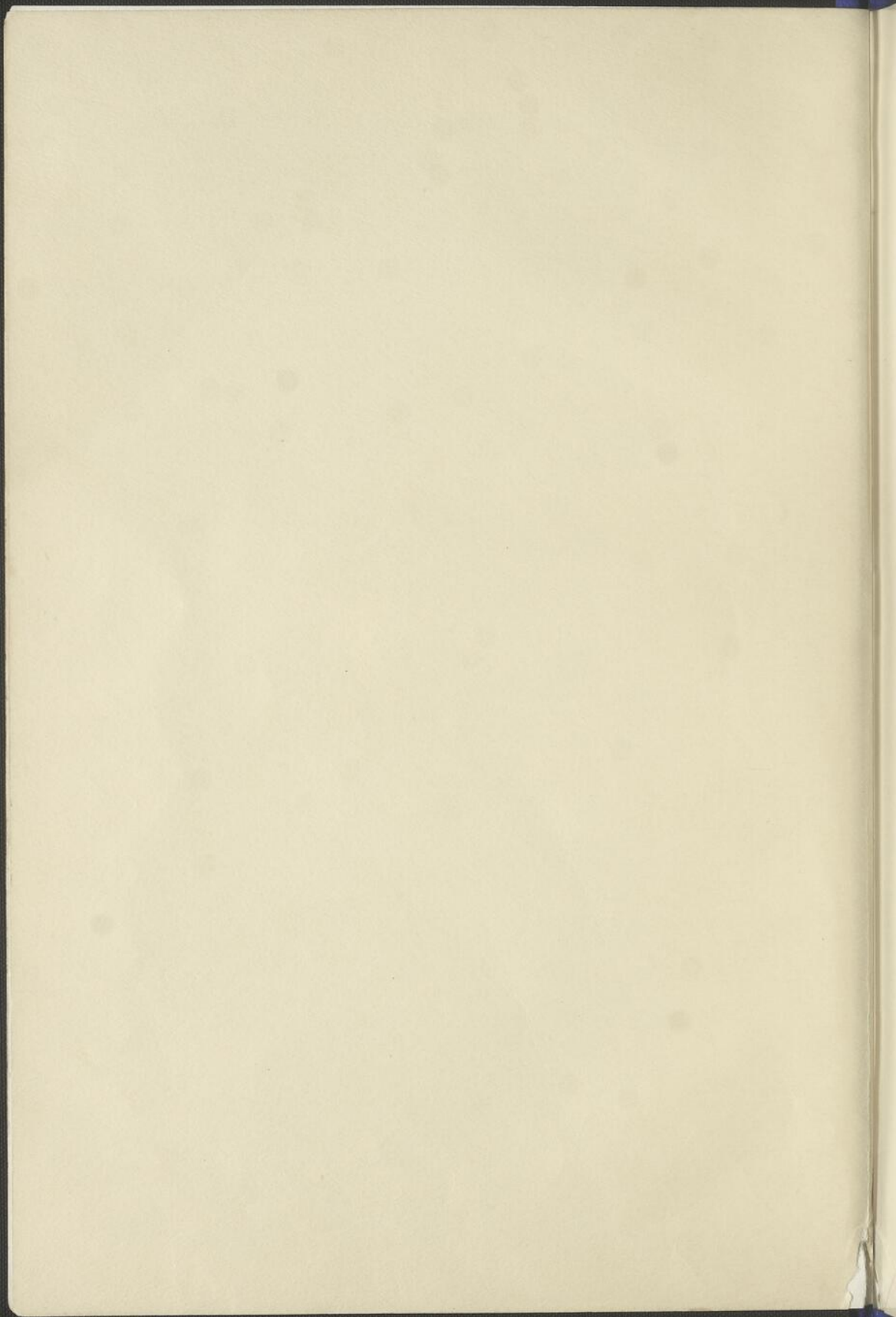
L'ENVOLÉE FÉÉRIQUE



EDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL







**SUR LES AILES
DE L'OISEAU BLEU: L'envolée
féerique**

DU MÊME AUTEUR :

L'ORPHELINAT CATHOLIQUE DE MONTRÉAL. En appendice : *La Société des Dames de charité de Montréal de 1927*. Montréal, Le Devoir, 1919. In-12.

L'ORPHELINAT CATHOLIQUE DE MONTRÉAL. Édition du Centenaire. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933. In-12.

LES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT. Roman historique. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923. In-12. — *Épuisé*.

DIX FONDATRICES CANADIENNES. Profils mystiques. Montréal, Le Devoir, 1925. Brochure. — *Épuisé*.

LE FILLEUL DU ROI GROLO : Suivi de la MÉDAILLE DE LA VIERGE. Contes merveilleux. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926. In-12. — *Épuisé*.

AUX FEUX DE LA RAMPE. Recueil de onze pièces. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1927. In-12.

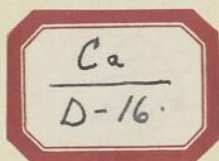
JEANNE MANCE. Suivie d'un ESSAI GÉNÉALOGIQUE SUR LES MANCE ET LES DE MANCE par Jacques Laurent, conservateur à la Bibliothèque de Dijon, ancien élève de l'École des Chartes, auxiliaire de l'Institut. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934. In-8.

MARIE-CLAIRE DAVELUY

SUR LES AILES DE L'OISEAU BLEU

L'ENVOLÉE FÉRIQUE

Dessins de James McIsaac



OEUVRES DE



MILLE DAVELUY

ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

Montréal, 1936

Il a été tiré de cet ouvrage :
300 exemplaires sur papier
coquille teinté, numé-
rés à la presse de 1 à
300.

L'édition originale a été ti-
rée sur papier Novel
Book.



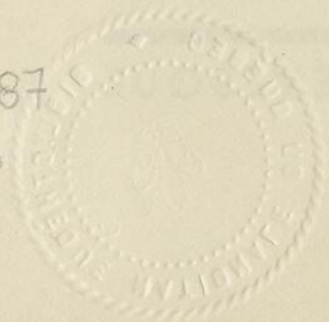
No. 245...

ps

9507

A77587

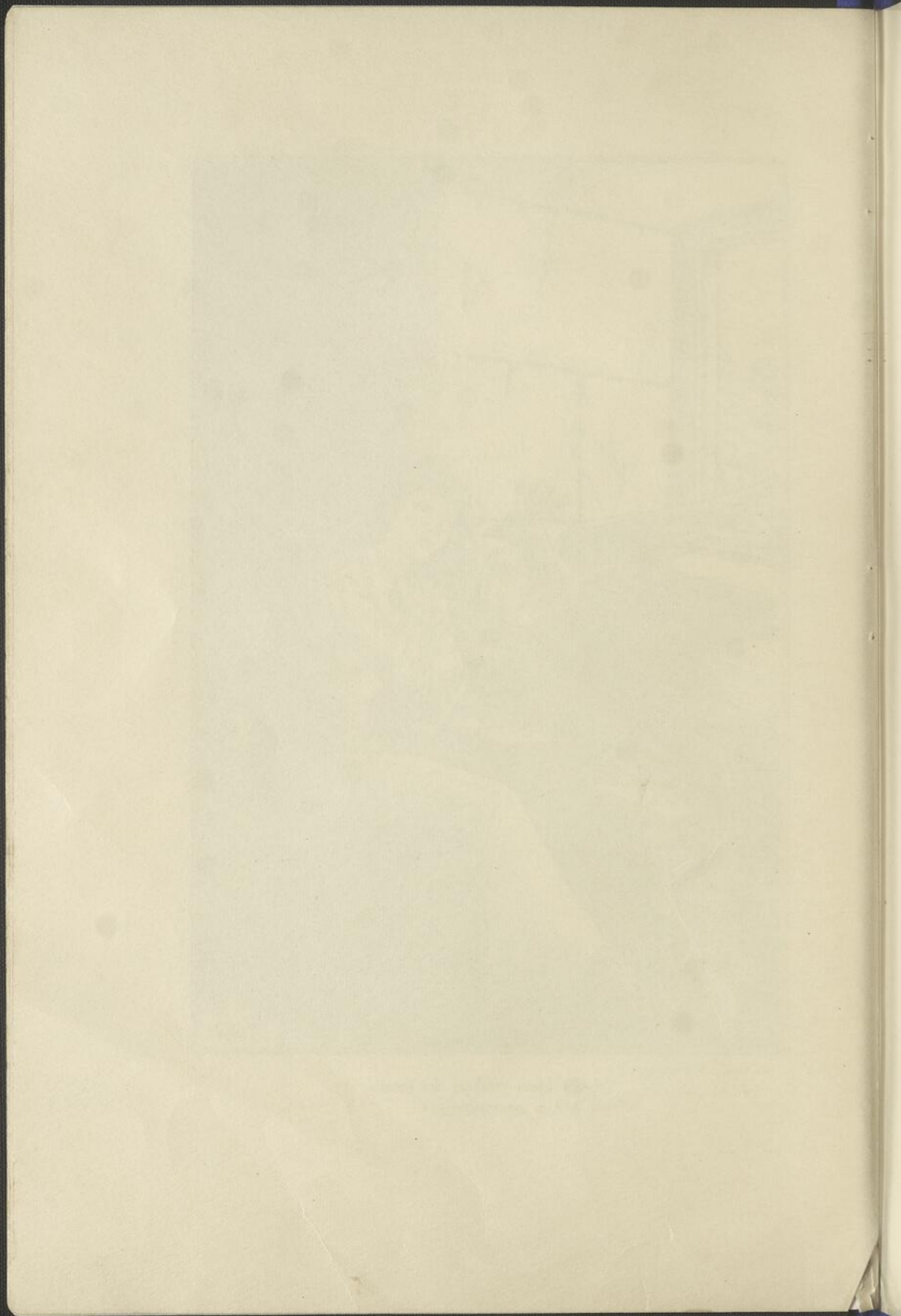
1936



Tous droits Réservés
Canada, 1936.



"Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement".



AVERTISSEMENT

Chers petits enfants de chez nous,

C'est pour répondre à votre goût pour les récits merveilleux, que j'ai voulu narrer le voyage extraordinaire, au pays des fées, de deux petits Canadiens, "en tous points semblables à vous".

En 1929, l'Oiseau bleu, l'excellente revue pour la jeunesse, que publie la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, accordait l'hospitalité, en ses pages d'azur, à une première version de ce roman, intitulée : Voyage au pays des belles histoires.

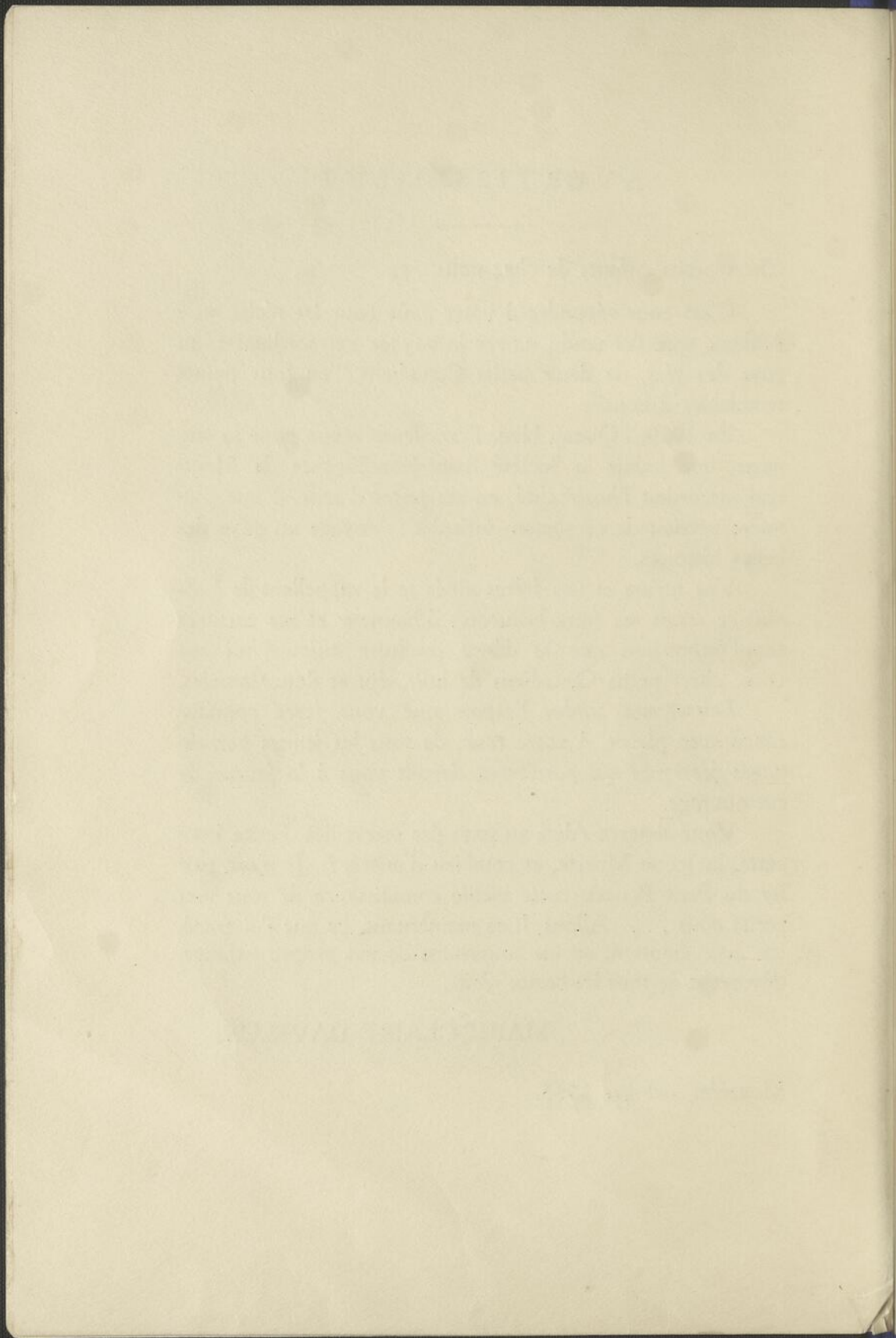
Vos soeurs et vos frères aînés se le rappellent-ils ? Si oui, ce serait me faire beaucoup d'honneur et me rassurer sur l'impression que je désire produire aujourd'hui sur vous, chers petits Canadiens de huit, dix et douze années.

Laissez-moi garder l'espoir que vous ferez connaissance avec plaisir, à votre tour, de tous les jeunes personnages féeriques qui paraîtront devant vous à la faveur de cet ouvrage.

Vous aimerez Alice au pays des merveilles, Petite Poucette, la Jeune Muette, et combien d'autres ? Je n'ose parler du Petit Poucet, cette vieille connaissance de tous mes petits amis . . . Allons, lisez maintenant, ce que j'ai tracé, ici, avec émotion, en me souvenant de ma propre enfance, dévoreuse de tous les beaux récits.

MARIE-CLAIRE DAVELUY.

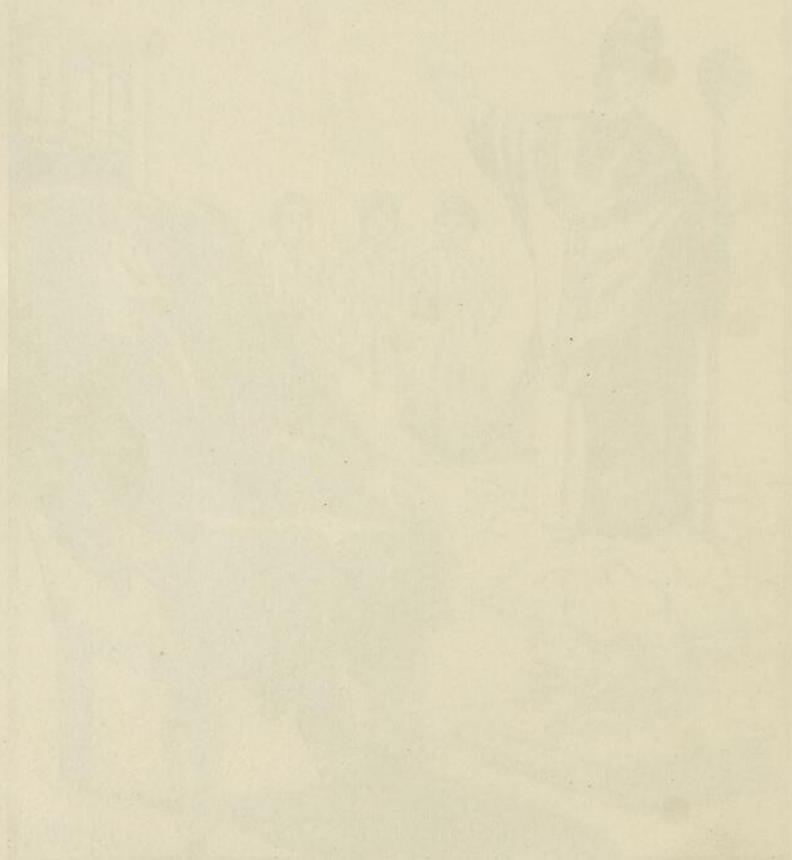
Montréal, octobre 1935.



RÉCIT PRÉPARATOIRE:
LA VISION DU
PAPA SAVANT



LETTRE
LA VISION DU
PARA SAVANT



I

LE CADEAU DU PREMIER DE L'AN

LOUISON et Cloclo, — Louis et Clotilde pour la visite, — ont un papa savant et très grand liseur. À part cela, doux, tendre, dévoué; “un rêveur, un artiste”, disent ses amis; “un monsieur poli comme un roi, mais toujours dans la lune”, remarquent en riant les voisins.

Or, en cette veille du premier de l'an, le docte papa de Louison et de Cloclo se sent tout joyeux, chantonnant, alerte, oui, alerte, malgré les rhumatismes qu'entretient sa vie sédentaire, passée dans les livres. Et pourquoi? Parce qu'on vient de lui livrer deux caisses remplies de volumes rouges, roses, jaunes, bleus, blancs, verts... C'est là le cadeau qu'il destine, cette année, aux dix ans de Louison et aux huit ans de Cloclo.

Justement, les petits ne sont pas à la maison. Vraiment, la visite chez la grand'maman se prolonge à souhait. Vite, les caisses sont montées là-haut, dans la grande pièce

du troisième. C'est le domaine du papa, celui qu'il occupe, chaque soir, au retour du bureau; celui où on ne lui reproche jamais de laisser traîner ceci, puis cela et encore cela. Car, la maman de la maison est une ménagère accomplie, sans cesse en guerre contre la poussière, impitoyable pour les meubles et les objets déplacés.

Vous pensez bien que cette grande chambre du troisième est garnie, tapissée, encombrée à s'écrouler de tous les anciens et nouveaux volumes de l'univers. Oui, impossible dans ce coin de poser les yeux sur autre chose. Les pieds s'accrochent dans chaque angle soit à un Littré, soit à un Bollandiste, soit à un Armorial. Ne s'y asseoit-on pas même sur de splendides albums d'art? Ils se prélassent sans gêne dans les fauteuils. Bah! que craindraient-ils? Leur vieil ami s'amuse de leurs fantaisies.

Les caisses sont maintenant ouvertes. Le papa pousse de petits grognements d'approbation. Comme ils sont charmants tous ces ouvrages, rangés comme des tablettes de chocolat aux bandes imagées! Avant de les installer sur la table du centre, où manuscrits et revues céderont la place aux rians visiteurs, le papa glisse vers la porte. Il l'entr'ouvre. Il écoute. Tout est silencieux. Oui, il est encore seul. Pour plus de sûreté, il tourne la clef et s'enferme. Bah! sa chère femme ne l'oubliera pas à l'heure du dîner. Elle viendra l'en avertir avec quelques petits reproches à l'adresse de ceux qu'elle appelle ses "rivaux" les livres. Car figurez-vous, que cette jolie maman a du chagrin à ce sujet. Elle ne se croit plus la première dans le cœur de son mari. Elle lance de sombres regards du côté des rayons où se pressent les chefs-d'œuvre. Le papa rit

doucement, puis embrasse avec tant d'affection la main de sa femme, qu'elle se console, qu'elle n'écoute plus les soupçons de son cœur exclusif.

Le déballement commence. Oh ! comme il s'y intéresse le papa, saisissant ce livre-ci, palpant celui-là, souriant longuement à chacune des œuvres aux pimpantes couvertures. Tiens, ce volume bleu, quelles belles images colorées l'on y trouve ! Cloclo ne s'en plaindra pas, la curieuse, l'espiègle, la fantasque petite Cloclo. Et celui-ci ? Mais, mais, il le reconnaît. Quand il était enfant, ce volume racontait l'histoire qu'il préférait. Un soir, son père lui avait enlevé le petit livre en le grondant bien fort. Ne l'avait-il pas caché sous son oreiller, espérant en lire quelques chapitres durant la nuit ! Car cela lui arrivait de se glisser hors de son petit lit, tandis que tous dormaient, pour se livrer à son passe-temps favori : la lecture. Il lisait sous la protection de la veilleuse bleue du corridor, bien nichée dans une carquette aux longues franges de laine, qui gardait chaud son petit corps. Mais s'il y était surpris, quelle catastrophe, suivie de quel désespoir ! Car il y avait, au déjeuner du lendemain, réprimande et privation de ses livres adorés durant huit jours...

Le papa souriait toujours. Il sentait ses yeux se mouiller devant les visions réapparues de son enfance. Elle avait été si heureuse, si choyée ! Le livre, lentement, glissa de ses genoux...

Un coup frappé à la porte le fit sursauter. Il s'empressa d'aller ouvrir. Sa femme entra.

"Naturellement," dit-elle, "tu n'as pas entendu nos appels, tout à l'heure ?

— Je te jure que non, mon amie.

— Bien. Veux-tu descendre ? Le dîner...

La maman aperçoit alors les caisses et leur contenu rutilant.

— Tu n'as pas voulu en démordre, je vois cela, fit-elle. Quelle extravagance tu fais en l'honneur des petits ! Ils ne l'apprécieront nullement.

— Qui sait ? J'ai dressé tout un plan, afin d'y réussir.

— Qu'est-ce que cela ? Tu ne vas pas leur passer ta manie si énervante pour les livres ? Je ne le souhaite pas, mon ami.

— Non, reprit doucement le papa, il vaut mieux que je leur laisse préférer... les sports ?

— Certainement. Nos enfants doivent devenir forts, souples, s'entraîner à tous les exercices physiques. La santé, c'est un bien si précieux.

— Le plus précieux ?

— Peut-être ! Regarde-toi, mon pauvre ami. Tu es pâle, rhumatisant. L'action t'étourdit. La lutte te répugne...

— N'exagérons pas, veux-tu ? C'est moralement surtout que la lutte me répugne... Quant à l'autre joute, l'intellectuelle, il me semble qu'un homme cultivé vaut un boxeur, si élégant soit-il.

— Ne discutons pas de nouveau là-dessus.

— En effet. Il serait plus sage d'aller dîner, fit le papa. Il avait ouvert la porte et s'effaçait pour laisser passer sa femme.

— Un instant encore, mon ami. Alors, c'est enten-

du, tu offres, ce soir, tous ces volumes aux enfants?. Heureusement, j'ai songé, moi, aux patins, aux skis... Nous verrons qui l'emportera.

— Ne parle pas ainsi. Je t'en prie. Rapprochons des choses excellentes. Elles ne sont pas inconciliables. Rappelle-toi les beaux jeunes gens de Platon, ils...

— Grâce! fit sa femme, qui se bouchait les oreilles en riant.

— Je te dirai pourtant ceci. Ecoute-moi. Il est temps que nos petits pénètrent dans le monde spirituel... L'initiation se fera ce soir, ici, dès que nous nous y réunirons. Je le désire, et suis sérieux. Et ce sera, bien entendu, en ta présence. Accorde-moi la faveur de juger tout de suite de la bienfaisance ou du danger de mon enseignement. Va, crois-moi, ma chérie, un peu de poésie, de pensée, de fantaisie intellectuelle constituent d'admirables ressources pour nos existences affolantes, vis-à-vis de cette nécessaire mais prosaïque course à l'argent.

— Soit. J'y consens. À la condition expresse, que ces séances ne dureront qu'une heure.

— Une heure! Ô ma reine, tu m'accordes une heure. C'est inespéré!... Allons, conclut-il, en se levant et en passant tendrement le bras de sa femme sous le sien, "ta manie énervante" pour les sports, — c'est à ton tour d'être coiffée d'une vérité — n'a pas gâté ton cœur. Tu sais me faire plaisir... Que je vais bien dîner, ce soir, ma chère femme! s'exclama-t-il tout rayonnant, alors qu'ils sortaient ensemble de la chambre.

Deux heures plus tard, tous étaient assis, heureux et souriants dans la petite cité des livres du papa. Celui-ci

montrait une satisfaction telle qu'il en riait par toutes les rides de son front de penseur.

Quels cris de joie poussèrent les enfants à la distribution des cadeaux ! Quels baisers au papa ! "De si belles images !" avait prononcé Cloclo. Elle recevait, pour sa part, les contes de Perrault, ceux de Madame d'Aulnoy et du chanoine Schmid, les ouvrages de la bonne grand-mère Ségur, d'autres encore... Elle déclara ne pas vouloir se séparer, d'ici bien longtemps, du volume qui s'appelait : *Fées de la terre canadienne*, par Maxine. "Des fées de chez nous, tu comprends petit père, il faut que tu me les présentes tout de suite, oui, oui, tout de suite ! Dis, tu veux bien ?" Et la mignonne, prit son petit fauteuil de velours et le glissa près du siège de son papa.

Louison, de son côté, considérait avec attention, la collection de Jules Verne, puis celle du Père Finn... Enfin, lui aussi, s'approcha, remercia et vint s'installer près de son père. Il devinait bien, allez, que tout n'était pas dit. Son papa prenait sa figure de professeur de l'Université de Montréal. L'on allait entendre un cours ? Et pour eux seuls ! Quel bonheur !

Fidèle à son pacte, la maman, à une petite distance, maintenait un digne silence. Elle ficelait, sans bruit, d'élégants envois du premier de l'an.

Et alors le papa, enchanté de voir se créer l'atmosphère favorable, prit la parole de sa voix musicale :

"Louison, Cloclo, mes enfants chéris, je veux vous faire connaître, ce soir, puis durant chacun des autres soirs de nos mois d'hiver, quelques-unes des belles choses qui se trouvent dans vos livres d'étrennes. Il faut, voyez-vous,

lorsque ma tâche sera terminée, que vous me disiez de vous-mêmes : "Père, oh ! Père, comme nous sommes avides maintenant de revoir, en les lisant, les merveilles dont vous nous avez parlé."

Mais, soyez sans crainte, mes lutins aimés, votre papa aura bien garde de vous ennuyer avec un récit savant, qui ressemblerait à une leçon d'écolier. Non, non, c'est un conte que je vais vous servir par petites tranches, un beau conte, je l'espère, où agiront, s'intéresseront, admireront, s'indigneront deux petits enfants, en tous points semblables à vous. Je commence... Un, deux, trois !"



II

SAINT NICOLAS CONSOLE LE PAPA SAVANT

IL y avait une fois un papa qui aimait beaucoup les livres... comme votre papa ! Il avait, comme votre papa aussi, deux petits enfants très bons, mais pas très studieux. Toujours, ils se faisaient tirer l'oreille, quand sonnait l'heure d'aller en classe. Si vous le voulez, ces mioches, nous les appellerons : Louison et Cloclo, car, ils avaient votre âge, figurez-vous. Donc, le papa de ces deux autres petits Louison et Cloclo, se désolait de ne pouvoir donner à ses enfants le goût de la lecture. "Comment s'instruiront-ils? se disait-il. Ils n'auront pas sans cesse auprès d'eux, un bon maître pour tout leur apprendre. Et, aujourd'hui, il faut savoir beaucoup de choses pour se créer une situation dans le monde... Oh ! mon Dieu, que j'ai de chagrin ! Que faire ? Que faire ?"

Or, un soir, qu'il se désolait plus que d'habitude, assis dans l'ombre de sa bibliothèque déserte, — c'était par une nuit neigeuse de décembre, — il se redressa soudain, les

yeux grands ouverts, tout stupéfié, un peu apeuré ! Que voyait-il donc ?

Une étonnante, une éblouissante, une bien intimidante vision : celle du grand évêque saint Nicolas, le patron des écoliers, l'ami de tous les petits enfants de l'univers. Il venait de surgir d'un large volume, justement de celui-là, où l'on racontait sa légende, arrivée, ô coïncidence, par une semblable nuit neigeuse de décembre, vers l'an 1150... Qu'il était beau, richement vêtu, saint Nicolas ! Sa robe, en satin violet, était retenue par une ceinture brochée d'améthystes, de rubis et d'émeraudes ; sa chape et sa mitre, en toile d'or très fine, étaient bordées d'un minuscule cordon de diamants aux feux si vifs qu'ils répandaient de la clarté tout autour. Et dans sa main, quelle crosse incomparable, également incrustée de gros diamants ! N'allons pas oublier ses souliers ornés de deux améthystes, à facettes multiples qui fatiguaient les yeux avec leurs nombreux miroirs ! La bague, qui ornait la main du saint, était un vrai joyau du paradis. L'on ne cessait de la voir briller parce que saint Nicolas ne cessait pas de bénir. Chose curieuse, le père Fouettard n'était pas auprès du saint ; ni, non plus, l'âne, chargé de la hotte de jouets. L'on y reconnaissait, au contraire, trois ravissants enfants. Ils portaient avec révérence la traîne de satin violet du grand évêque. Les longues robes de ces chérubins étaient blanches, parsemées d'étoiles. Des colliers de rubis traçaient une barre sanglante autour de leur cou et rappelaient leur mort violente... Et quels doux sourires se jouaient dans les fossettes des joues enfantines. Sans doute, les trois enfants revoyaient en esprit, le bon saint les délivrant de l'af-

freux saloir, où l'hôtelier-boucher les avait jetés, après les avoir tués et coupés en morceaux. Car c'était bien là Clodon, Philippe et Jacquot, les écoliers lorrains, que saint Nicolas avait ramenés à la vie par une nuit d'hiver moyenneuse.

Donc, ce soir-là, saint Nicolas et les enfants ne s'avancèrent pas plus loin que les tranches dorées du volume qui leur servait de piédestal. Mais le saint parla de sa voix reconfortante, harmonieuse, sonore comme une clochette de bronze.

Que le pauvre papa semblait confondu de tant de bonté ! Il avait voulu se jeter à genoux, baiser avec transport la bague précieuse, mais le bon saint avait dit, "non" de la tête, le bénissant de loin une fois, deux fois, trois fois même.

Et que dit saint Nicolas, croyez-vous, au papa ? Ceci :

"Bon père, au cœur plein de chagrin, je suis descendu du ciel pour compatir à votre peine. Vous le savez, les saints sont trop les amis de Dieu pour ne pas vouloir continuer là-haut à consoler. Cessez de pleurer, je vous en prie. Je vous apporte un remède, un moyen très sûr de changer l'état de choses qui vous afflige. Ecoutez bien ce que je vous propose. Dès que j'aurai disparu à vos yeux, vous vous rendrez auprès de vos petits. Vous les réveillerez, les vêtirez de chauds vêtements et poserez sur leurs têtes de petits casques fermés d'aviateur. Cela fait, allez les installer près de la fenêtre du salon. Habillez-vous à votre tour. Vivement, n'est-ce pas, sans lire au passage, quelques sentences qui alimenteront votre esprit, tandis

que vous ferez votre toilette sans trop de souci d'élégance ? Je vous connais, allez, ô papa affamé de science !

Mais je devine, par vos yeux, votre incompréhension. "Pourquoi ces préparatifs. Où irons-nous ?" me demandez-vous.

Voici. Vous vous rendrez, grâce au guide que je vous ai choisi, ... oh ! ne craignez pas, je ne vous enverrai pas mon âne, candide, sûr et lent... Vous souriez ? Tant mieux. Votre air d'effroi, tout à l'heure, ne m'allait pas du tout.

Vous vous rendrez, dis-je, sous l'escorte de mon guide, qui ne sera autre que l'*Oiseau bleu, au pays des belles histoires*. Vous entendez bien, *au pays des belles histoires*. Car c'est là, là seulement que vos enfants pourront puiser ce que vous souhaitez si fort leur voir acquérir : le goût de la lecture. La curiosité, l'intérêt les y amèneront vite, en ces endroits. Au retour, ils ne rêveront plus qu'à une chose : retrouver dans les livres écrits pour eux, les événements, les personnages, les spectacles, entrevus durant leur envolée féerique.

Mais, me dites-vous encore, pourquoi, Monseigneur saint Nicolas, les accompagnerais-je ? Ne seront-ils pas mieux sous la seule escorte du guide que vous protégez ? Je suis, vous le savez, un vieil enfant, qui a lu tous les livres et que d'affreux rhumatismes torturent. Certains jours, je me sens maussade. Je gêterai leur plaisir. O compatissant saint Nicolas, ne m'imposez pas ce genre de tourisme. Je vous en supplie.

— Hélas ! dois-je vous répondre, je ne puis vous exaucer. Votre devoir de papa en tout ceci est trop clair.

Car c'est votre devoir de guider vous-même, comme de rendre bienfaisants les plaisirs de vos enfants. Vous êtes soucieux, au fond, d'instruire et d'affiner l'esprit de votre fils et de votre fille. Vous n'oubliez jamais de "rendre droits leurs sentiers", même ceux où s'ébat leur imagination. Vous imprégnez tout de morale agréable, très juste. Ne redressez-vous pas au besoin, certains écarts commis par de délicieux auteurs, remplis de bonne volonté, d'ironie, d'esprit, mais dont l'amère expérience de la vie, embrume et enlaidit toutes choses. Ce sera, ô bon papa, au pays des contes, comme en votre paisible demeure, votre souci personnel et incessant. Hélas ! si vous vouliez passer outre, en un éclair, vous seriez ramené ici, et re-placé en la position et en l'état d'esprit où vous vous trouvez en ce moment.

Je vous quitte, docte papa. J'ai conscience d'avoir rempli auprès de vous, tout mon devoir d'évêque, c'est-à-dire de pasteur d'âmes; d'avoir rempli, aussi, ma tâche de protecteur et de grand ami des enfants. J'aime tant à voir naître à la vie de l'esprit ces petits êtres que la grâce de Dieu habite... Adieu, adieu, mon ami. Je vous bénis... Je bénis votre femme... Je bénis vos enfants".

Et le papa, tout triste, vit disparaître lentement, dans un nuage blanc et or, le grand saint Nicolas, avec les trois chérubins d'enfants, qui portaient sa longue traîne de satin violet.

Vite, bien vite alors, le papa de Louison et de Cloclo se dirigea vers la chambre des petits. Toutes les recommandations de saint Nicolas furent suivies à la lettre. Et bientôt, le papa et les petits se trouvèrent réunis près de

la fenêtre du salon, attentifs à tout bruit. Louison et Clo-
clo auraient voulu courir embrasser leur maman, avant de
partir pour leur grand voyage, mais le papa n'osait le per-
mettre. Le guide de saint Nicolas pouvait venir à tout
instant. "Ne vous troublez pas, mes agneaux, souffla-t-il,
à Louison et à Cloclo, saint Nicolas qui devine tout trans-
mettra, à votre chère maman, votre délicate pensée. D'ail-
leurs, j'ai écrit à votre mère un mot d'adieu et n'ai pas
oublié de parler de vous. Maintenant, faisons entendre le
doux appel que notre guide préfère. Cela hâtera sa ve-
nue :

"Oiseau bleu, couleur du temps"

"Vole à moi promptement."



III

L'AVIATEUR ENCHANTÉ : L'OISEAU BLEU.

LE papa n'avait pas encore achevé ces derniers mots qu'on frappait par petits coups secs à la fenêtre. Ô délices, tous reconnurent l'*Oiseau bleu*. Il brillait comme un énorme saphir dans la nuit profonde. Avec quelle joie, on lui ouvrit. Le radieux oiseau, dans un gazouillement et un bruissement d'ailes d'une harmonie suave, sauta dans la chambre.

Les petits ouvrirent de grands yeux à la vue du gracieux animal ! Ils auraient voulu s'en approcher, caresser ses ailes, baiser sa tête où brillaient les yeux, deux diamants noirs. Mais comment l'oser ? L'*Oiseau bleu* était un si puissant ami des fées. Il n'ignorait rien de la science du monde, ni non plus ce qui se passait dans le cœur des petits enfants. Et puis leur papa le traitait avec quel respect ! Lui non plus ne bougeait pas, après s'être incliné profondément devant le visiteur ailé.

Mais l'*Oiseau bleu* ne le cédait à personne en fait de

belles manières. Il fit une révérence de cour aux amis du grand saint Nicolas, puis, prit la parole. Quelle voix ! Quelle musique ! "Pourquoi se dirent les petits, tous les oiseaux du ciel, même les moineaux, ne parlent-ils pas ? Ce ne serait, pour eux, qu'un chant nouveau à exécuter".

"Doux et savant seigneur, dit l'Oiseau bleu, mon cœur est heureux du choix de saint Nicolas, car c'est moi, vous le savez, qui aurai l'honneur de vous transporter, en compagnie de vos beaux Jésus d'enfants, à travers les régions enchantées. Ne vous mettez en peine de rien. Vous trouverez, dans une petite chambre en cristal, rehaussée d'or et d'ivoire, qui se placera tout à l'heure sur mon dos, tout ce dont vous aurez besoin. Ah ! mieux, vous y serez munis de tout ce que votre esprit et votre cœur souhaiteront d'aimable en cette expédition. Écoutez bien ceci, Louison et Cloco : j'ai installé un poste minuscule de télévision sur une banquette. De la sorte, vous pourrez tenir votre maman au courant de tous vos faits et gestes. Vous pourrez recevoir, en retour, puisque c'est un instrument fabriqué par un génie adorable de délicatesse, tous les messages que votre bonne maman vous adressera de son côté. Allons, je vous vois prêts pour notre envolée à travers l'azur. L'aube se lèvera bientôt. Dès que nous aurons franchi la zone humaine, nous verrons un éblouissant soleil de juin ; nous serons enveloppés d'une brise parfumée. Vos vêtements d'hiver tomberont d'eux-mêmes. Vous serez habillés de soie et couverts de pierreries. Les bonnes fées et les génies de nos royaumes, avertis de votre visite, tiennent à faire royalement toutes choses. Leur cœur s'en inquiètera d'ailleurs sans cesse. Cependant, je dois vous

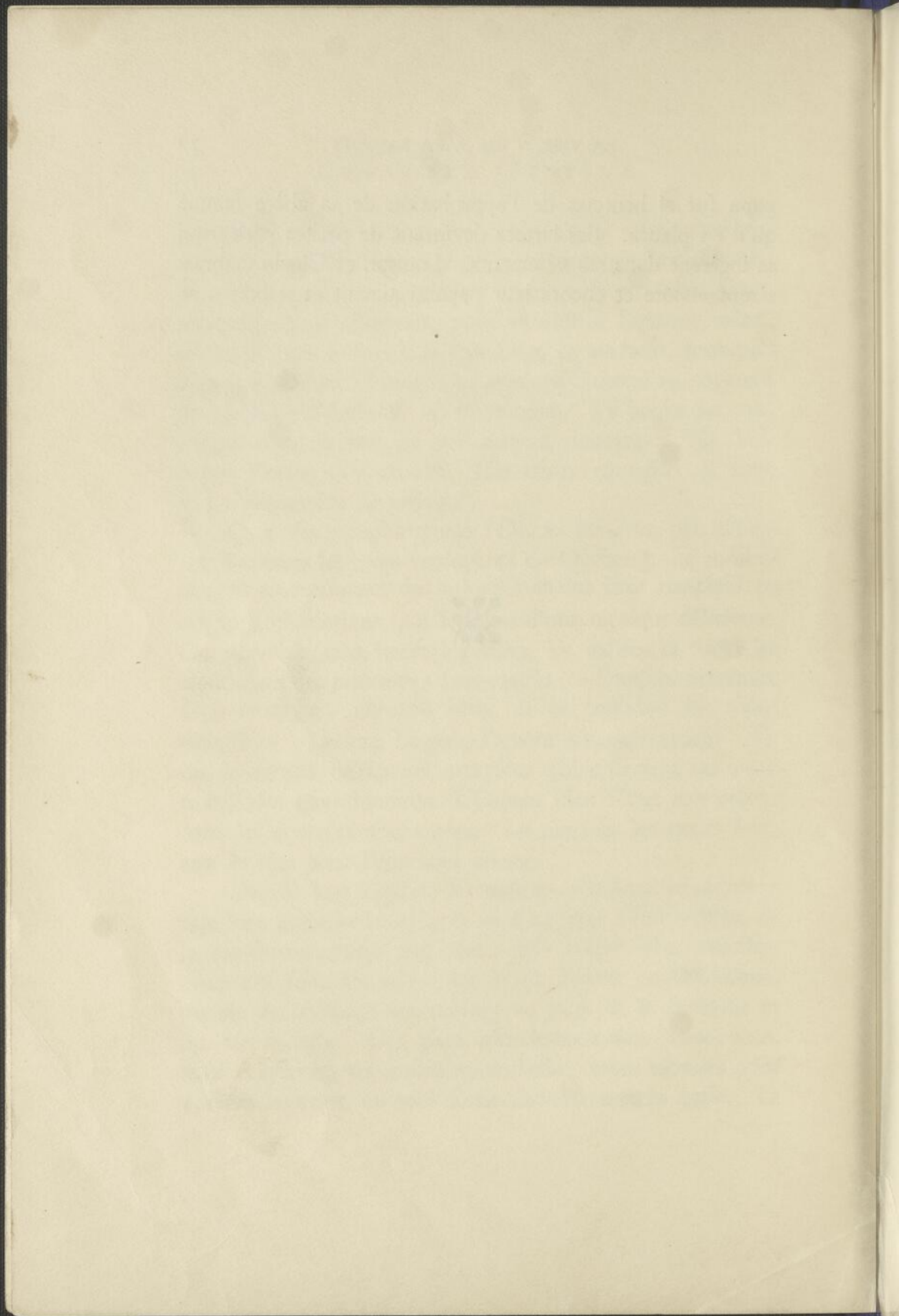
prévenir, que de surprenants événements vous attendent au pays des belles histoires... Je ne puis en dire davantage... Voyez l'air de tristesse que recèle ma tête fière... Maintenant, je disparaîs, pour revenir à l'instant même, me poser, car je suis à la fois avion et aviateur, tout près de votre fenêtre. Nous nous rendons d'abord au royaume de Madame d'Aulnoy. C'est le mien. J'y habite en compagnie d'autres rois et enchanteurs puissants. Ma bien aimée Florine m'y attend. Elle désire connaître et fêter mes compagnons de voyage".

Quel doux zéphir porta l'Oiseau bleu, en peu d'heures, à travers les pays verdoyants du Québec ! Le ronronnement assourdissant des avions humains était remplacé en cet appareil féérique, par les sons d'une musique délicieuse. On survolait sans heurt les villes, les vallées et enfin les montagnes, les puissantes Laurentides... Soudain un nuage doré enveloppa l'Oiseau bleu. Il fit entendre un chant mélodieux. La joie, l'espoir, l'amour s'y exprimaient. Ce nuage servait de tunnel aux fées qui entraient ou revenaient des pays humains. L'Oiseau bleu fêtait son retour dans les contrées enchantées. Le papa et les petits levèrent la tête pour l'entendre mieux.

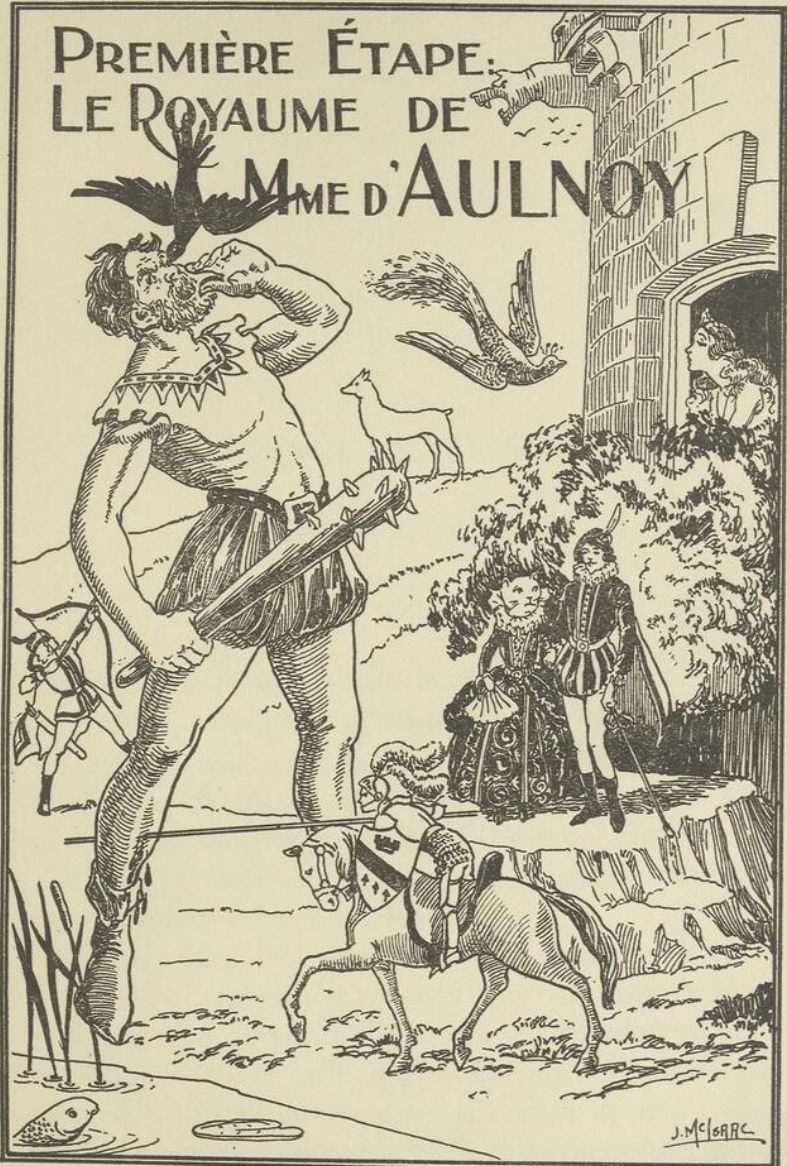
Depuis leur départ, les enfants s'étaient employés à une longue causerie avec la maman, qui s'émerveillait de la bonté prévoyante des fées. Elle n'était plus inquiète, allez; elle félicitait même son mari, d'avoir eu l'excellente pensée de conduire ses enfants au pays de la fantaisie et du merveilleux. Ces pays n'excluaient pas, voyez-vous, mais exigeaient, au contraire, de belles vertus morales pour y vivre heureux, au sein d'une abondance sans égale. Le

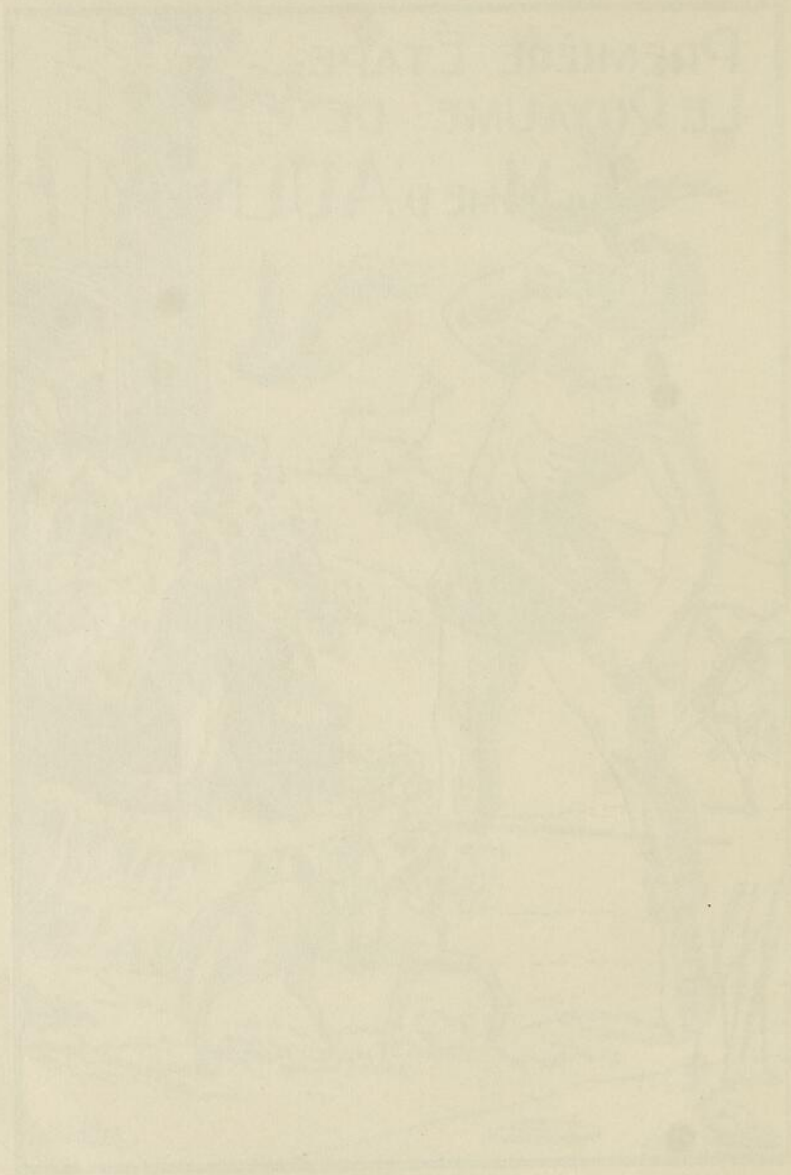
papa fut si heureux de l'approbation de sa chère femme qu'il en pleura. Ses larmes devinrent de petites perles qui se logèrent dans ses vêtements. Louison et Cloclo embrassèrent encore et encore leur papa si aimant et si bon.





PREMIÈRE ÉTAPE:
LE ROYAUME DE
M^{ME} D'AULNOY





I

LE PRINCE CHARMANT
ET
LA PRINCESSE FLORINE

COMBIEN de temps dura le chant de l'*Oiseau bleu* ? On ne le sut jamais, tellement ce fut une musique incomparable. Saint Nicolas s'en était sans doute mêlé. Enfin, on entra, enveloppé d'harmonie et de senteurs exquis, dans le pays de Madame d'Aulnoy. On survola un petit bois, puis, apparut une clairière mousseuse, où poussaient d'énormes bleuets.

L'*Oiseau bleu* vint y atterrir. Un instant plus tard, les voyageurs avaient devant eux une cour magnifique, avec à leur tête le prince Charmant et la princesse Florine. Celle-ci était si belle, que les enfants la comparèrent à leur mère, lorsqu'elle se paraît aux soirs de fête. Car jamais ces petits n'auraient consenti à ce que personne, même une princesse chez les fées, ne fut plus belle que leur mère. Cela arrive souvent ainsi. L'amour profond supplée à

tout. Ce que nous aimons nous paraît toujours par quelque côté, parfait et incomparable.

Le papa souriait avec indulgence, en assistant à la subite métamorphose de l'*Oiseau bleu*. Ses lectures l'avaient initié aux variations de décor, d'humeur, d'apparence physique, aussi communes aux pays des fées que, par exemple, chez les humains, les changements de température et de saison. Le papa songeait aux beaux, aux moelleux, aux éblouissants paysages de neige de son pays canadien. Ils succédaient très tôt, après tout, aux visions de l'été. Il se rappelait aussi et en soupirait, que lui, qui avait en ce moment les cheveux blancs, le dos courbé et les yeux faibles, il avait été un jour, comme son fils, blond, rose, vif, empoté, et doué d'une vue si perçante qu'elle faisait souvenir de celle du chat. Seulement, au pays des fées, toutes ces variations, tous ces changements, se faisaient avec une divertissante promptitude, *sur l'heure* ! Il y avait une absence de transition étourdissante; on se trouvait en face d'un procédé inconnu des humains. "Bah ! déclara le papa, cela ne vaut-il pas mieux d'agir à la manière des Terriens. L'ennui naît autour des désirs promptement comblés. Nos riches en savent quelque chose... Ah ! conclut-il, si nous pouvions, seulement, pitoyables enfants des hommes, corriger notre penchant à l'impatience. Comme il est ridicule de nous irriter contre l'avenir, qui enlève trop lentement, à notre gré, ses voiles mystérieux. Pourtant, sous ces plis, se cachent pour tous, — avec hélas, tant d'autres choses, — la vieillesse et l'expérience. Celle-ci est une jolie vieille dame, mais toujours si bien en retard, qu'elle annihile trop souvent, du fait même, sa réelle bien-

faisance. Oui, oui, si jamais nous pouvions nous guérir de notre folle impatience, quel gain ferait là, toute jeunesse humaine”.

Mais Louison et Cloclo, qui n'avaient jamais lu, ni moralisé, ni amassé d'expérience, et dont les yeux étaient neufs, curieux, exigeants, prenaient les choses au sérieux. Tout ce qu'ils voyaient était vérité et beauté. Avec cette aisance des petits à devenir poètes, ils n'étaient pas du tout surpris de voir leurs désirs prendre les plus belles formes du monde pour s'approcher d'eux.

En ce moment, ils avaient le cœur gros. Leur ami l'*Oiseau bleu* avait disparu. Où donc, mais où donc s'en était-il allé ? Ils ne connaissaient pas non plus aucun des brillants personnages qui venaient vers eux en souriant. Ils rougissaient. À la timidité se joignait de la confusion. Que n'avaient-ils, jadis, écouté leur père, lorsqu'il offrait en baisant leur front, de leur raconter de belles histoires de fées. Ce grand monde enchanté, un peu étrange à première vue, serait aujourd'hui composé de vieilles connaissances, pour eux comme pour leur père.

Le prince Charmant les attira vite avec sa grâce souriante, tout près de lui et de la belle princesse. Il avait deviné. Il parla. “Ah ! se dirent Louison et Cloclo en tressaillant, est-ce étrange, c'est la voix de l'*Oiseau bleu* que nous entendons !”

“Qu'avez-vous, mes agneaux, murmurait la voix chaude du prince ? Voyez comme la princesse Florine et moi sommes charmés de vous recevoir. Une collation est préparée en votre honneur. Nous attendons, pour la faire servir, l'arrivée des principaux seigneurs de notre pays.

Tous sont ravis de venir faire la connaissance de votre père, la vôtre aussi. Allons, allons, dites-moi, ce qui assombrit votre front, petit Louison ?

— Et vous, Cloclo, chanta la princesse, en pressant la fillette contre son cœur, apprenez-moi pourquoi des larmes glissent de vos yeux ? Qu'ils sont bleus et aimants, vos yeux, mignonne Cloclo ! Avouez-moi bien vite la cause de votre chagrin, mon amour ?

Louison, avant de répondre, avait attiré le prince à l'écart. Il lui avoua alors, bien confus, que la disparition soudaine de l'*Oiseau bleu* l'inquiétait. Puis, son enthousiasme pour cet admirable guide ailé, déborda, le rendit frémissant. "Oh ! prince, s'écria-t-il, si vous saviez avec quelle aisance l'*Oiseau bleu* s'élève dans les airs, puis survole chaque ville, puis plane haut, très haut, au-dessus de toutes choses dangereuses, neige, vent, pluie, grésil ! Qu'est-ce que le grand Lindbergh et son *Spirit of Saint Louis*, auprès de cet aviateur enchanté ? Et comme ses ailes d'azur nous ont bercés doucement... doucement... Père dit qu'elles lui apparaissaient ainsi que deux bras aimants, n'ayant souci que de nous protéger".

Le prince Charmant sourit. Il parut ému en écoutant le gentil babil. Il avait posé, avec affection, ses mains effilées sur les épaules de Louison. Enfin, se penchant, il souffla à l'oreille du garçonnet quelques paroles mystérieuses : "Patience, petit ami, patience. Dans . . . deux heures tout au plus, vous entendrez parler de l'*Oiseau bleu*, vous le reverrez... Il vous emportera de nouveau, vers d'autres lieux enchantés. En attendant, plusieurs surprises vous attendent, ici. Sinon, quel souvenir garderiez-vous

d'un prince qui ose s'appeler comme moi : "Charmant", le prince Charmant ? Sachez cependant que l'Oiseau bleu vous rend l'amitié que vous lui témoignez. Il apprécie, à leur valeur, ses compagnons de voyage."

— Mais, prince, comment savez-vous cela ?", s'exclama naïvement Louison.

Le prince ne répondit pas. Sa cachotterie, au sujet de son identité, l'amusait. Il souhaitait faire durer sa taquinerie. Il entraîna, en riant, l'enfant près de son père. Celui-ci, entouré des seigneurs de la cour, considérait de près, pour en deviser ensuite avec science, l'étonnante végétation féerique qui l'entourait. Elle l'éblouissait de ses parfums, de ses couleurs, de sa taille merveilleuse.

Cloco s'était confiée, de son côté, à la princesse. La belle Florine l'avait prise sur ses genoux. Elle avait appuyé, contre son cœur, la petite tête blonde.

"Je n'ai plus le joli appareil de télévision, Madame... murmura Cloco. Petite mère ne sait plus rien de nous..." Un sanglot étrangla la voix de la fillette.

— Voyons, voyons, ma mignonne, reprocha la princesse Florine, il ne faut pas s'affliger ainsi au pays des belles histoires. C'est défendu, tout à fait défendu. Ne savez-vous pas que tout désir peut, ici, se réaliser sur-le-champ. Un bon petit cœur comme le vôtre a beaucoup de puissance et vous l'allez voir."

Elle se leva et prit la main de Cloco. "Vous voulez bien me suivre, mon enfant, jusqu'à ce pavillon dont la porte d'or, là-bas, brille au soleil ? Tenez, vous l'apercevez très bien cette porte, à travers les grands ormes. Là, là, à votre gauche."

— Si je veux aller dans ce beau pavillon, et avec vous ? Oh ! oui, oui, belle princesse... Seulement, supplia Cloclo, permettez-moi de faire un signe à Louison. Il viendra avec nous. Mère nous a bien recommandé de ne pas nous séparer.

— “Certes, bonne petite sœur, appelez Louison.”

Lorsque la princesse Florine fut près de la porte du pavillon, elle dut s'arrêter un instant. Les petits battaient des mains à la vue de la ravissante demeure. Ils ne voulaient pas entrer tout de suite. Leurs regards s'attachaient au péristyle de marbre blanc, où sur chaque colonne avaient été posées quantités d'oiseaux bleus. Les yeux de ces petites bêtes étaient faits de rubis aux facettes étincelantes. Sur le fronton, un seul oiseau bleu se voyait, mais ses ailes étaient si bien étendues qu'elles ne semblaient là que pour accueillir et abriter les visiteurs. Louison se plut longtemps à examiner deux petits bancs d'émeraude et de nacre, placés sur la véranda. De moëlleux coussins, en soie vieil or, s'y entassaient. Cloclo courut y cacher, un instant, sa jeune tête toute dorée.

L'on entra par la porte d'or finement gravée. Tout était à l'avenant à l'intérieur : fraîcheur parfumée de l'air, gracieux coloris des tentures, dont les tons bleus étaient de toutes nuances, meubles sculptés et ornés de pierreries. Mais la princesse ne permit plus aux enfants de s'attarder. Elle pénétra dans un couloir, à droite. Ici et là, d'énormes touffes de myosotis étaient disposées dans des vases de jade. Une porte apparut au fond, porte toute d'ivoire et garnie de clous en saphir.

“Chers petits amis, dit la princesse, dont la main

tremblait en tournant la clef d'or, savez-vous bien que vous allez entrer dans l'endroit qui m'est le plus cher au monde. Oui, Charmant et moi, avons fait transporter, dans ce pavillon, l'incomparable *Cabinet des Échos* dont parle notre histoire, racontée par Madame d'Aulnoy. C'est dans ce cabinet, rappelez-vous, petits, qu'en des heures mémorables et péniblement gagnées, il me fut donné de faire connaître au prince, les véritables sentiments de mon cœur. Il en doutait, hélas, à cette époque. Enfants, ici, vous pouvez parler à cœur ouvert, ou seulement penser tout haut. Vos pensées, mieux encore que vos paroles, seront recueillies, captées par des ondes invisibles, d'une puissance extraordinaire, inconnue des humains. Elles seront instantanément transmises à qui vous le voudrez. Mais le *cabinet des Échos* possède plusieurs autres privilèges. Chez les fées, l'on perfectionne tout comme chez les hommes, les instruments merveilleux. Souhaitez, mes chers enfants, en vous plaçant devant le miroir, que vous trouverez, occupant le pan du mur, à droite, souhaitez, dis-je, y apercevoir votre bonne mère et sentir sur vos joues ses tendres baisers. Ah ! aimante petite Cloclo, c'est alors que le *cabinet des Échos* vous semblera valoir tous les appareils de télévision du monde, même celui de l'*Oiseau bleu* ?... Entrez maintenant. Je vous laisse. Soyez sans crainte, je reviendrai. Je tiens à vous avoir près de moi, à l'arrivée des rois et des reines de nos royaumes."

II

L'ARRIVÉE DES ROIS ET DES REINES

LE crépuscule descendait et enveloppait déjà toutes choses lorsque les invités royaux commencèrent à arriver. Louison, vêtu de velours bleu saphir et de dentelles précieuses, Cloclo, délicieuse dans une robe de soie blanche, ornée de perles minuscules d'une rare pureté, étaient debout près de la princesse Florine. Celle-ci présentait elle-même les petits terriens aux brillants personnages. Ils défilaient, défilaient...

Ce fut d'abord *la Belle aux cheveux d'or*, habillée de violet, parée de bijoux. Des améthystes et des pierres de lune étaient répandues à profusion sur sa toilette et dans ses cheveux. Un diadème de violettes, à l'exquise senteur, couronnait son front. Au centre du diadème brillait un diamant de la grosseur d'un œuf. Il indiquait son rang. Mais quel air de tristesse imprégnait le visage de cette reine !

“Naturellement, dit avec compassion la princesse Flo-

rine, le roi Avenant, votre époux, ô *Belle aux cheveux d'or*, n'a pu vous accompagner ? Toujours prisonnier dans son palais, n'est-ce pas ? Ah ! comme tous, nous sommes frappés de quelque façon, par le sort terrible, qui pèse en ce moment sur nous !”

Le prince Guerrier s'approchait... Mais que cela sembla étrange à Louison et à Cloclo de le voir en compagnie d'une biche gracieuse, languissante et blessée. Elle reposait sur un brancard couvert de pourpre et d'or. Des seigneurs, des grandes dames suivaient le véhicule. L'une des dames d'honneur pleurait. Elle venait de temps à autre parler à la belle biche.

L'aimable Florine accourut auprès du brancard. Louison et Cloclo la suivirent.

“Prince Guerrier, dit-elle, je vous remercie de tout cœur d'être venu en de telles conditions douloureuses. Je sais combien il vous en coûte de nous rendre témoin de votre chagrin. Vous êtes donc toujours tenu de blesser celle que vous aimez le plus au monde, votre douce princesse Désirée ? Hélas ! quelle beauté elle cache, en ce moment, sous les apparences d'une biche dolente ! Mais la nuit descend, prince... Et alors ?...”

Le prince Guerrier salua avec affabilité, puis s'enfonça avec sa suite dans un bosquet. La nuit venait, en effet, et la princesse Désirée allait pouvoir reprendre sa forme naturelle. La transformation devait s'opérer loin de tous les yeux.

Enfin, l'on vit poindre au loin, un brillant carosse, celui de la *Chatte blanche*. Il arrivait un peu en retard. De partout surgissaient des lumières, afin de combattre l'obs-

curité. Les arbres devenaient d'énormes chandeliers à branches; leurs feuilles, des émeraudes aux feux très vifs. Les fleurs s'illuminaient aussi. Chaque pistil fut une petite flamme qui brûla sans se consumer. Et que dire de la clarté qui rayonna soudain sur la table du banquet, sur ses nappes de fines dentelles, sur sa vaisselle d'or et d'argent, sur sa verrerie endiamantée. Eh ! c'est qu'aux deux bouts, on venait de déposer deux gigantesques candélabres. Seuls, les pays féeriques pouvaient en posséder de semblables. Sur chaque candélabre, un million de bougies aux diverses couleurs projetaient de la lumière. Toutes ces clartés se répandaient bien au-delà de la clairière, où se dressait la table du banquet de Charmant et de Florine.

En voyant apparaître ces lumières, la princesse avait donné, à Louison et à Cloclo, de petites lunettes dont les montures étaient si fines qu'elles en devenaient invisibles. "Ne les enlevez pas, mes chéris, fut-ce un instant, recommanda-t-elle. Vous pourriez en perdre la vue. Cet éclairage est fait exclusivement pour nous."

— Votre Majesté, dit Louison en rougissant comme sait rougir un gosse, en s'adressant à une belle reine, voudrait-elle aussi protéger les yeux de notre papa ? Si vous saviez comme sa vue est faible... C'est un grand savant, petit père, il a tant lu,... il lit encore, malgré que ce soit dangereux et que maman..."

La princesse pinça la bonne joue rouge de Louison. "Tut, tut, petit ami, répliqua-t-elle, amusée ! Cela ne me regarde pas. Votre père est sous la garde du prince, mon mari. Mais soyez sans crainte. À quelles délicatesses ne songe pas Charmant ? Votre père sera préservé des moindres

dres dangers auprès de lui. Ne vous tourmentez plus à son sujet."

Le beau carosse doré s'arrêtait en ce moment devant Charmant et Florine. Mais quelle surprise éprouvèrent à sa vue, Louison et Cloclo. Aucune suite n'entourait la belle voiture. Point de gros cocher, aux habits chamarrés d'or. Point de laquais. Personne ! Personne !... "Ah !" s'exclamèrent soudain les petits. Ils venaient d'apercevoir plusieurs mains, appartenant à des corps invisibles, qui accomplissaient tous les rôles requis par la circonstance. Les unes retenaient les rênes des chevaux, d'autres ouvraient la portière avec empressement; d'autres, enfin, aidaient à un beau et jeune prince à descendre de carosse. Ce prince tenait entre ses bras, avec amour, pitié et mélancolie, la plus belle petite *Chatte blanche* que l'on pût rêver.

Ces derniers arrivants furent accueillis par Charmant et Florine, avec la même grâce, le même tact, la même sympathie que ceux qui les avaient précédés.

O merveille, cette *Chatte blanche* parlait, un peu plaintivement peut-être, mais avec correction, élégance, finesse ! C'était, certes, une chatte érudite, poète même. Elle fit au papa de Louison et de Cloclo, de délicats éloges sur ses travaux d'universitaire et de lettré.

"Charmante Madame Minette, prononça à son tour le papa, en s'inclinant, je suis flatté de vos éloges. Mais ne vous verrons-nous pas, avant que vous nous quittiez, reprendre votre forme naturelle. La princesse Désirée sera, ici, à l'instant, parée de toute sa beauté, dépouillée de la peau gracieuse, mais indésirable, de la *Biche au bois*. Pourquoi n'en pas faire autant, délicieuse *Chatte blanche* ?

Prince, portez-y remède. Vous le pouvez peut-être, au prix de quelque sacrifice ?”

Le prince hocha négativement la tête. Il ne pouvait répondre, les larmes coulaient de ses yeux, la peine serrait sa gorge.

La Chatte blanche prit la parole : “Hélas ! cher hôte de Charmant, le sort est plus cruel pour nous que pour nos voisins. Les fées jalouses qui m’ont élevée, profitent du malheur des temps. Elles me châtient le plus durement qu’elles le peuvent. Je reprendrai la dernière, en ces royaumes, ma personnalité de reine. Et encore, si...

Le prince Charmant l’interrompit avec grand respect.

“Oh ! Madame Minette, je vous en prie, n’en dites pas davantage. Je désire mettre moi-même nos hôtes au courant des événements qui assombrissent nos royaumes enchantés.

— Bien, prince, c’est avec plaisir que je vous abandonne le soin de ces révélations.

À ce moment, la *Biche au bois*, redevenue la princesse Désirée, fit son apparition au bras du prince Guerrier. Elle fut acclamée longuement; puis fort entourée. Quelle beauté brune était la sienne !



III

LE BANQUET MERVEILLEUX

ON se mit à table. Deux heures durant, on se régala de mets exquis; on s'entretint, aux sons d'une musique de rêve.

Le silence se fit soudain. Le prince Charmant se levait. "Avant de faire connaître à nos hôtes, dit-il, notre triste situation présente, que diraient Vos Majestés, de munir nos voyageurs pour leur envolée au *pays des belles histoires*, d'objets fort désirables. Cette courtoisie se pratique dans les contrées des hommes. Au départ d'amis pour des cieux lointains, on prodigue les cadeaux...

— Mais, prince, interrompit d'une voix douce, la princesse Désirée, comme vous êtes là pour voir à toutes choses durant la randonnée féerique, que peut-il nous rester à offrir à ces voyageurs ?

Louison sursauta. "Princesse, dit-il vivement, pardon, mais c'est l'*Oiseau bleu*, non le prince Charmant, qui s'est fait notre guide en ces contrées.

Il y eut un silence. Des sourires s'échangèrent. Le Prince Charmant mit un doigt sur sa bouche. Force fut donc à tous de respecter la fantaisie du prince, et de ne pas apprendre encore au petit Louison, l'identité des deux personnages.

— Alors, pria de nouveau le prince Charmant, vous voulez bien, tous, accepter ma proposition, car volontairement ou involontairement, fit-il en s'inclinant avec grâce devant la princesse Désirée, *je n'ai pas pensé à tout.*

— Oui, oui. Nous acceptons votre proposition, prince. Bravo ! bravo !... *cria-t-on de toutes parts.*

Le prince Charmant se tourna alors vers la *Chatte blanche*, immobile sur son coussin de velours, à côté du prince, son mari. Sa tête reposait sur le cœur de celui-ci.

“Madame, dit-il, comme c'est vous qui de nous tous êtes le plus à la peine, il convient que vous soyez aussi le plus à l'honneur. À vous, la première, la parole. Dites, qu'est-ce que votre cœur, aidé de votre esprit si bien orné, désire présenter à nos invités, à ces protégés du grand évêque, saint Nicolas” ?

La *Chatte blanche* remercia le prince pour sa courtoisie. Puis, après s'être concertée avec son époux, elle poussa trois miaulements doux, clairs, prolongés. Le silence régna. Il fut interrompu par des exclamations de Louison et de Cloclo, auxquelles se joignirent le rire agréable de leur père. Aussi bien, de nouvelles mains diligentes, appartenant à des corps invisibles, venaient d'apparaître. Elles s'empressaient autour des hôtes de Charmant. Les unes rattachèrent, juste à temps, le collier de perles de Cloclo : les autres se saisirent au passage d'un bonbon juteux

qui devenait néfaste pour le col de dentelle de Louison; les dernières, enfin, enlevèrent avec adresse, des mains du papa, la salière en vermeil qu'il soulevait en savant distrait, juste au-dessus de sa crème aux marrons.

“Merci, chère madame Minette, lança, la première, la voix flûtée de Cloclo, merci... Oh! les belles mains, blanches comme de l'ivoire! Que je les aime!... Que je les embrasse avec bonheur! Elles ressemblent à celles de maman, Madame.”

Le papa se leva. Très galamment, il vint baiser la patte de la *Chatte blanche*. Louison le suivit. Il accomplit avec assez d'aisance, pour un gosse turbulent, le même cérémonial.

La *Chatte blanche* semblait ravie de l'enthousiasme qu'on lui manifestait. “Soyez sans crainte, aimables touristes, ajouta-t-elle, le prince et moi veillerons à ce que les mains de nos serviteurs invisibles remplissent constamment leurs tâches avec adresse, tact et opportunité”.

La *Belle aux cheveux d'or* offrit, à son tour, trois flacons d'eau de beauté. Cette eau demeurerait souveraine, non pour assurer une jeunesse perpétuelle, privilège exclusif des fées, mais pour reculer de deux ou trois décades chacun des âges importants de la vie. En outre, tout danger de calvitie, grâce à eux, était conjuré. Seules, les quelques rides, qui ajoutent une dignité nouvelle à des cheveux de neige, seraient tolérées par cette eau magique.

Une remarque de Cloclo amusa les convives. “Belle reine aux cheveux d'or, supplia la mignonne, ne me donnez-vous pas un autre flacon pour apporter à petite mère? J'aimerais tant que ses cheveux, où il y a du soleil

aussi, deviennent comme les vôtres, longs, très, très longs. Ils sont courts. Ils ne poussent plus du tout, les pauvres beaux cheveux ! N'est-ce pas que c'est vrai, petit père ? Tu grondes fort à ce sujet, parfois ?

— Ma bonne petite fille, répondit en souriant la reine, c'est une chose impossible que tu me demandes là... Comme je le regrette... O candide bébé, ajouta-t-elle en attirant dans ses bras sa petite voisine de table, que tu es aimante, que tu te montres attachante !... Que n'est-elle ici, ta chère maman ? Je comblerais ton désir. C'est une condition indispensable, la présence, vois-tu..."

Le prince Guerrier et la douce Désirée tendirent alors, à Louison et à Cloclo, un minuscule et ravissant cinématographe. O merveille entre les merveilles ! À volonté, cet appareil se tenait debout, sans soutien visible, même dans les airs. Un écran en sortait à la simple pression d'un bouton électrique. De cet écran se déroulaient prestement, pour en envelopper les spectateurs, de légers voiles sombres. Ils interceptaient la lumière, mais n'entravaient nullement la circulation d'une brise parfumée. Les sujets des films, d'une grande richesse de couleurs et de décors, répondaient aux besoins de l'heure, ou à quelque beau désir secret des assistants.

Le prince Guerrier expliqua avec son affabilité habituelle : "Je crois, pour le moment, que beaucoup d'indiscrétions, nous concernant, vont se commettre, grâce à cet instrument. Voyez-vous, monsieur, continua-t-il en se tournant vers le papa, nous avons deviné, la princesse et moi, en face de votre malaise, lorsque vos petits nous posaient certaines questions, combien ils ignorent de choses,

sur le grand et le petit monde des fées. Cet appareil, gonflé de visions, illustrera beaucoup de faits et d'anecdotes. Il laissera apparaître une foule de personnages enchantés. Il apprendra surtout, à vos petits, en temps opportun, ce qui sera nécessaire qu'ils sachent pour rencontrer avec plaisir, avec profit même, les divers personnages de nos contrées féeriques.

— Quelle délicieuse attention, prince ! s'exclama le papa, qui sentait son esprit allégé d'un grand poids. Il craignait sans cesse, en effet, que les remarques innocentes des enfants pussent blesser, de quelque façon, la société qui l'entourait; société de gentilshommes et de grandes dames, tous amis du bon goût et de la mesure.

Des messagers, chargés de présents, furent ensuite introduits. Ils apportaient les excuses des absents. On entendit décliner de beaux noms : *Gracieuse* et *Percinet*, *Finette Cendron*, le *prince Chéri*, la *princesse Toute-Belle*, le *roi des Mines d'Or*, le *prince Lutin*. Les présents consistaient, pour la plupart, en objets susceptibles de prévenir des maléfices ou tout sort un peu dangereux.

Il ne restait plus à recevoir que les cadeaux de Charmant et de Florine. On interrogeait avec discrétion du regard. Sur un signe de Charmant, trois valets apparurent. L'un posa, devant Louison, un œuf énorme en chocolat, paré de rubans multicolores. Le second redressa, en face de Cloclo, un grand lis à la corolle refermée. Enfin, le troisième valet glissa, près du couvert du papa, une petite caisse en bois de rose, garnie de clous d'or. La tête de chacun de ces clous était formée d'un diamant d'une eau incomparable. Tous les convives applaudirent à cette munificence mystérieuse.

Charmant se pencha vers Louison : "Mon petit ami, il faut vous-même briser la coque de cet œuf. Pour cela, effleurez-en le centre avec le couteau de nacre, placé à votre droite."

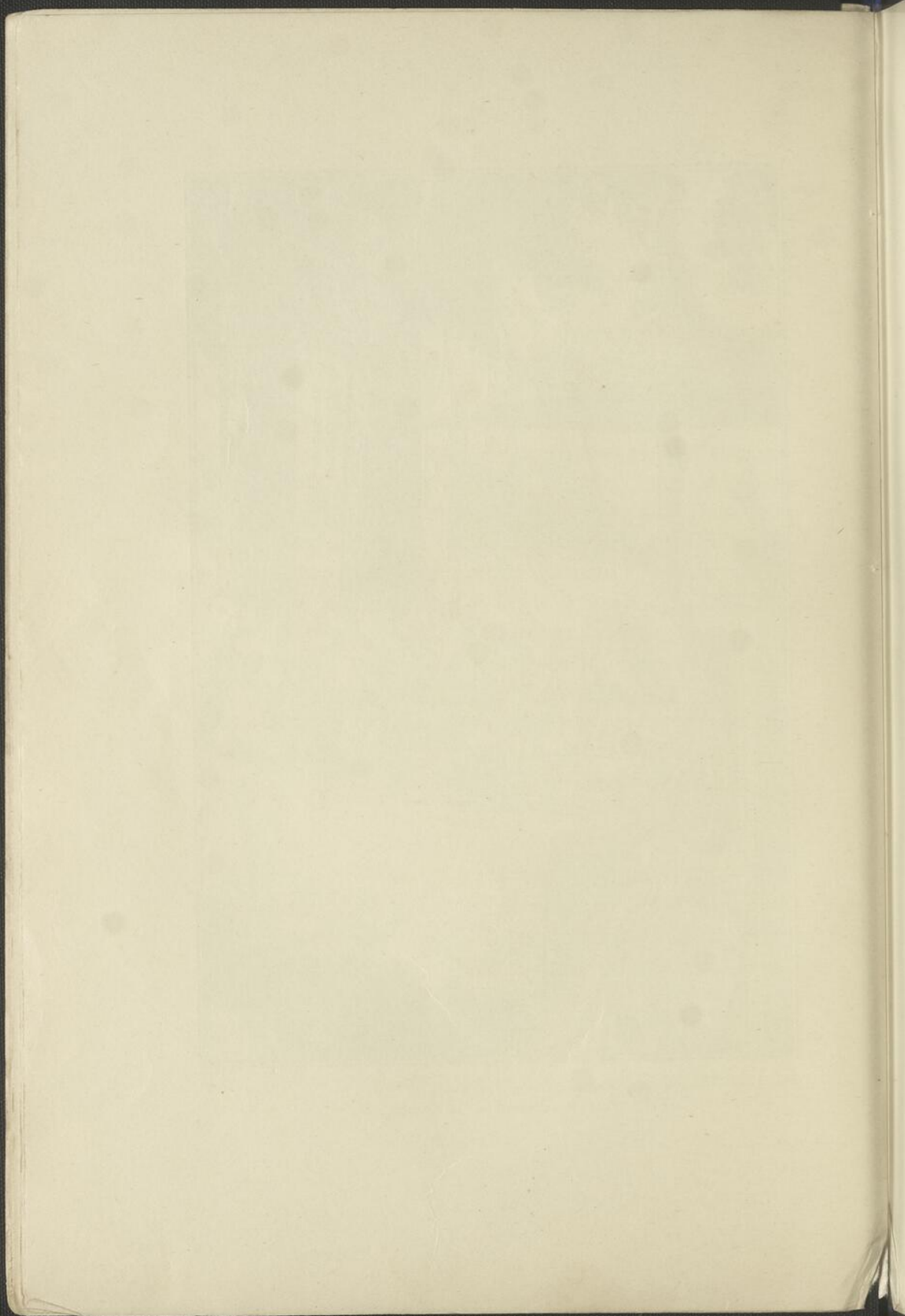
Florine pria également Cloclo de verser quelques gouttes d'eau sur le grand lis qui courbait de plus en plus vers elle sa tige flexible.

Et alors deux choses admirables se produisirent. Le seul attouchement du couteau de nacre fit se séparer avec fracas les deux parties de l'œuf en chocolat. Au centre des noirs monticules, on vit surgir pimpant, crâne, rieur, vêtu avec magnificence, chaussé de ses bottes de sept lieues, *Petit Poucet, d'illustre mémoire*. Refusait-il jamais une invitation de Son Altesse Royale, le prince Charmant ? Seul ce prince, d'ailleurs, que Petit Poucet aimait de tout son cœur, pouvait tenir en respect le gamin endiablé et inventif... Eh ! quels plongeurs de gentilhomme, Petit Poucet adressait en ce moment à la brillante compagnie. Il semblait de belle humeur. Il se gaussait sans doute, à l'inverse de tous, des tristesses qui assombrissaient le pays des belles histoires.

Le grand lis mélancolique s'était, lui, lentement déplié, puis redressé. Tout au fond de la corolle, l'on aperçut une délicieuse petite fille, blonde et rose. Elle dormait. Les lumières, jointes aux murmures d'admiration des convives, l'éveillèrent. Joyeuse, elle glissa sur la table, puis tendit les bras à Cloclo, qui la saisit bien vite et la pressa contre sa joue. C'était *Petite Poucette, Petite Poucette* du lointain royaume d'*Andersen*, au Danemark. La radieuse Florine l'avait secrètement appelée, grâce à un talisman qui lui



Quels plongeurs de gentilhomme
Petit Poucet adressait à la compagnie !



donnait beaucoup de puissance sur les oiseaux migrants, véhicules ordinaires de la gracieuse *Petite Poucette*. Ceux-ci, entraînaient avec plaisir, à travers l'univers féerique, la petite fille qu'ils avaient soin d'enfourer, auparavant, au cœur d'une rose ou d'un lis.

Florine et Charmant se déclarèrent heureux de leur succès. Leurs Altesses précisèrent les avantages d'avoir de tels compagnons pour une envolée merveilleuse. Ils ne seraient point gênants, point encombrants. Petit Poucet représenterait l'esprit, la fantaisie, la belle aventure, la drôlerie sans malice, celle des têtes froides, au sens critique impitoyable. *Petite Poucette* serait la délicatesse, le sourire, la vision poétique des choses, l'art de voir un peu de bien, un peu de beauté en toute créature. "Ah ! conclurent Charmant et Florine, quel quatuor ravissant vous formerez, vous formez déjà..."

Petit Poucet, en effet, avait tout de suite commencé le récit d'une histoire d'un haut comique. Il tenait l'oreille du gosse là ! Cloclo écoutait, pour sa part, la musique que faisait la voix de clarinette de la petite Danoise. Elle faisait, devant sa nouvelle amie, les honneurs du grand lis, et lui en détaillait les beautés.

Charmant et Florine se tournèrent vers le papa. Il examinait avec soin, en connaisseur, les éditions d'ouvrages rares, reliés avec des cuirs au grain si fin, si menu qu'ils ne pouvaient avoir été travaillés que par des fées. Bientôt, les ouvrages contenus dans la petite caisse en bois de rose, devinrent l'objet de la conversation générale. Le papa fut surpris et ravi de l'érudition des personnages féeriques.

IV

R É V É L A T I O N S

TOUT à coup, on entendit un bruit lointain de lourds carrosses.

Charmant et Florine tressaillirent, puis demandèrent le silence. Le prince prononça alors de sa voix chaude, qui allait s'attristant de plus en plus, les paroles suivantes :

“Hôtes bienveillants, amis de nos royaumes, veuillez écouter le récit de nos infortunes. Il y a six mois, environ, l'Assemblée des Nations merveilleuses se réunissait, sous la double présidence de la reine des Fées et du roi des Génies. Tous les sujets des royaumes enchantés étaient représentés par un de leurs seigneurs délégués. Ne s'agissait-il pas de jeter les bases d'une fête, sans égale en nos contrées, en l'honneur du plus grand créateur d'êtres féeriques populaires, Charles Perrault ? On en célébrait chez les humains le troisième centenaire. Tout marcha d'abord très bien. Aucune voix dissidente ne s'éleva dans l'as-

semblée, même parmi les fées méchantes et les génies hostiles. A la troisième séance, hélas, la tempête gronda. Sur une proposition de la Fée Bienveillante, l'Assemblée fut priée d'envisager l'opportunité d'accepter désormais en nos pays, avec droit de représentation, tous les auteurs, avec leurs personnages, qui étaient réputés plaire aux petits. La fée Bienveillante motivait bien sa proposition : "Comment refuser en ce moment, disait-elle, de nous adjoindre Jules Verne, cet ami des gosses, curieux de science et d'aventures ? L'on fête son premier centenaire chez les hommes en même temps que ceux de Zénaïde Fleuriot, de Hans Christian Andersen, de Lewis Carroll, le père d'*Alice au pays des merveilles*. Jules Verne devenant l'un des nôtres, pourquoi ne pas accueillir Mark Twain et le Père Finn, deux aimables Américains, puis le chanoine Schmid, puis l'auteur du *Petit Lord*, celui même de l'ineffable *Bécassine* de la *Semaine de Suzette*... Peu de fées apparaissent dans la plupart de ces œuvres, il est vrai, mais l'esprit de nos constitutions doit s'élargir. Il en est temps. Tous les conteurs, amis des enfants, avec ou non des pouvoirs enchantés, doivent se connaître, s'entendre, travailler ensemble dans l'intérêt des petits terriens.

Quel tumulte dans l'Assemblée, mes amis, ce discours terminé ! Et qui mena le sabbat ? Le chœur des sorciers et des sorcières, tout naturellement. "Jules Verne, glapissaient-ils, voilà un de nos pires ennemis. Avec son goût de la science, qu'il inculque aux petits, que devenons-nous, que deviennent nos maléfices, qui redoublent de puissance, dès qu'ils s'accrochent aux superstitions. Non, nous ne voulons pas de Jules Verne, nous ne voulons pas du Père

Finn, ce jésuite-sportif, qui rend lucides les cerveaux enfantins. Nous ne voulons de ces sortes d'esprits à aucun prix, vous entendez... A bas Jules Verne, à bas le père Finn ! A bas tous ceux qui leur ressemblent !"

Bientôt le groupe des révoltés fit des recrues. La fée Carabosse, des *Contes de Perrault*, la fée Rageuse, des *Contes de Mme de Ségur*, la fée Envie, du *Filleul du roi Grolou* se mirent à la tête de ce groupe. Il devint très puissant. Ce fut la guerre en nos pays, la guerre acharnée, impitoyable. Tous nos maux, si heureusement conjurés dans le passé par les bonnes fées, recommencèrent à nous torturer. Vous en avez ici de pénibles exemples : *la biche au bois*, *la Chatte blanche*... Ah ! tous, tous, nous souffrons ! Tout à l'heure, *la vilaine Tritonne* sera ici et tourmentera ma bien-aimée. Je n'y pourrai rien, absent ou non, étant redevenu la proie de mes ennemis.

Mais me direz-vous, pourquoi la reine des Fées et le roi des Génies, plus puissants que les révoltés, ne sont-ils pas intervenus ? Ah ! c'est qu'une promesse solennelle avait été faite au début des sessions de l'Assemblée des Nations merveilleuses. Tous, tous, bons ou mauvais enchanteurs, s'étaient engagés à déposer volontairement les armes, pour la durée d'un an, c'est-à-dire, à ne plus user, les uns envers les autres, de procédés enchantés, susceptibles de provoquer de la souffrance soit méritée ou au contraire, infligée par malice. Courtoisie magnifique que ce désarmement général et toujours prisée en nos pays. Une querelle violente, où un important principe était en jeu, ayant pris naissance, les sorcières et les vilaines fées se crurent dégagées, elles et tous leurs compagnons, de cette promes-

se. La reine des Fées ne voulut pas suivre les prévaricatrices, vous le pensez bien... Elle s'en exprima là-dessus avec une inoubliable indignation ! Elle décréta qu'elle et ses semblables respecteraient, quoiqu'il leur en coûtât, le pacte froidement consenti. La loyauté n'était pas encore lettre morte au pays des fées. Elle y fleurirait au contraire, toujours ! L'honneur d'abord !... Dans six mois, il serait encore possible de mener le combat et de remporter la victoire, quelle que soit l'avance des ennemis... En attendant, il fallait se résigner aux pires tourments. Se sacrifier encore et encore. Dans six mois donc, nos fées et nos génies se dirigeront vers votre vaste Canada, où, dans quelque coin perdu de la forêt du Lac Saint-Jean, *la Sorcière du Domaine*, du roman de M. de Gaspé, a entraîné le gros des révoltés. L'on y prépare dans l'ombre des projectiles étranges et sans merci, paraît-il ! Ne croyez pas, chers amis, que nous ayons perdu confiance, devant ces nouvelles menaçantes. Loin de là. La reine des Fées, s'alliant dans une guerre juste, au roi des Génies, c'est, comme vous l'avez bien vu, chez les humains, un Foch, un roi des Belges, et combien d'autres encore, s'unissant, puis, marchant patiemment vers une victoire certaine...



LA FUITE DEVANT TRUITONNE

EN cet instant, le bruit des lourds carrosses augmenta. Même des rires stridents éclatèrent. Truitonne était toute proche.

Charmant et Florine se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. L'heure des adieux était venue. Puis Charmant ordonna, tout en se préparant à reconduire au château la princesse défaillante : "Vite, vite, dispersez-vous, chers invités. Que seuls demeurent ici, nos hôtes terrestres. L'ignoble Truitonne, sa mère et leur suite ne doivent pas nous trouver ici... Je reviens à l'instant," ajouta-t-il tout bas, au papa consterné et fort chagrin de quitter ces aimables personnes.

En un clin d'œil, les royaux convives, les décors, les meubles, les moindres traces du festin, disparurent. L'obscurité se fit complète. La terre trembla sous les mou-

vements nombreux, quoique prestes et adroits, des serviteurs du prince. Cloclo eut un cri d'effroi devant ce noir et ce vide subits. Elle se serra contre son père. Aussitôt, les mains enchantées, cadeau de la *Chatte blanche*, s'empressèrent. Des flambeaux minuscules brillèrent. Cloclo sentit sur ses cheveux, sur son front, sur ses joues, la caresse des jolies mains maternelles. Elle sourit. Elle murmura tout bas à Petite Poucette, blottie dans ses bras : "Je n'ai plus peur, maintenant. Et toi, Petite Poucette ?"

Louison, au contraire, s'intéressa à ce brusque changement. Et puis, n'avait-il pas pour le tenir gaiement en éveil, Petit Poucet, perché sur son épaule. L'espiègle, dont les yeux fureteurs ne perdaient rien de vue, pouffait de rire à chaque instant. Il souffla soudain à l'oreille de Louison : "Hein, vieux Louison, ça te la coupe, tout cela ? C'est ce qu'on appelle en anglais, un "fire exit". Tu ris ? Je prononce mal l'anglais, n'est-ce pas ? Bah ! ça n'a pas d'importance... Tiens, voici le prince Charmant. La belle Florine a séché ses larmes plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Mais non, mais non, ça n'est pas le prince Charmant, c'est l'*Oiseau bleu*. Quel bonheur de revoir notre guide ! Cloclo ? Regarde ! L'*Oiseau bleu* revient vers nous ! Enfin, enfin, notre ami revient !

— Veux-tu te taire, interrompit Petit Poucet. Quel éberlué tu fais !... Comme si tu ne savais pas que l'*Oiseau bleu* et le Prince Charmant ne font qu'un. Tu veux faire marcher ta sœur ?

— Hélas ! non je ne savais pas cela. J'ai honte d'avouer mon ignorance, dit Louison en baissant la tête.

— Tu me connais pourtant, reprit Petit Poucet en se penchant pour voir encore.

— Petit Poucet, ce n'est pas la même chose, je t'assure. Toi, quel enfant ne te connaît pas, ne t'aime pas.

— Hum !... Tu me flattes, copain, tu me flattes. Ça me dispose à l'indulgence, non à la moquerie.

— Tu sais, Petit Poucet, reprit soudain Louison, les yeux brillants, le cinématographe de *la Biche au Bois* nous fera voir tout ce que nous ne savons pas sur les fées, sur leurs amis, sur leurs ennemis. Tu n'auras plus à rougir de Cloclo et de moi, va, dans l'avenir.

— Bien, bien, je n'aurais pas rougi de toi, mais me serais fort payé ta tête. Je suis ainsi fait, que veux-tu ?... Alors, il ne me reste plus qu'à te faire bénéficiaire de ma popularité. Je suis un favori de tous, ici. D'abord, parce que j'occupe peu de place; puis, à cause des niches que j'invente. Tout ce monde des fées s'ennuie, au fond. Leurs désirs se réalisent trop vite, trop complètement. Je brouille les cartes de temps à autre. Et ce que l'on m'apprécie alors, tu ne te doutes pas... Je... Aie ! Aie !... cria soudain Petit Poucet en portant la main à son oreille."

Le bec de l'Oiseau bleu la lui tirait doucement. "Petit Poucet, vilain gosse, tu bavardes, bavardes... murmurait la voix musicale de l'aviateur-oiseau. Tu ne vas pas me gêner ce petit avec tes fantaisies révolutionnaires. Mais je veillerai... Allons, continua-t-il plus haut en se tournant vers le papa, les enfants et leurs nouveaux compagnons, veuillez monter tous sur mon dos. Nous partons pour le royaume de Madame de Ségur. Que les petits s'installent

près du cinématographe. Ils ont à voir, au moins vingt rouleaux français¹ et quelques rouleaux anglais² avant d'atterrir. Vous aurez amplement le temps, petits. Ne vous troublez pas. Nous ne descendrons que fort tard, demain, au château de Fleurville. "Qui nous attend là", me demandez-vous ? De gracieuses enfants que je chéris, que votre père, qui m'approuve en souriant, aime beaucoup aussi : *Les petites filles modèles*.

— C'est fâcheux,... rasant ! bougonna Petit Poucet, tandis que tous s'installaient en hâte dans la chambre de cristal, qui venait se poser lentement sur les ailes étendues de l'*Oiseau bleu*.

— Qu'est-ce qui est fâcheux ? Qu'est-ce qui est rasant, Petit Poucet ? demanda tout bas Louison, dès qu'il le pût.

— Dame, ce séjour à Fleurville. Si l'on m'avait consulté, ce n'est pas chez ces fillettes, qui ressemblent à deux jours sans soleil, que nous serions allés. Elles sont sages, sages à pleurer, vieux Louison !... Bah ! compte sur moi, sur le *Bon Petit Diable* et sur *Sophie Fichini*, deux bons amis à moi chez la grand'maman Ségur. Nous créerons bien à nous trois quelque plaisante diversion... Ah ! Ah ! Ah ! Une idée me vient...

— Chut ! dit Louison. L'*Oiseau bleu* tourne la tête de notre côté.

¹ Allusion faite aux vingt volumes de la Comtesse de Ségur, *Bibliothèque rose illustrée*, Paris, Hachette.

² Tous mes petits amis connaissent, je crois, *Peter Pan*, le *Petit Lord Fauntleroy*, *Alice au pays des merveilles* !... Sinon, qu'ils en fassent vite connaissance. Qu'on se reporte, à cet effet, à la liste des ouvrages insérée à la fin de ce volume.

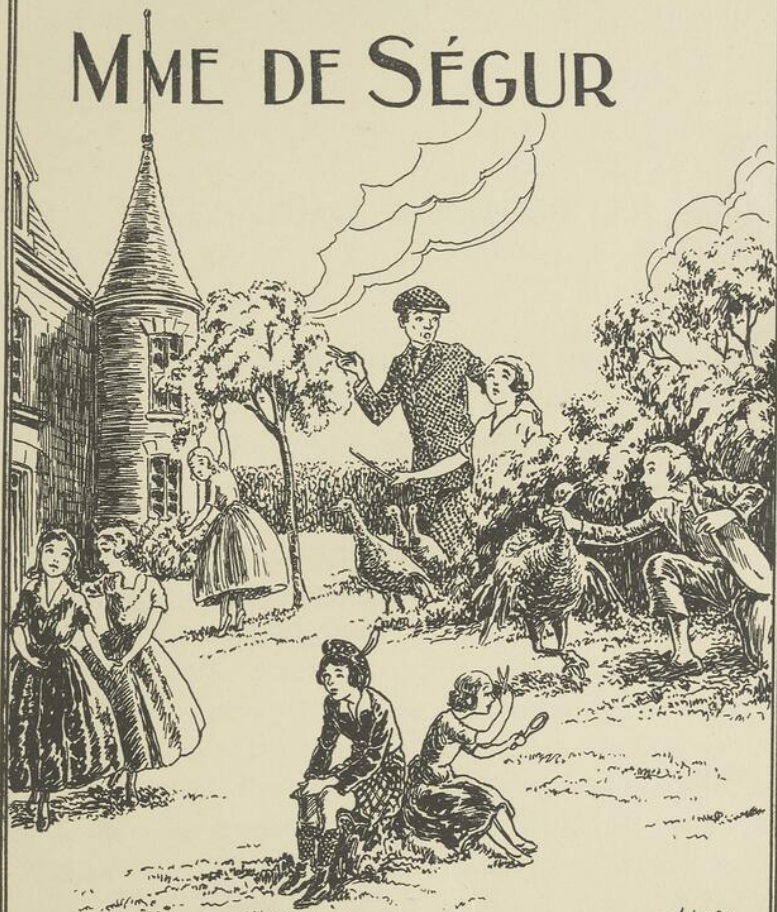
— Bien, je me tais. Mais ne va pas croire que nous sommes des ennemis, l'*Oiseau bleu* et moi. Il me tyrannise, se met en travers de mes plans, mais, malgré cela, si je suis mal pris, il est le premier à me défendre... Par exemple, ce qu'il m'ennuie, ce qu'il m'assomme avec sa folle courtoisie. Ah ! cher grand seigneur... Je suis moi, vois-tu, Louison, un fils de bûcheron. Je suis peuple, peuple, peuple et je m'en glorifie ! conclut-il, en bombant la poitrine.

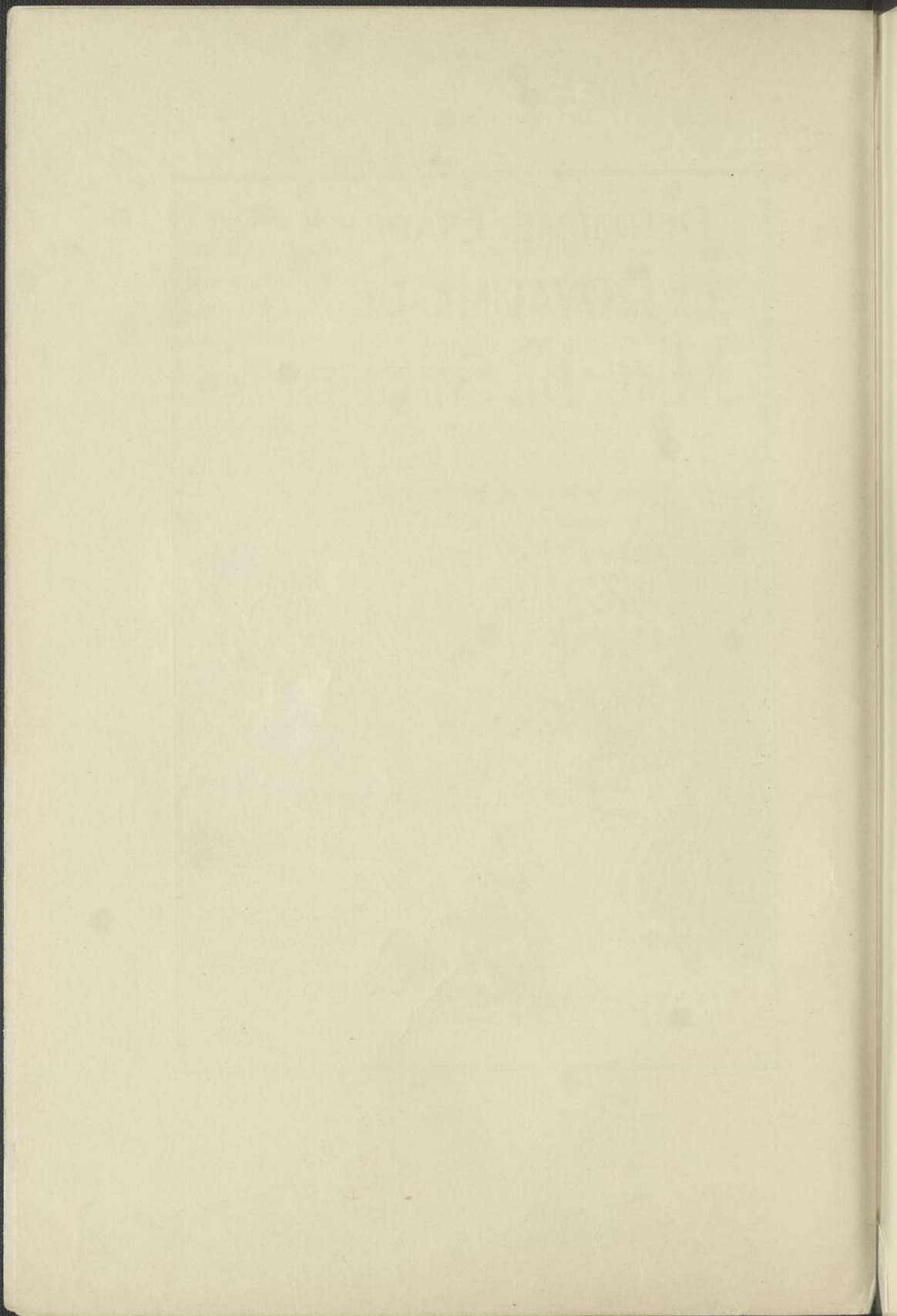
— Es-tu drôle, Petit Poucet ? s'exclama en riant Louison. Il ne se sentait plus gêné du tout avec ce gamin minuscule, qui n'était que blagues, aventures plaisantes, et parler franc. Mais dis, tu vas m'aider à comprendre les films qui vont se dérouler... Vois, c'est petit Père qui prépare la représentation. Petit Poucet, tu me désigneras par une pîçade, n'est-ce pas, les personnages qui me divertiront autant que toi, là-bas, surtout tes amis. Tu me le promets ? C'est promis ?

— C'est promis ! répondit Petit Poucet, en lui serrant la peau du cou, plus fort que de raison... Chut ! Ne crie pas, voyons !... J'irai en douceur la prochaine fois. Al-lons, attention ! Voici le premier film. Tiens, nous sommes chez *La Soeur de Gribouille* !"



DEUXIÈME ÉTAPE:
LE ROYAUME DE
MME DE SÉGUR





I

LE CHÂTEAU DE FLEURVILLE

LE lendemain, vers deux heures de relevée, l'*Oiseau bleu* annonçait : "Nous entrons dans le royaume de Madame de Ségur. Voyez comme tout y est gracieux !" Les enfants n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils crièrent : "Comment, déjà ?" Le cinématographe avait opéré cette merveille de les tenir immobiles, sous le charme, durant près de douze heures.

Oui, tout semblait grâce, parfum, soleil, en ce pays de la *Bibliothèque rose*. L'on y voyait vraiment tout en rose... Les roseraies succédaient aux roseraies; les maisons s'y élevaient en granit, ou en briquettes roses; dans les étangs couraient des nacelles en coraux polis; dans les parcs, dans les moindres jardins, des sièges en mosaïque comptaient quantités d'égantiers dans leurs dessins artistiques. Tout cela se détachait gaiement, près des beaux arbres, ou sur des pelouses mousseuses.

Bientôt apparut le château de Fleurville. Construit,

lui aussi, en granit, il s'ornait, d'un côté, d'une muraille de lierre. Au bas, pivoinés, pois de senteur, marguerites, toutes fleurs aux teintes roses graduées, s'épanouissaient en liberté et avec le plus parfait bon goût.

"Fleurville ! Fleurville !" chantait l'*Oiseau bleu*, en opérant la descente avec une aisance, une rapidité, une douceur incomparables.

Personne, cependant, ne vint accueillir les visiteurs, à la grille, par où l'on pénétrait dans le parc. Personne, non plus, n'apparut sur la terrasse, sur la véranda, ou aux fenêtres. Le papa s'en étonna. L'*Oiseau bleu* soupira, puis expliqua : "Amis, la désolation règne en ce royaume comme en tous les autres. De pitoyables malheurs atteignent les fées qui y séjournent, dont vous connaissez, par exemple, la Fée Bienveillante, cause indirecte de notre grand conflit, ou encore la Fée Rageuse, l'une des révolutionnaires les plus puissantes. Puis, rappelez-vous, Bonne-Biche, Beau-Minon, Lamalice, le génie Prudent, d'autres encore !... À Fleurville, où les cœurs battent noblement, on se sent solidaires; on se regarde comme plongés dans le deuil le plus cruel !... Mais je vais pénétrer avec vous au château. On nous y attend. Tiens, on ouvre... La bonne Élisabeth avec mes petites amies, Camille et Madeleine, nous guettaient, je suis sûre !"

Deux jours durant, ce ne fut que surprises et découvertes. Les charmants petits personnages de ce pays accouraient faire la connaissance des jeunes Canadiens, puis ne voulaient plus quitter le château. Des jeux s'organisèrent. Presque tous les enfants se montraient d'une complaisance à faire hausser les épaules de pitié, au coquin Pe-

tit Poucet. *Pauvre Blaise, François le Bossu, Jean qui rit, Jacques et Paul de l'Auberge de l'Ange-Gardien*, prenaient sans cesse à leur compte les corvées ennuyeuses. Au colin-maillard, c'était à eux que l'on bandait les yeux; à la main chaude, ils recevaient les coups; aux parties de croquets, ils se hâtaient d'installer les cerceaux, d'apporter maillets et boules; puis, le jeu fini, de ranger tout avec soin. Il fallait voir aussi avec quelle politesse, ils traitaient les petites filles, cherchant en tout à les protéger. Même ne s'interposèrent-ils pas, avec bonne humeur, entre Petit Poucet, que l'ennui gagnait et qui voulait faire des siennes, et Innocent et Simplicie, *les deux Nigauds*, et Gribouille, le pauvre Gribouille, plus crédule que jamais.

Le troisième jour, au dîner, pour la première fois, le papa parla de départ. Chacun protesta, pria, supplia. Tandis que l'on parlementait, l'on entendit tout à coup l'harmonieux ronronnement d'un avion. M. Georgey, qui, tout ravi, se penchait en ce moment vers le papa de Louison, — ce dernier ne s'exprimait-il pas en anglais comme s'il eut été Macaulay lui-même, — M. Georgey, dis-je, s'interrompit pour annoncer en riant aux convives: "Vous, pas être nervous! Cet avione qui atterrit, c'est oune petite surprise qui vient de mon patrie!... Je avais envoyé oune dépêche à *Peter Pan*, toujours very nice pour moa, à Little Lord Fauntleroy, le lovely petite boy, et à sweet Alice of the Wonderland!... Venez, venez, allons serrer les petites doigts de ce jeune monde delicious!..."

— Bravo! bravo!... cria-t-on de toutes parts. Quelle exquise attention!

Le brouhaha devint général. On courait aux portes,

aux fenêtres. Louison qui mangeait une glace exquise, s'attarda lui, au contraire. Il s'empiffra. Petit Poucet l'observait. Il se pencha tout à coup : "Louison, écoute, nous allons profiter de cet incident pour filer chez le *bon petit diable* ! Sophie Fichini veut bien nous y conduire. Elle ne se divertit pas plus que nous avec ces *bons enfants*... Pourquoi cet air effrayé?... Tu ne vas pas faire l'idiot. Que veux-tu qu'il nous arrive?... Et puis, justement l'*Oiseau bleu* m'a quitté de l'œil. Il vient de voler au secours de Peter Pan qui est blessé et bat de l'aile droite... C'est le bon moment, car moi, vois-tu, personne d'autre que l'*Oiseau bleu* ne peut me faire obéir. Tu le sais, tout le monde le sait... Viens, viens, te dis-je !

— Et Cloclo ?

— Pas de Cloclo, hein ! Si encore elle était seule... Mais Petite Poucette m'exaspère avec sa fade poésie et son éternel sourire.

— Tu n'es pas un peu méchant, Petit Poucet ?

— Viens ! Tu me jugeras plus tard.

— Où est Sophie Fichini ?

— En bas. Dans la salle de billard, déserte à ce moment-ci.

Louison hésitait encore. Il tremblait à l'idée d'une fugue pareille en des pays qu'il connaissait peu. Tout à coup, Sophie parut près de lui. Elle prit son bras. "Hâtons-nous, Louison, dit-elle, Prudence, la bonné des *deux Nigauds*, Rame, l'ombre assommante et noire de Geneviève Dormère, de *Après la pluie, le beau temps*, Paolo, cet italien qui ne jure que par *François le Bossu*, entourent bouche bée, avec les enfants, nos visiteurs saxons. Je re-

doute les nez fureteurs de ces serviteurs. Ils dépistent tout, puis racontent. Il n'y a pas une minute à perdre, si on veut aller rigoler ailleurs”.

Alors Louison céda. Le moyen, aussi, de ne pas faire le fanfaron, devant cette crâne et entreprenante petite fille ! Ce qu'elle rirait de lui, s'il ne se mettait pas à son diapason ! Petit Poucet jubilait tout bas ; puis, voyant Sophie et Louison s'apprêter à courir, il s'agrippa au cou de Louison, en riant de tout son cœur. Ses bottes de sept lieues le gênaient un peu voyez-vous, dans ces occasions-là. Cette fois, naturellement, il ne jugeait pas à propos de s'en servir, mais ne voulait pas non plus s'en séparer.



II

LA FUGUE CHEZ LE BON PETIT DIABLE

L'ON trouva toutes les issues libres, même la grille du parc. Les serviteurs avaient quitté leurs postes à la hâte pour accourir auprès de l'avion de *Peter Pan*. À la sortie du château, s'étendit, devant les fugitifs, le plus agréable chemin du monde. Il était bordé de rosiers sauvages en pleine floraison et garanti du soleil par de beaux ormes en forme de parasol; d'innombrables chardonnerets y voletaient, chantaient, tandis que sur les arbustes se posaient des papillons aux merveilleuses couleurs. D'un pas vif, les enfants s'engagèrent sur la route.

— "Louison, dit soudain Sophie, pourquoi prends-tu cette mine d'enterrement ?

— C'est que notre désobéissance...

— On ne nous a rien défendu.

— Nous nous sommes sauvés comme des coupables.

— Pas de chichis, hein, Louison ? dit en riant Petit Poucet. Tu es un scrupuleux. Nous sommes peut-être... heu... heu... indéliçats. C'est tout.

— Et puis, dit Sophie, au retour, nous encaisserons les coups, Petit Poucet et moi.

— Ah ! mais non, dit Louison. Chacun son dû. Je ne suis pas un lâche, vous savez, Sophie, soupira-t-il. J'encaisserai, moi aussi, avec vous. C'est égal si nous re-tournions ?

— Pouah ! s'exclama Sophie. De quel bois te chauffes-tu ?... Ah ! poltron, agnelet, trembleur, enfançon, pleurard, poule mouillée, lièvre !

— Poule, lièvre ! cria Louison, qui suffoquait sous ce flot de noms. Ses poings se serrèrent : "Tais-toi, Sophie, tais-toi, entends-tu ?

— Ah ! ah ! ah ! ricana la petite fille. Elle s'amusa ferme. Mes bonnets te coiffent ?

— Écoute, Sophie, grogna Petit Poucet, tu vas laisser mon copain en paix ou je me fâche.

— Flute ! dit la petite fille. Il faut que Louison s'aguerrisse. Mes paroles lui fouettent le sang ? Tant mieux. Et maintenant, les amis, attention ! Tournons ici... Voyez-vous, en arrière de ce bosquet, une maisonnette en bois, pauvre d'apparence. C'est là que demeure notre ami. La fée Rageuse, ayant ressuscité la vilaine cousine Mac Miche, rajeuni *le Bon Petit Diable* et enfermé je ne sais où la consolatrice et amie Juliette, la vie, pour notre ami, est redevenue pénible comme autrefois.

— Bah ! La situation est pénible pour tous ici. Notre misère diffère voilà tout, prononça d'une voix sombre Petit Poucet.

— C'est vrai. Au château des fées de grand'maman Ségur, cela prend des proportions tragiques. Ourson cla-

me sa douleur à tous les échos. Certains jours, nous percevons ses gémissements à Fleurville. Car vous pensez bien que la fée Rageuse s'est acharnée sur sa femme, la douce princesse Violette. Elle l'a rendue velue, comme jamais Ourson ne l'a été, aux jours humiliants de son malheur. Lui, il est embelli si possible. Ceci rend la situation combien cruelle, combien déchirante !... Chut ! Ne parlons plus !... Nous approchons. Entendez-vous les éclats de voix de la vieille avare ?... Comme le *Bon Petit Diable* la supplie... Oh ! oh ! il se fâche... C'est qu'elle le bat comme du blé, notre ami ! Misérable femme, va !”

L'on entendait, en effet, les sifflements d'un fouet, puis les pas précipités d'un garçon cherchant à se garer. Les enfants se regardaient consternés, tout chagrins. Groupés près de la fenêtre, ils ne bougeaient pas d'une semelle. Soudain, le silence se fit à l'intérieur. Comme à l'ordinaire, Madame MacMiche, épuisée, satisfaite, s'était endormie. Le *Bon Petit Diable* apparut dans l'embrasure de la fenêtre. Il recula à la vue des enfants. “Imprudents ! souffla-t-il. Allez-vous-en, allez-vous-en !”

“Enfin, se dit Louison, je le vois, ce Charles MacLance, si célèbre, si aimé de tous les enfants. Qu'il me paraît étrange !” Hélas, le *Bon Petit Diable* n'était pas à son avantage, en ce moment. Ses cheveux se hérissaient en désordre. Ses grands yeux noirs flambaient. Sa bouche se tordait sous l'empire d'une colère qu'il savait impuissante. Et quels habits étriqués, taillés pour trois ans de moins que l'âge de son propriétaire ! En outre, une balafre, le long de la joue, saignait avec abondance. Soudain, le *Bon Petit Diable* eut un bon rire, traversé de

pleurs. Il allongea le bras, saisit Petit Poucet, et l'installa avec affection sur son bras. Le cœur de Louison battit. Déjà, il était conquis par ce long gosse, ce terrible espiègle qui avait un cœur aimant, cela se devinait. Sophie réclama sa part. Il lui tendit la main gauche en clignant de l'œil. Petit Poucet lui présenta Louison." Un nouvel ami de Poucet, Charles, un jeune terrien, expliqua-t-il. Il est venu du lointain Canada français et voyage en nos contrées, piloté par l'Oiseau bleu, sur l'ordre du grand saint Nicolas. Son père et sa sœur l'accompagnent. Il brûlait du désir de te voir, de te connaître.

— Vraiment ? Oh ! le beau, le gentil gosse !... Mais ses yeux ont un peu d'effroi. Petit Poucet, ah ! Petit Poucet, reprocha le *Bon Petit Diable*, pourquoi as-tu amené cet enfant dans ma zone dangereuse, quand même il t'en aurait prié à genoux, voyons ! L'Oiseau bleu te grondera. Puis, sait-on ce qui peut arriver !

— Bah ! reprit Sophie, ne sommes-nous pas là pour le protéger ?

— Ne parlez pas ainsi, ô *Bon Petit Diable*, dit Louison, en se haussant un peu pour mieux voir sa nouvelle connaissance. Je vous aime tant, déjà, et, permettez-moi... Il tendit avec grâce, un mouchoir. Étanchez, avec cela, le sang de votre joue. Cela coule vite et fort.

— Est-il aimable, ce Louison, dit Charles MacLance en riant et en rougissant. Sa balafre l'humiliait, devant cet étranger, poli, mis comme un prince. Il n'était pas battu comme plâtre, tous les jours, celui-là.

— Dis donc, mon ami, demanda vivement Petit Pou-

cet, qui mit fin au malaise général, ton affreux tyran, ta mégère, va-t-elle roupiller longtemps?

— Une heure.

— Cela lui arrive souvent ?

— Trois fois par jour. Le matin, vers neuf heures, parce qu'elle s'est levée très tôt, au cri du coq; le midi, parce qu'elle s'empiffre au dîner, ne faisant, par avarice, qu'un repas par jour. Elle digère très mal, alors, n'est-ce pas ? Le soir, enfin, parce que m'ayant bien battu, pour me fait lire son éternel *Nicolas Nickleby* par Dickens, elle se sent épuisée. Elle doit alors supporter, vois-tu, à la fois le poids du jour, de sa dernière colère, de la faim qui la tenaille et l'affaiblit, tout comme moi, va !

— Oh ! pauvre, pauvre *Bon Petit Diable*, s'exclamèrent en chœur les enfants.



III

LES PRISONNIERS DE MME MAC MICHE

L'ON causa, causa, et si bien qu'on en vint à oublier l'heure. Soudain, un éclat de rire railleur, brutal, fusa derrière Charles. Les enfants poussèrent un cri d'effroi. Ils voulurent fuir. Impossible ! Un lacet avait été passé sournoisement autour de la taille de Sophie et de Louison. Ce lacet se resserrait au moindre mouvement. Le *Bon Petit Diable*, lui, était retenu captif par une oreille; Petit Poucet, par un bas. La vilaine MacMiche riait, riait. Ses longs doigts crochus auraient fait hurler de douleur ses deux meilleurs prisonniers, si leur fierté ne leur eût interdit, même de pousser un soupir. Oui, tous, se trouvaient pris, bien pris au piège.

— Ah ! mes vilains oiseaux, glapit la vieille femme, en roulant des yeux jaunes sur chacun d'eux, vous veniez espionner ici, n'est-ce pas, voler mon or ? Eh bien ! essayez maintenant de faire un mauvais coup !

— De grâce, ma cousine, supplia Charles. Ne rete-

nez pas ces enfants. Ce petit inconnu, qui est là, devant vous, et qu'on appelle Louison, est un terrien qui a de puissants protecteurs en nos contrées. Malheur vous en arrivera !

— Pas tant qu'il demeurera dans ma zone. Et tu le sais fort bien, hein, coquin ? Tant pis pour lui. Il est venu ici de lui-même, il y restera. Quand bon me semblera, je le rendrai aux siens moyennant de belles, d'étincelantes pièces d'or. Oh ! l'admirable marché que je ferai là ! O bel or de mon cœur, or d'amour, cher or, si puissant partout en ce bas-monde !... Allons, silence, tous ! Vous, maraudeurs, filez au grenier. Vite, plus vite que cela !... Ah ! ah ! ah ! Charles va vous y entretenir. C'est son salon. Ah ! ah ! ah ! vous y verrez et vous y aurez, comme valets, de gros rats affamés !”

Il fallut s'exécuter. Madame MacMiche les suivait de l'œil et du fouet. À la vue de Louison, qui fermait la marche, elle sembla se raviser. Saisissant le petit par le collet, elle lui fit faire demi-tour, le regarda longuement, parut satisfaite, puis le tint collé contre elle. À Petit Poucet, qui protestait, criait, réclamait Louison, elle dit avec ironie : “Très bien, si l'un de vous continue ainsi de s'opposer à mes volontés, je me vengerai sur ce marmot que vous aimez. Je le battrai comme plâtre. Compris, mes jeunes démons ? Allons, disparaissez !” La porte se ferma avec violence sur eux. Les enfants s'aperçurent qu'on y apposait une lourde barre de fer. Ah ! ils étaient vraiment sans défense, en ce moment, et dans une situation fort critique, à cause de Louison ! Qu'allait faire de lui, la mégère ? Certes, le petit lui obéirait en tout, il le

fallait bien, "mais pourrait-il, comme l'expliquait, en rageant, *le Bon Petit Diable*, supporter la fatigue d'une lecture continuelle, celle aussi de tous les travaux de la maison. Puis, surtout, ne succomberait-il pas au jeûne continu observé en ce logis".

Petit Poucet s'était réfugié sans un mot, dans un coin. Il bondit soudain. Ses yeux lancèrent des éclairs. Avec volubilité, il parla. "Sache, Sophie, apprends, vieux Charles, que Petit Poucet, quand le danger semble mortel, l'impasse sans issue, retrouve alors, sa fertilité d'invention. Mon créateur, Charles Perrault, — il fit comiquement une révérence de cour, — ne m'a mis au monde que pour cela, ou me tirer d'embarras, ou en tirer les autres.

— Tu ne réussis pas toujours, pauvre Poucet, interrompit Sophie, en haussant les épaules. Preuve : ces miettes de pain, jadis, que les oiseaux du ciel mangèrent.

— Essaie toujours, Petit Poucet, dit de sa voix encourageante, *le Bon Petit Diable*. Je t'aiderai. Seulement, je n'aime pas qu'on se vante, qu'on bavarde, mais qu'on agisse et réussisse.

— Moi aussi, dit Sophie.

— Tout doux, Charles, tout doux, Sophie, vous allez voir. Tenez, vous voyez ce trou dans le mur. Cette nuit, je l'agrandis. Demain, je vous quitte en passant par là. Une fois sorti, continua Petit Poucet, je me plonge dans le coffre où la vilaine MacMiche cache son or.

— Elle a la clef sur elle. C'est impossible.

— Eh ! vous n'avez pas vu une petite planche mal clouée sur le côté droit du coffre. C'est un jeu pour moi de déplacer puis de replacer cette pièce de bois.

— Et une fois dans le coffre, tu vas pioncer, dit Sophie d'une voix moqueuse.

— Ah ! certes, si j'en avais le temps, ma copine. Mais il me faut opérer un grand remue-ménage. Mettre des cailloux dans les sacs d'or...

— Il y en a cinq, Petit Poucet, apprit *le Bon Petit Diable*.

— Bien. Puis verser dans mes poches tout l'or que je pourrai. Voyez-vous, je veux transporter, dans le moins de temps possible, tout l'or de la vieille avare, ici, au grenier.

— Et puis ?... Et pourquoi ? demandèrent en haletant Charles et Sophie. Ils regardaient avec une sorte de respect, ce Poucet, qui ne doutait, vraiment de rien, et avait des idées... des idées...

— Et puis ? Et pourquoi ? nargua Petit Poucet. Eh ! vous le verrez bien. Je travaillerai près de vous. Vous ferez le guet durant ce temps.

Petit Poucet exécuta son programme en moins de temps qu'on ne l'aurait cru. Le lendemain, vers trois heures de relevée, il était de retour auprès de ses compagnons. Une pile d'or brillait dans un angle du grenier. Tout en enfouissant ce trésor, sous des planches mal jointes, cachette où seul son corps fluet pouvait s'introduire, Petit Poucet convenait de la dernière partie du plan d'évasion. Tout fut bientôt dit, résolu, préparé. On promit une obéissance aveugle aux ordres de Petit Poucet. Les enfants, quelques pièces d'or dans la main, vinrent bientôt se placer près d'une large fente. Elle donnait sur le siège de Madame MacMiche et constituait un merveilleux poste

d'observation. La voix irritée de la vieille avare tonnait en ce moment. Les courts sanglots de Louison s'y mélaient. *Le Bon Petit Diable* serra les poings et souffla à Sophie : "La misérable ! S'en prendre à ce petit étranger!"

— Qui n'a ni tes poings, ni mes ongles, soupira Sophie.

— Chut, murmura Petit Poucet. Ce n'est pas le temps de s'apitoyer mais d'agir. Chacun de nous, à son tour, va jeter doucement une pièce d'or, par cette fente. Puis nous observerons ce que dira ou fera la mégère.



IV

LA RUSE DE PETIT POUCKET

LE pauvre Louison, à cet instant, regardait avec effroi le fouet que son tyran levait. Hélas ! il y avait goûté souvent à ce fouet, depuis la veille. Il en portait les marques sur son petit corps, si choyé jusque là. Et comme il avait faim ! Du pain sec, de l'eau, ne le rendaient guère solide, d'autant plus qu'il avait déjà exécuté les divers travaux ménagers, depuis le matin. Mais ce qui lui mettait à tout moment des larmes dans les yeux, dans la voix, c'était moins les mauvais traitements, la faim ou la fatigue, que la vision de son père inquiet, de sa petite sœur le cherchant partout le cœur gros. Ah ! qu'il était durement puni pour son escapade !

Une pièce d'or tomba soudain du plafond et vint se loger dans un pli de la robe de Mme MacMiche. L'avare, qui venait de baisser son fouet, satisfaite, cette fois, de la seule terreur de Louison, et qu'une douce somnolence allait gagner, eut un sursaut. Ses yeux s'ouvrirent bien grands.

L'air sinistre, elle regarda autour d'elle et sa main se posa sur une chaîne qui entourait son cou. Elle respira. La clef de son cher coffre était toujours là. Une deuxième, puis une troisième pièce d'or roulèrent encore à ses pieds. La vieille femme se trouva debout, le poing levé vers le grenier. "Petits gredins, vous vous amusez à me voler là-haut ? J'y monte. Mais... ajouta-t-elle tout bas, en ramassant avec respect les pièces d'or, mais, je n'y comprends rien. D'où vient cet or ? De là-haut ? C'est impossible. J'en connais tous les recoins et nul n'y monte que Charles et moi... Puis, j'ai fouillé les enfants, hier... Bah ! je n'ai qu'à y aller voir. J'en aurai le cœur net."

Auparavant, elle saisit Louison et l'attacha fortement à l'un des coins du poêle. Il ne chauffait pas, heureusement.

En pénétrant dans le grenier, Madame MacMiche n'y vit goutte, et dut ouvrir la lucarne. Ses gros yeux fouillèrent la pièce en tous sens, avant de se poser sur ses prisonniers. Ils se tenaient au centre de la chambre, serrés les uns contre les autres. Charles, son souffre-douleur et Sophie Fichini feignaient de dormir; Petit Poucet, assis près d'eux, poussait des soupirs à fendre l'âme.

"Debout, bandits, siffla la mégère, en les poussant du pied. Vous avez trouvé de l'or, ici. Où est-il ?

— De l'or ? De l'or ? répéta la voix traînante de Charles, qui s'étirait et bâillait. Mais, ma cousine, vous savez bien que nous n'en avons jamais caché au grenier.

— Veux-tu te taire, fripouille. Comme si je m'adressais à toi... Allons, parle, toi, petite empotée. Avoue, avoue, fit-elle en secouant Sophie.

— Mais je ne sais rien... laissez-moi, Madame, de grâce. Je dors tout le temps, ici. Ça m'arrive, lorsque je jeûne. Ne nous donnerez-vous pas à manger, Madame ? Je n'en puis plus.

— Tant mieux. Jeûne encore, ma grosse. Si ça n'est pas une honte d'être perdue de graisse comme toi.

— Méchante femme ! murmura Sophie, entre les dents ; elle rageait de se voir ridiculiser devant *le Bon Petit Diable*. Elle se contint cependant, se disant que Charles encaisserait les coups s'il y avait joute entre elle et Madame MacMiche. L'avare s'empara de Petit Poucet et le suspendit à l'une des poutres du grenier.

“Ah ! ah ! ah ! fit-elle, le beau petit jambon de Pâques !... Et le voilà en posture d'orateur. Parle, avorton, sale nain. Sais-tu où est le trésor ? C'est toi, peut-être, qui m'as lancé de l'or, tout à l'heure ?”

— Oui, oui, c'est moi, cria Petit Poucet en gigotant. Et je sais tout, tout. Mais je me tairai, tant que vous ne me traiterez pas civilement. Descendez-moi tout de suite d'ici.

— Pourquoi ? On te voit, on t'entend mieux ainsi. Et puis, mon fouet te déliera la langue.

— Je ne parlerai pas, hurla Petit Poucet, gigotant toujours, et vous ne vous servirez pas de votre fouet. Je vais appeler les fées à mon secours. La Fée Bienveillante, vous savez...

Il n'acheva pas. Sa menace eut un effet immédiat. Très pâle, Madame MacMiche le décrocha, puis le posa à terre sans un mot.

Petit Poucet jubilait. Il tenait son bourreau. Ah !

madame MacMiche craignait tant que cela les fées. Eh ! bien, il lui en ferait voir de belles !

— “Madame, dit-il, en s’inclinant drôlement, vous avez raison de craindre. Les fées...

— Chut ! Petit Poucet. Ne mentionne pas le nom de ces dames, chez moi.

— Alors, en retour du trésor que je vous donnerai, que je suis seul à connaître, vous accepterez mes conditions, n’est-ce pas, madame ?

— Scélérat !... Quelles conditions ?

— Ma libération et celle de mes compagnons.

— “Tes compagnons, tes compagnons”... mâchonna la mégère. Elle réfléchissait. Soudain, un hideux sourire se glissa au coin de sa bouche édentée. Petit Poucet la considérait avec inquiétude. À quelle ruse songeait-elle encore ?

— Je consens, fit-elle. Montre-moi cet or.

Peu d’instants après, Petit Poucet, Sophie et le *Bon Petit Diable*, se trouvèrent délivrés et hors de la maison de Madame MacMiche. Mais ils s’y trouvèrent... sans Louison. Madame MacMiche avait malicieusement décidé : “Vous êtes venus trois chez moi, petits polissons, vous vous en retournerez également trois. Ce mauvais drôle de Charles, que l’on prise tant à Fleurville, vous suivra pour y remplacer Louison. C’est mon droit de faire cet échange de captifs. Si l’on ne goûte pas ma transaction chez les seigneurs du château, eh bien, l’on a qu’à me le faire signifier, moyennant une forte rançon. Ma pauvreté trouvera ainsi son compte au châtement que je vous inflige, jeunes crapules. Suis-je allé vous chercher, moi, pour ve-

nir m'ennuyer jusque dans mon domaine? Allons, disparaissiez, et que je ne vous surprenne pas à rôder autour de la maison."



LOUISON EST SAUVÉ

DEPUIS ces paroles et la fuite éperdue au dehors, les enfants étaient demeurés silencieux, immobiles, dans la consternation. Dissimulés derrière une haie qui faisait face à la maison de Madame MacMiche, ils avaient décidé de se concerter dès qu'ils seraient remis de leur émotion et fortifiés par un repas de fraises sauvages. Car, à aucun prix, ils s'éloigneraient sans emmener Louison. Ah ! qui aurait cru à tant de finesse chez la vieille mégère ! L'on avait oublié que, dès qu'il s'agissait d'un gain, Madame MacMiche en aurait remonté au politicien le plus retors. Le peu d'intelligence qu'elle possédait se concentrait promptement autour de son amour désordonné de l'argent.

— "Non, Petit Poucet, n'invente plus rien, hein ?" pria Sophie, dès qu'on fut en état de raisonner.

— Comment, riposta celui-ci, nous ne sommes plus, tous les trois, au pouvoir de cette vilaine femme et tu parles ainsi. Ingrate !

— Égoïste, lança celle-ci. Notre pauvre Louison !

— Voyons, mes amis, s'interposa *le Bon Petit Diable*, ne vous chamaillez pas. Une première bataille est gagnée, grâce au Petit Poucet, rien n'est plus vrai. Voulez-vous que j'essaie, à mon tour, de remporter la seconde ?

— Bravo ! applaudit Petit Poucet.

— À la bonne heure, dit Sophie. Tu te réveilles, vieux Charles. Vrai, je commençais à te trouver terne, à jurer qu'on t'avait changé avec quelqu'un d'autre. Tu devenais andouille, là !

— Hélas, Sophie, j'ai connu de si beaux jours, avant la déclaration de guerre, faite par les sorcières, à la Société des Nations merveilleuses. Depuis ce temps, songe aussi, que je suis séparé de ma bien-aimée Juliette. Le malheur a diminué mes ressources d'intelligence, je l'avoue. Mais je vais me rattrapper.

— Bien. Fais donc voir tout de suite ton plan de bataille, Charles. Petit Poucet, viens ici. Quitte ton air vexé. Trois têtes ne seront pas de trop pour préparer cette dernière attaque, sous le commandement unique de Charles".

Vers onze heures, lorsque scintillèrent les étoiles et que se leva une bonne grosse lune couleur citron, semblable à une figure remplie de malicieuse bonté, les enfants sortirent de leur cachette. Avec précaution, ils s'approchèrent de la fenêtre de la maison. *Le Bon Petit Diable* y frappa trois coups. "Louison, pour sûr, ne sera pas encore au lit, avait-il pensé avec raison, il s'amènera, nous ouvrira et nous pénétrerons ainsi sans effraction à l'intérieur".

Tout se passa comme l'avait prévu *le Bon Petit Diable*. Mais on s'aperçut aussi que le pauvre Louison avait été enchaîné. Ses liens, très lâches, très longs, étaient rivés au plancher par un cadenas fermé à clef. Madame MacMiche, soupçonnant un retour offensif des enfants, avait mis la clef du cadenas en lieu sûr, sous son oreiller.

Louison pleura de joie de revoir ses amis. Il les croyait bien loin de lui à cette heure de la nuit. Charles mit fin aux effusions. Il fallait se hâter.

— Je connais ma cousine, expliqua-t-il. Elle en a pour une heure, peut-être, à dormir de ce lourd sommeil. Profitons-en. Allez tous vous réfugier au fond de la pièce. Laissez-moi agir seul, cette fois.

Bien doucement *le Bon Petit Diable* s'approcha du sofa, où sa cousine, chaque soir, aimait à se reposer avant de se mettre au lit. Avec des mouvements vifs, adroits, il la chaussa, tel que convenu avec Sophie, et malgré les protestations de Petit Poucet, des bottes de sept lieues de celui-ci. Étant enchantées, les bottes s'ajustèrent aussitôt aux pieds de la vieille femme. Puis, brusquement, Charles enleva le fouet des mains de sa persécutrice et courut se placer à quelques pas.

Madame MacMiche, tirée violemment du sommeil, poussa un cri d'effroi et se dressa sur son séant. "Allume, Louison, petit benêt, cria-t-elle. Allume la chandelle ! Elle est sur la cheminée. Qu'est-ce qui t'a pris de me réveiller ainsi ?"

Charles obéit. Alors, la mégère crut rêver, être en proie à quelque cauchemar. "Juste Ciel ! Qu'est-ce que cela veut dire ?" Charles, ce gamin de Charles, se tenait

là, tout près d'elle. La chandelle éclairait en plein sa figure moqueuse. Dans la main du garçonnet, elle reconnut, ô stupeur, son fouet. Au fond de la pièce, oh ! là, là, mais sûrement, c'était les autres enfants qu'elle y voyait. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres et assistaient, apeurés, à son dramatique réveil. Elle voulut parler. Aucun son ne sortit de son gosier. Elle se sentit paralysée par la surprise, par l'audace inouïe de ces enfants.

Promptement, Charles profita de ce répit. Il se fit parlementaire. Ses paroles, rapides, résonnèrent avec netteté dans le silence de la chambre.

“Madame ma cousine, dit-il, vous êtes en grand péril. Non, non, ne parlez pas. Ne bougez pas. De grâce ! Voyez vos pieds. Ne sont-ils pas captifs ? Captifs de quoi ? De bottes enchantées !... Celles de Petit Poucet ! Les fées, mécontentes de notre malheureux sort, nous ont forcés de vous les mettre. Oh !... ne vous levez pas, ne posez pas un seul pied par terre... Car alors, ces chaussures vous transporteraient, en un clin d'œil, à sept lieues d'ici, ... au fond des bois. Ma cousine, écoutez-moi, si vous désirez vous épargner d'autres représailles des fées, donnez-moi bien vite la clef des chaînes de Louison. Cet enfant doit sortir d'ici. Au plus tôt. C'est moi, non lui, qui dois continuer auprès de vous, le métier de souffre-douleur. Vite, vite, ma cousine, exécutez-vous, donnez-moi cette clef ou... gare au fées !”

Madame MacMiche durant ce discours avait tâté, puis encore tâté les fameuses bottes. Elle tremblait. Eh ! c'est qu'on lui disait vrai. Elle ne rêvait pas, ne souffrait d'aucun cauchemar. Avec peine, elle sortit de dessous son

oreiller, la clef désirée, la lança à Charles, disant d'une voix étouffée : "Allez-vous en,... démons ! Tous !... Tous!... Non, non, pas toi, Charles. Reste... Viens ici !... Enlève ces chaussures !... Enlève-les ou, demain, mon fouet te mettra la chair du dos au vif... Tu me connais... Oh ! oh !... elles me brûlent, ces bottes, elles me brûlent jusqu'aux os !... Misère ! Damnation !... Charles ! Bandit !... Viens !"

Bien entendu, *le Bon Petit Diable* ne consentit pas à retirer les chaussures. Leur action agissait trop bien sur l'esprit de Madame MacMiche. Il y allait du salut de tous. Il appela Petit Poucet. "Camarade, tiens-toi près de ma cousine. Nous allons tous partir. Dans un quart d'heure, reprends tes bottes. Échange-les contre le fouet que voici... Pose bien tes conditions, hein ? Ne crains pas. Ma parente ne peut rien contre toi, car les fées te protègent... Entendez-vous, ma cousine ?... Soyez sage. Ces dames ont en réserve d'autres châtiments, si vous maltraitez leur protégé."

Madame MacMiche ne répondit pas. Elle geignait, tordait les mains, considérait avec terreur les bottes enchantées.

Mais, hélas ! voici que l'excès de la joie fit perdre la tête à Sophie. Voulant, elle aussi, prendre une douce revanche sur l'avare, elle traîna le coffre près du sofa, l'ouvrit, retourna les sacs d'où s'échappèrent avec bruit des cailloux, et cria, triomphante : "Madame, voyez ! Ah ! ah ! ah ! Votre or ? Où est-il votre or ?... Ce sont là des cailloux que je tourne et retourne dans le coffre... Ah ! ah ! ah !... Votre or, madame, mais il est là-haut, dans la cachette du grenier. C'est lui que vous offrait cet après-

midi Petit Poucet... Ah ! ah ! ah ! que c'était drôle !... Petit Poucet l'a transporté sous votre nez même ! Ah ! ah ! ah !

À ces mots, par trop railleurs, Madame MacMiche bondit. Sa rage prit le dessus. Oubliant toute prudence, maîtrisant toutes ses terreurs, elle courut sus à Sophie, la main levée. Mais en quelques secondes, elle disparut par la fenêtre. Les bottes de sept lieues avaient mis en œuvre leur force et leur rapidité.

"Sophie, Sophie, qu'as-tu fait ?" s'exclama le *Bon Petit Diable*. Il se précipita en même temps vers Petit Poucet, qui sanglotait et courait vers la porte de la maison.

"Hé ! hé ! Petit Poucet, fit-il en le rattrapant, où vas-tu ?... Voyons, tu es pieds nus, et petit, si petit, que le loup de la forêt ne fera qu'une bouchée de toi... Car tu te sauves, n'est-ce pas ?... Tu te mets à la poursuite de ma cousine ?

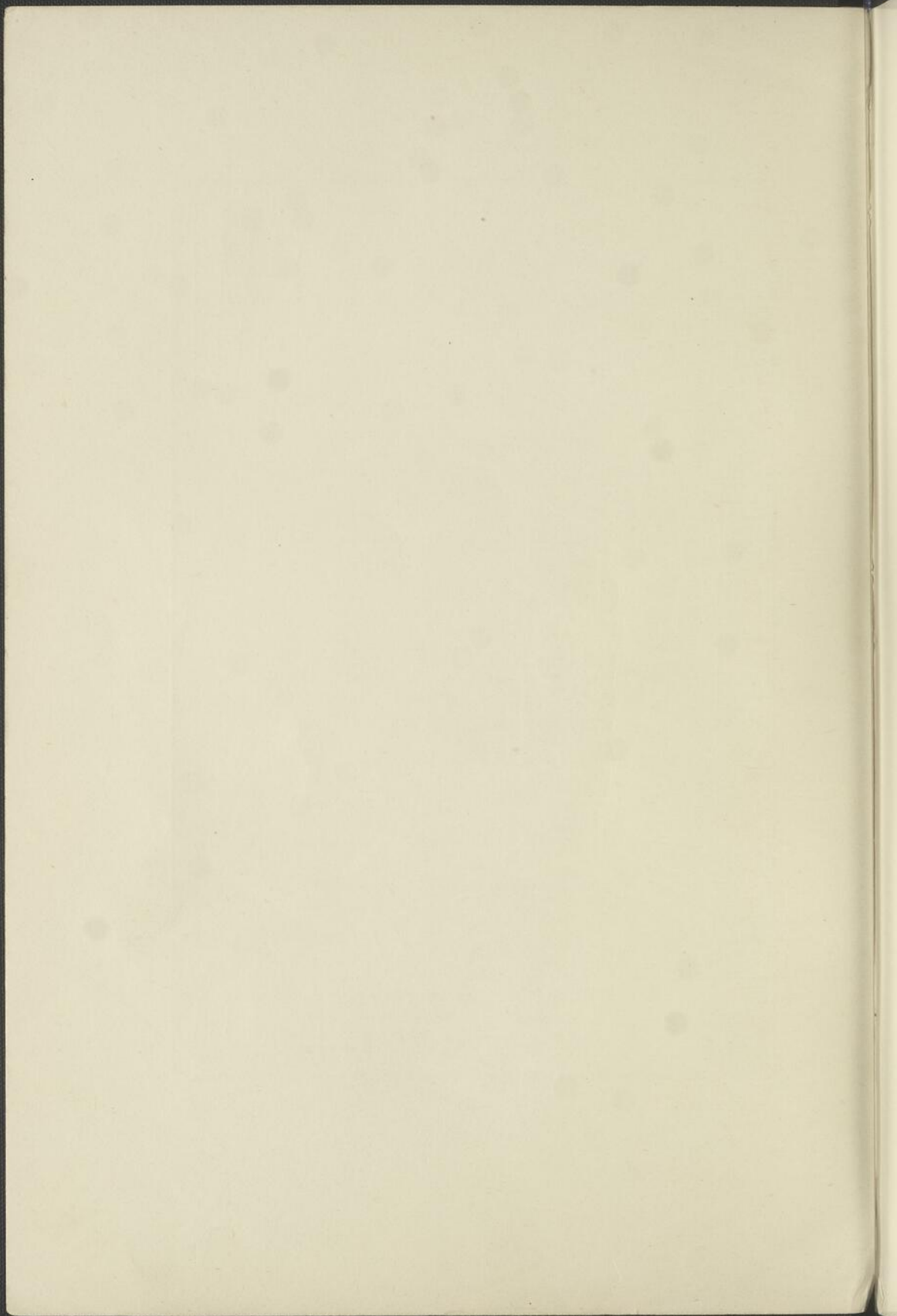
— Oui, oui, laisse-moi... Hi ! hi ! hi !... Je retrouverai Madame MacMiche ! Où qu'elle soit !... Je le jure !... Charles, comme j'avais raison... de refuser... d'ôter mes bottes... Hi ! hi ! hi !... sept lieues à faire... pour les ravoir ! Charles... c'est grave au pays des fées... la perte d'objets enchantés... Adieu !

— Veux-tu bien attendre, te dis-je ? rétorqua Charles, en rattrapant de nouveau Petit Poucet. Si tu crois, mon petit homme qu'on va te laisser partir seul ! Nous y allons tous, hein, Sophie ? Hein, Louison ? Nous...

Il s'interrompit devant un bruit assourdissant. Toutes les fenêtres de la maison vibraient, craquaient, grinçaient. De nombreux personnages apparurent et sautèrent



Les bottes de sept lieues avaient mis en œuvre leur force et leur rapidité.



dans la chambre. Les enfants reconnurent la brillante société de Fleurville. Au milieu d'eux, s'avançaient le papa de Louison, puis Cloclo et Petite Poucette. Avec un cri de bonheur, Louison courut se réfugier dans les bras tendus de son père.



VI

LA DÉCHÉANCE DE PETIT POUCKET

LA voix harmonieuse de l'*Oiseau bleu* se fit entendre. Tous s'écartèrent avec respect devant le bel animal d'azur.

"Petit Poucet, disait l'*Oiseau bleu*, venez ici ! Tout de suite !"

La tête basse, avec encore quelques sanglots qui le secouaient, Petit Poucet obéit. Mais il ne parut pas seul en présence de son juge. D'un commun accord, le *Bon Petit Diable*, Sophie Fichini, Louison accoururent et se placèrent près de lui. Toujours chevaleresque, le *Bon Petit Diable* mit soudain Petit Poucet sur ses épaules. Il le voyait trembler de honte et de chagrin, le pauvre petit être !

D'une voix hautaine, l'*Oiseau bleu* reprit : "Qu'est-ce que cela ? Quatre accusés. J'aime à être compris. Je n'en appelle qu'un : Petit Poucet."

Aucun des enfants ne bougèrent. Petit Poucet tenta de glisser à terre. Charles le tenait d'une main de fer.

"Eh bien ?" demanda, avec plus de hauteur encore, l'Oiseau bleu. Le Bon Petit Diable s'avança un peu, salua et demanda à parler au nom de tous. "Voyez-vous, Monseigneur, expliqua-t-il, nous sommes tous également coupables. Nous nous inclinons d'avance devant votre juste sentence".

L'Oiseau bleu recula. "Une sentence ? De moi ? Oh ! que vous me connaissez peu, pauvres enfants !... Allez, parlez, Petit Poucet, dites ce que nos lois, si dures, en ce moment, vous imposent comme punition, nos lois, non moi, n'est-ce pas ? Aussi,... ajouta-t-il plus bas en soupirant, dites bien que je ne puis rien, rien faire en de semblables cas.

— "Mes amis, balbutia alors Petit Poucet, dont les dents claquaient, je... je dois, en effet, supporter seul ma déchéance... Je retourne dans les bois redevenant... petit bûcheron comme autrefois. C'est grave, en nos contrées, je vous l'ai dit tout à l'heure, Charles, c'est grave de perdre, par sa faute, un attribut des fées. Oui, il me faut chercher, retrouver, reprendre mon bien, sinon... Ah !... ne me forcez pas à révéler... ce que serait mon châtiment en face d'un insuccès ! Monseigneur, avant de m'éloigner,... dites, vous... me pardonnez ? J'ai trompé votre confiance... Cela enlève toute paix à mon cœur de vous savoir mécontent...

— Mécontent ? Seulement ? Petit Poucet, je suis dans une confusion inexprimable. Vous me placez dans une situation fort délicate vis à vis de nos aimables étran-

gers, ignorants de nos coutumes. Je suis solidaire de votre faute, voilà. Ah ! Petit Poucet, vous avez..." L'*Oiseau bleu* n'acheva pas. Il tourna le dos au petit être consterné. Il était rare de voir le bel oiseau aussi vexé !

"Je comprends, Monseigneur, je comprends, allez, balbutia Petit Poucet, la voix pleine de larmes. Aussi, mes bottes retrouvées, je regagnerai au plus vite le royaume de Perrault. Vous ne me verrez pas d'ici longtemps, Monseigneur". Petit Poucet se baissa; il embrassa avec humilité le bout de l'aile de l'*Oiseau bleu*.

Tous regardèrent partir, avec inquiétude le petit homme. Il trébuchait à chaque pas. Le *Bon Petit Diable*, la tête penchée, réfléchissait, tout en se glissant vers l'angle où se tenaient, très attentifs, échangeant parfois un mot, Peter Pan, Alice du pays des merveilles et Petite Poucette. Cloclo rappelait cette dernière en vain. Sophie Fichini pleurait à chaudes larmes, mais n'en suivait pas moins, du coin de son œil mouillé, les évolutions de Charles, son compagnon. Elle emboîtait chacun de ses pas.

"Incorrigible, il demeure incorrigible, ce fantasque Petit Poucet, murmura l'*Oiseau bleu*, au papa de Louison, dès qu'eut disparu, derrière une haie, le minuscule espiègle. Ah ! pourquoi l'ai-je perdu de vue, cette fois entre toutes les autres ! Petit Poucet est léger, mais peu méchant, mon cher hôte ! Une grande affection existe entre lui et moi.

— Beau prince, repartit en souriant celui-ci, remettez-vous, n'exagérez pas ainsi une escapade. Mon fils, il est vrai, a reçu une dure leçon. Mais il la méritait. Je ne la regrette pas, maintenant que le voilà revenu, sain et

sauf, auprès de moi. Il est guéri, pour quelque temps, de toute désobéissance. C'est une bonne chose, cela.

Les châtelains de Fleurville se rapprochèrent, parlèrent de retour. L'*Oiseau bleu* hocha la tête.

“Non, aimables seigneurs, dit-il, vous nous excuserez. Il nous faut continuer notre voyage. Nous devrions être déjà en route. Ce malheureux incident va priver mes hôtes de plusieurs visites féeriques. Nous devons renoncer à l'Angleterre, au Danemark, et courir sus en Allemagne. Nous y sommes attendus par l'armée des plus beaux chevaliers de nos pays féeriques. Mais si nous n'allons pas en pays anglais, ajouta l'*Oiseau bleu* en se tournant vers les personnages merveilleux de ces contrées, vous ne nous en voudrez pas, petit *Lord Fauntleroy*, ni vous non plus, gracieux... Mais où sont donc *Peter Pan*, *Alice*, et même... Petite *Poucette* ?

— O gentile *Blue Bird*, s'exclama tout à coup Mr. Georgey, en allongeant le bras vers la fenêtre, vous venir ici, voar...” Le bon Anglais riait de tout son cœur, en se penchant à la croisée.

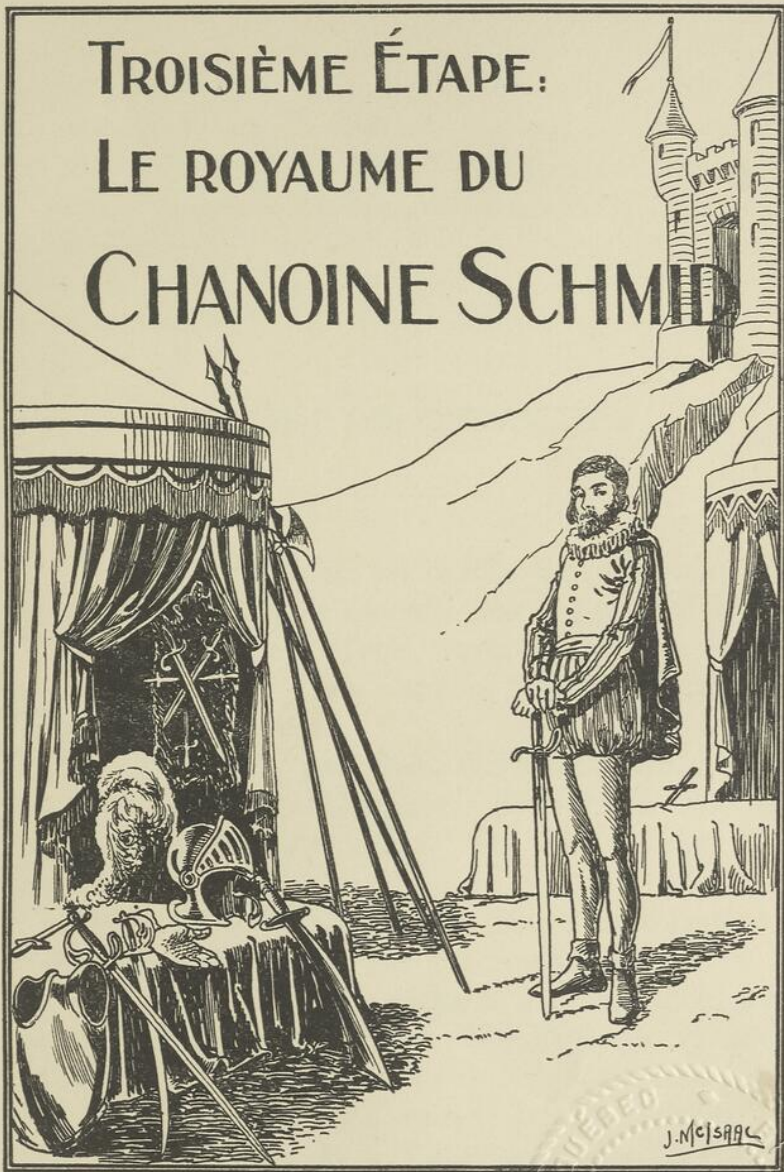
Tous virent alors s'élever dans les airs un groupe enfantin, porté par l'avion blanc et or de *Peter Pan*. L'*Oiseau bleu* haussa les épaules mais sa voix prit des intonations joyeuses : “Je devine. Tous les amis de Petit Poucet partent à la rescousse. Puissent-ils réussir à soulager la pénible randonnée de ce petit être que j'aime malgré ses défauts... Allons, en route de notre côté, chers hôtes. Dirigeons-nous vers le pays des frères Grimm et du chanoine Schmid. En route, en route pour l'Allemagne !

Que d'adieux, de promesses de se revoir !...

Soudain, l'*Oiseau bleu* fit un signe aux mains diligentes, offertes par la *Chatte blanche*. Ces mains s'empressaient, depuis quelques minutes, auprès de Louison, lui donnant force fruits, lait, miel et autres friandises; elles posaient, en outre, sur les plaies du petit, un onguent magique. Au signe de l'*Oiseau bleu*, les mains glissèrent avec grâce sur les yeux de Louison et de Cloclo. Un agréable sommeil prit les enfants. On les transporta; on les coucha dans un angle de la chambre de cristal. Ne devaient-ils pas reposer tout le long du voyage? Ainsi, seraient réparées les fatigues, oubliés les chagrins, épargné l'ennui des bons petits compagnons : Petit Poucet et Petite Poucette.

Le papa n'était pas fâché, non plus, de trouver un peu de solitude. Il se sentait las. Que de fêtes, de visions éblouissantes, de personnages à la grâce affinée!... Le ronronnement musical de l'avion le berça si doucement,... si doucement,... que ses yeux se fermèrent. Comme ses petits, il se prit à dormir de tout son cœur. Eh! l'*Oiseau bleu* avait deviné que le repos s'imposait aussi pour ce rêveur, cet intellectuel, que le devoir paternel arrachait à la paix de sa bibliothèque. "À plus tard, cette vue à vol d'oiseau des pays merveilleux d'Europe," se dit le bel oiseau complaisant. À plus tard!" Et l'*Oiseau bleu* fila, fila dans l'espace...

TROISIÈME ÉTAPE:
LE ROYAUME DU
CHANOINE SCHMID





AU CAMP DES CHEVALIERS

LE son prolongé d'un cor réveilla les voyageurs. On se dit bonjour en souriant, puis le papa prit la parole : "Louison, Cloclo, voyez quels beaux paysages nous survolons. Nous respirons l'odeur des immenses forêts de la Thuringe..."

— Oui, je sais, petit Père, s'écria tout joyeux Louison, nous sommes en Allemagne. Nous apercevons déjà des châteaux-forts moyenageux. En voici un juste au-dessous de nous.

— Mais de quelle science fait preuve mon Louison ! D'où te vient-elle, petit ? J'en suis tout surpris.

— J'ai rêvé du monde enchanté que nous allons rencontrer tout à l'heure. Vous verrez, Père, que les noms des nobles chevaliers du royaume de Schmid me sont familiers. Et aussi leurs faits d'armes ! Je pourrai saluer, en outre, des Chevaliers de la Table-Ronde, des Croisés légendaires, et surtout, oh ! surtout, Don Quichotte de la

Manche et Roland. Qui sait si ce n'est pas le cor de ce fameux paladin qui nous a réveillés tout à l'heure ?

— Et toi, ma Cloclo, que signifie ton air songeur ? N'as-tu pas vu d'aussi beaux tableaux que ton frère ? Mes enfants, l'*Oiseau bleu* a toutes les délicatesses à votre égard. Voici sa dernière et non moindre attention : un enseignement par le rêve, par le rêve qui recrée, et repose tout en instruisant.

— Tu as raison, petit Père, j'ai vu bien des choses en rêvant, ces dernières heures... Et même, des choses que je ne puis révéler. Je l'ai promis.

— Oh ! oh ! Cloclo. Je n'aime pas beaucoup ces promesses... d'où l'on m'a exclu, n'est-ce pas ?

— Non, Père, pas toi; seulement ce serait long de te dire cela à l'oreille. Et puis, vois... nous sommes à destination et de façon rapide.

Cloclo ne se trompait pas. L'atterrissage s'effectua à une allure aussi douce qu'instantanée. On se trouva, debout, frais et dispos, dans un angle du camp des chevaliers. L'on vit tout de suite s'approcher quatre seigneurs de noble prestance, vêtus de velours noir, la poitrine ornée de chaînes et de croix d'or massif, serties de pierres. L'*Oiseau bleu*, avec courtoisie, déclina les noms de ces gentilshommes, qui saluaient avec grâce chacun des voyageurs : "Messire Chevalier Edelbert de Tannebourg!... Messire Chevalier Cuneric de Fichtenberg !... Messire Chevalier Sigefroi, seigneur palatin, époux de la défunte, haute et puissante dame Geneviève de Brabant... Messire Don Fernando, grand d'Espagne!..."

Les voyageurs furent conduits sous une tente somp-

tueuse. Des assiettes d'or chargées de mets, des coupes de vermeil remplies jusqu'aux bords de liqueurs rafraîchissantes, étaient disposées sur une table ronde en beau bois parfumé.

Tout autour de la tente, accrochées aux toiles ou couvrant la terre et les sièges, se voyaient des peaux de bêtes aux fourrures blanches ou noires. Sur des divans reposaient les cuirasses. Elles étincelaient, ainsi que les gantelets de fer, les casques à panache, bleu, rouge, noir, vert et blanc. Et que de lances, de poignards, d'épées, de sabres, de masses d'armes, de cimenterres, amassés dans les angles, ou disposés en faisceaux sur les fourrures tapissant la tente.

— Soyez les bienvenus en nos contrées, voyageurs canadiens, vous dirais-je encore, prononça le chevalier Edelbert en installant le papa et les enfants sur les sièges moelleux qu'avançaient de ravissants petits pages. Mais... me trompai-je ? Nous n'avons pas l'air d'être des inconnus pour vous. Votre sourire en dit long, Monsieur. Vous permettez ?

— Certes, vous ne nous êtes pas le moins du monde étrangers, répondit le papa. Votre compatriote conteur, le chanoine Schmid, a immortalisé vos noms, chevaliers, en notre lointain Canada. Rien, nous n'ignorons rien, soit de votre valeur, soit de vos exploits, soit des faits importants de votre vie.

— Vous connaissez, je suis sûr, ajouta malicieusement le Chevalier Cuneric, la redoutable querelle d'Edelbert et de Cuneric. Ah ! ah ! ah !

— Je connais à merveille la réconciliation qui rap-

proche à jamais, dans une touchante amitié, les maisons de Tannebourg et de Fichtenberg, répliqua si vivement le papa, que tous les chevaliers se mirent à rire et à applaudir de bon cœur.

— Eh ! eh ! dit Don Fernando, en présentant une coupe de vin au papa, l'on est diplomate en votre pays de neige.

— Peut-être y admire-t-on, simplement, toute victoire morale remportée sur soi-même, ou sur les autres, fit le papa, un peu confus.

Le Comte Sigefroi était demeuré silencieux à son ordinaire. Il souriait avec affabilité. Il acceptait de prendre une coupe de vin du Rhin. Ses yeux se fixaient sans cesse sur une petite place publique, non loin de l'entrée de la tente où il se tenait. N'y voyait-il pas un jeune page, de douze ans environ, causant avec animation avec Louison. D'autres enfants faisaient cercle autour d'eux. On y reconnaissait le *Jeune Henri*, fils du Comte de la Rochêne, Evrard de Fichtenberg, *Louis le petit émigré*, *Théophile*, *le petit ermite*, *le Bon Fridolin*... Mais qui était le jeune page-orateur ?... On l'a deviné, c'était Dolor, le fils du Chevalier Sigefroi et de Geneviève de Brabant. Depuis la mort de son épouse bien-aimée, seul cet enfant vaillant et un peu aventureux, avait le pouvoir d'intéresser le Comte. Il ne pouvait s'en séparer, fut-ce de quelques jours. De là, la présence du page au camp, où l'initiation au métier des armes se faisait sous les yeux du père et s'accompagnait de ses conseils et de ses encouragements. Car Dolor devait suivre le Comte Sigefroi lors du départ de celui-ci pour le Canada. Il avait à se préparer aux rudes combats qui l'attendaient là-bas.

Dolor, en ce moment, faisait une propagande qui ne laissait pas d'inquiéter le Comte, quoiqu'il se répêât en soupirant que toute opposition de sa part serait vaine. Dolor, ne cachait plus son intention de former un régiment d'enfants, fallut-il faire appel, non seulement aux pages de la noblesse allemande, ses compagnons habituels, mais encore à tous les enfants courageux de son pays, bourgeois et roturiers. Et l'enrôlement allait bon train. On accourait vraiment de tous les bourgs.

L'arrivée des jeunes touristes canadiens venaient fournir à Dolor, — ce que le Comte Sigefroi constatait déjà, — l'occasion de déclarer et de faire approuver son projet par les autorités du camp. Une raison de protection envers ces étrangers qui ignoraient tout des pays enchantés d'Allemagne, de ses habitants, des dangers qu'ils pouvaient y rencontrer, motiverait parfaitement cette initiative. Seul, le Comte Sigefroi devinait que son enfant satisferait là, avant tout, un penchant inné, irrésistible pour les aventures audacieuses. Ah ! l'enfance de Dolor, qui s'était écoulée dans une forêt, où le danger guettait derrière chaque taillis, expliquait ce besoin de se mesurer sans cesse avec des forces adverses. Et comment le Comte pouvait-il adresser le moindre reproche à son fils ? Tout cela n'avait-il pas été causé par sa faute, par son caractère jadis si emporté, qu'il en avait condamné Geneviève, son épouse, et aussi son fils, à vivre, sans secours, au fond d'une forêt ? À ces souvenirs, le front du Comte se couvrait de mélancolie. Il ne la secouait qu'avec peine.

Mais cette fois, il voulut réagir vivement. Il appela son fils et tous ses amis d'un signe de la main, tout en se tenant à l'entrée de la tente.

— Venez, venez, mes petits amis... Bien, entrez maintenant avec moi. Vous vous restaurerez. Ici, l'on sait oublier les privilèges de la naissance, et les cœurs généreux y traitent d'égal à égal avec des chevaliers portant les plus grands noms d'Allemagne."

Une fois que tous eurent goûté au festin, le Comte Sigefroi attira son fils vers lui et le conduisit en souriant auprès du siège d'Edelbert. Il lui ordonna de mettre un genou en terre tandis qu'il parlerait en son nom.

— Messire, dit-il, mon fils a un projet extraordinaire à vous soumettre. Celui-ci de lever un régiment d'enfants. En ce régiment entreraient tous les enfants des contes allemands, ceux du Chanoine Schmid, comme ceux des frères Grimm, qui en seront avertis en temps et lieu. L'arrivée des jeunes Canadiens a, je crois, rendu urgent l'enrôlement des forces enfantines. Le travail en est commencé et va à merveille. Seulement, avant d'aller plus loin, nous avons besoin de votre assentiment, Messire Edelbert, ainsi que de celui de nos vaillants Chevaliers. Oh ! comme bien vous pensez, j'ai d'abord désapprouvé ce projet audacieux... qui me séparera sans doute... de mon fils, quelque jour... Mais enfin, je reconnais n'avoir pas le droit de nuire à la carrière militaire de mon enfant...

— Oh ! mon père, de grâce, s'écria avec tendresse Dolor, en se relevant et en venant se presser contre son père. Comme je vous peine !

— Mon fils, ne vous agitez pas ainsi. À genoux ! Écoutez la réponse du sage, très sage Edelbert.

— Comte Sigefroi, mes vaillants petits, dit celui-ci, que voulez-vous que je dise d'un projet si émouvant en sa

grâce et son courage enfantins. Ce sont nos fils, Messires, les chevaliers de demain. Ils veulent déjà goûter aux gloires et aux misères des justes combats. Leur refuserons-nous cette faveur, un peu dangereuse, je l'avoue, sous le prétexte que nos cœurs se serreront de douleur ? Eh ! le noble comte Sigefroi, lui-même, ne peut s'y résoudre... Oui, comte, ainsi que vous le disiez, la présence de petits Canadiens inexpérimentés, en nos contrées, décide de l'urgence de cette initiative... En outre, je dois porter à la connaissance de tous un message que je viens de recevoir et qui appuie le projet touchant de Dolor... On m'avertit, Messires Chevaliers, que tous les enfants du royaume de Jules Verne arrivent demain en nos pays allemands. Je crois que la présence du Chevalier Roland, ce neveu de Charlemagne, avec plusieurs seigneurs de France, est pour beaucoup dans cette décision de nos fiers voisins d'Outre-Rhin... Mais qu'importe, nous nous devons de les accueillir avec toute la courtoisie possible... Que diriez-vous, Messires Chevaliers, d'envoyer au-devant d'eux, sur nos frontières éloignées, ces enfants que peu de choses effraient et qui manient déjà très bien la lance et l'épée ? Bien entendu, Comte Sigefroi, vous serez de cette expédition, avec votre fidèle écuyer, Wolf, toujours si prudent et de bon conseil ?

— Bravo ! bravo ! Nous consentons ! Tous... dit la noble assistance.

Les juges et les enfants présents firent entendre des cris de joie vite reprimés par respect.

— Alors, Messire Chevalier Edelbert, reprit le Comte Sigefroi, dès que le calme se fut rétabli, nous pouvons

partir dès à présent. Recevez donc nos adieux... Oh ! pardon, Mesdames, fit soudain le Comte, en s'écartant pour livrer passage à un groupe de châtelaines, qui demandaient à parler au Chevalier Edelbert. Au milieu de ce groupe on saluait *Rose de Tannebourg*, *Ildegarde*, l'épouse du Chevalier *Cuneric de Fichtenberg*, *Itha*, comtesse de *Toggenbourg*, d'autres encore. Deux petites filles, *Ida* et *Emma de Fichtenberg* se trouvaient avec ces dames et faisaient des signes d'amitié à *Cloclo* qui en rougissait de plaisir. Elle se sentait une petite chose perdue, en ce camp de guerriers, la pauvre *Cloclo* !... Quelle douceur d'apercevoir des enfants qui avaient son âge et qui lui souriaient gentiment.

Rose de Tannebourg s'inclina sur la main de son père et la baisa avec quelle affection. Puis, elle déclara de sa voix douce :

— Père, vous nous voyez en retard. Selon vos conseils, nous devrions être en route pour le Château de *Tannebourg* où veulent bien me suivre ces châtelaines. Car ne s'agit-il pas de nous y réunir pour tout préparer pour votre future campagne canadienne. Denrées, provisions, vêtements, objets pour premiers secours aux blessés; tout, tout doit passer par nos mains, avant l'emballement définitif. Père, ce qui nous a retenues, c'est le désir d'exaucer un vœu ardent d'enfant. Voyez les mignonnes *Ida* et *Emma de Fichtenberg*, filles du Chevalier *Cuneric* et de la noble *Ildegarde*. Elles sollicitent de vous, du Chevalier *Cuneric* et du distingué professeur canadien, la permission d'amener au château fortifié de *Fichtenberg*, la charmante petite Canadienne que l'on appelle *Cloclo*. Bien entendu,

nous verrons à ce que tout ce petit monde se rende sans encombre chez notre chère Ildegarde. Nos fillettes y passeront assez agréablement le temps, croyez-le. Le séjour des camps, si je ne me trompe, les effraie quelque peu.

— Ce sera comme vous le voudrez, ma fille, répondit Edelbert en souriant.

— Noble comtesse, dit de son côté le chevalier Curneric, si vous êtes d'accord avec mon épouse, comment voulez-vous que je m'oppose à votre projet ?

Mais le papa de Cloclo montra un front soucieux. Il avait vu disparaître l'*Oiseau bleu*, il y avait peu d'instants, et n'aimait pas à prendre une décision que celui-ci blâmerait peut-être... Mais comment l'oser devant toute cette noble compagnie ?

— Cloclo, ma petite Cloclo, dit-il avec douceur, tu veux donc me quitter ?

— Je veux, d'abord, ne pas te faire de peine, petit Père... et si tu crois que...

Mais le papa vit la figure de Cloclo devenir toute triste.

— Allons, ma Cloclo, reprit le papa, je le vois, tu aimerais à suivre tes nouvelles amies ?

— Oui, répondit tout bas Cloclo, quoique je pleurerai fort en pensant à toi, mais le soir, dans mon lit, quand personne ne me verra.

— Bien. Fais à ton goût, mignonne. Va, avec ces nobles châtelaines. J'ai confiance. Une atmosphère de prudence t'environnera, grâce à leurs soins.

Rose de Tannebourg et les deux petites Fichtenberg remercièrent le bon papa de Cloclo; puis, toutes ces dames

s'inclinèrent gracieusement devant les chevaliers présents, et sortirent en hâte afin de préparer un départ immédiat.

Dolor et son vaillant régiment d'enfants firent aussi leurs adieux. Louison semblait content d'être au milieu d'eux. Il s'inclina devant son père qui le bénit et l'embrassa en soupirant. Cette séparation, ainsi que celle de Cloclo lui causaient de l'appréhension, quoi qu'il en eût.



II

LES CACHOTS DE FICHTENBERG

DEPUIS trois jours, Cloclo habitait le spacieux château des Fichtenberg. Elle avait ouvert de grands yeux à la vue de cette demeure. Elle n'en avait jamais vue de semblable. Il fallut, avant d'y arriver, gravir une colline. Puis, une fois rendue au pied d'épaisses murailles, Cloclo s'aperçut qu'un fossé interrompait leur marche. Impossible de franchir ce fossé sans le secours d'un pont ! Et Cloclo n'en voyait point du tout. Un peu effrayée, la petite fille jeta un coup d'œil sur sa compagne, Emma, une douce enfant, timide, fort gentille, qu'elle préférerait, sans le dire, bien entendu, à sa sœur Ida, qui était vive, pétulante et se riait de tous les dangers. Cloclo vit qu'Emma souriait et ne semblait pas du tout inquiète. Elle respira mieux et attendit avec confiance. Aussi bien, le cavalier qui fermait la marche, parvenait à destination. Des trompettes guerrières sonnèrent. Du haut de la plateforme de la tour, voilà que l'on répondait par les notes

prolongées d'un cor. Quelques minutes plus tard, avec un bruit d'enfer, un pont, retenu par de lourdes chaînes aux murailles de pierres, tombait et venait s'ajuster sur le fossé.

"Le pont-levis est en bon ordre, aujourd'hui, heureusement," s'était écrié Dame Ildegarde, en faisant signe aux pages et aux soldats qui l'accompagnaient de s'y engager. Et l'on était entré dans la vaste cour du château, où nombre de palefreniers, de serviteurs autour de l'intendant de la demeure seigneuriale, attendaient, inclinés, l'arrivée de la noble châtelaine.

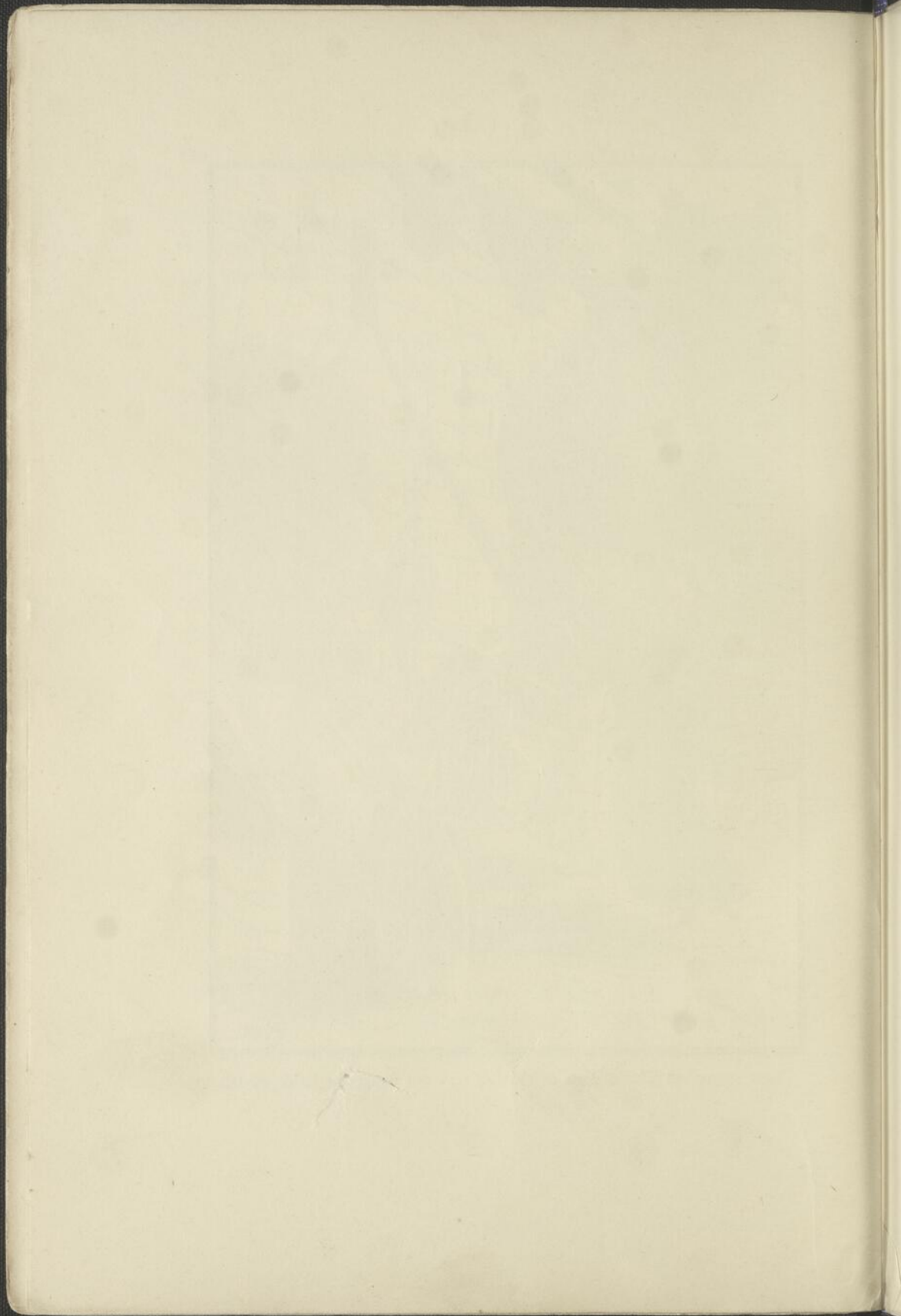
Oui, tout surprenait la petite Cloclo, dans ce château-fort qui datait du XIV^e siècle. Elle n'achevait plus de parcourir les pièces immenses qui s'y trouvaient : la salle d'armes, la chapelle, les appartements des châtelains. Le donjon excita sa curiosité. Elle le visita avec plaisir, quoique, aussi, avec un peu d'effroi. Ida parla au matin du troisième jour, de se rendre dans les cachots et de les visiter longuement. Cloclo la regarda avec des yeux si épouvantés, à cette proposition, que l'espiègle se mit à rire de tout son cœur. Au contraire, Emma vint prendre la main de Cloclo, en disant : "Ne crains rien, petite amie, les cachots de Fichtenberg ne contiennent aucun prisonnier. Puis, si tu le préfères, nous n'y descendrons pas."

Mais Cloclo était une petite Canadienne et possédait beaucoup de fierté. Elle répartit qu'elle irait volontiers voir toutes les curiosités du beau Château de ses amies.

— Nous irons cet après-midi, décida Ida. Puis, comme sa mère entraît avec une de ses dames, elle lui en demanda la permission.



Tout surprenait Cloclo dans ce château fort qui datait du XIVe siècle.



La noble Ildegarde hésita un instant.

— Qui vous accompagnera, en ces sombres lieux ? demanda-t-elle.

— Mais le vieux geôlier, maman, dit Ida. Il a toujours des récits intéressants à nous offrir sur les prisonniers qu'il a connus, "il y a de cela si longtemps, si longtemps", dit-il. Ses cheveux étaient blonds alors; il n'avait pas ceux d'aujourd'hui sur lesquels il neige, il neige de plus en plus.

— Bien. Je vous le permets. Mais ne vous éloignez pas du geôlier durant la visite. C'est compris, n'est-ce pas ? avait exigé dame Ildegarde.

Vers trois heures, les petites filles prenaient donc, sous la conduite du vieux geôlier, heureux d'accompagner cette belle jeunesse, la route des cachots. On descendit trois escaliers tournants, garnis de rampes de fer. On enfila un corridor sombre et interminable. On descendit encore, au bout de ce corridor, que la lanterne du geôlier éclairait mal, un nouvel escalier très large cette fois, toujours en fer, pour se trouver enfin, dans l'endroit où s'alignaient de chaque côté du couloir des portes massives, toutes en pierre. On voyait là les prisons horribles de Fichtenberg, fort célèbres en leur temps.

Le geôlier tourna, en tremblant, une clef énorme demeurée dans une des serrures. Il la fit jouer avec difficulté. Enfin, la porte s'ouvrit, mais avec un bruit de ferrailles capable de rendre sourd.

"Eh ! eh ! mes petites, fit le bon vieux, vous avez de la chance que cette porte ait voulu céder à ma pression.

Il y a un mois, je n'ai pas été si heureux, je n'ai pu pénétrer ni ici, ni ailleurs.

— Mais que faites-vous, vieil Hans, dit Ida, qui voyait le geôlier retirer la clef et la rentrer de nouveau dans la serrure, mais de l'autre côté de la porte.

— Mademoiselle, il ne faudrait qu'une vilaine poussée sur cette porte, avec la clef demeurée en dehors, pour que nous devenions prisonniers ici durant je ne sais combien d'années. Le serrurier qui a forgé tout cela est mort depuis longtemps. Il a apporté avec lui les secrets de son métier.

— Hans, essayez de nous faire voir le plus terrible cachot. Celui-ci, avec sa petite fenêtre, d'où l'on voit un coin du ciel, me paraît affreux, sans doute, mais enfin, on y voit le jour venir, puis s'en aller... Oh ! oh ! Cloclo, Emma, regardez donc quel gros nuage paraît dans le firmament. Un orage va éclater...

— Mes petites demoiselles, dit soudain Hans, ne bougez pas d'ici, je vais aller quérir une nouvelle chandelle, dans une armoire du corridor près de la porte de ce cachot.

Les petites filles ne répondirent pas. Elles soupesaient avec curiosité des chaînes rivées par un côté à un siège de pierre.

La grêle vint tout à coup frapper avec fracas la fenêtre grillagée. Les vitres se brisèrent, tombèrent au pied des enfants, qui se trouvèrent debout avec des cris d'effroi. Le vent, un vent d'ouragan pénétra avec force dans le cachot. On entendit bientôt, ô horreur ! se fermer avec un bruit semblable à celui du canon, la porte de pierre de la

prison. En quelques bonds, les petites filles atteignirent cette porte et Ida entreprit de tourner la clef.

Hélas ! tous les efforts de la petite fille, puis ceux d'Emma, puis ceux de Cloclo demeurèrent vains. La clef ne bougea pas. L'orage, au dehors, sembla en ce moment faire rage de plus en plus. La pluie pénétrait dans le cachot. Des éclairs jetaient des lueurs sinistres sur les murs de pierre. Les petites se signaient, puis se voilaient les yeux. Emma se prit à pleurer.

— Qu'allons-nous . . . devenir ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! criait-elle entre deux sanglots.

Cloclo l'entoura de ses bras et la força à s'asseoir sur le banc de pierre. Elle tenta mais en vain de la consoler.

Enfin, l'accalmie vint. Un rayon de soleil pénétra par la fenêtre aux vitres brisées. Cela fit du bien à Cloclo, et même à Emma qui continua à pleurer, mais plus doucement. Ida, elle, se promenait sans répit à travers le cachot. Ses yeux furetaient tous les coins. Si elle pouvait découvrir quelque moyen de s'échapper... Mais rien, elle ne voyait rien... Elle regarda soudain Cloclo et fut frappée de son attitude.

La petite Canadienne ouvrait des yeux énormes, sa bouche se crispait, ses mains se portaient à son front, comme sous l'empire d'un travail mental intense. Ida s'approcha.

— Cloclo, qu'as-tu ? Tu es malade ? Mais celle-ci, au lieu de répondre, se leva toute droite et poussa un cri de joie.

— J'ai trouvé, j'ai trouvé, dit-elle haletante. La mémoire m'est revenue, je revois le rêve que je fis en venant

vers l'Allemagne... Ce rêve, petit Père voulait le connaître, mais je n'ai pu lui raconter, le temps me faisait défaut... Oh ! mon rêve, mon rêve... je me le rappelle, quel bonheur, mes amies ! Quel bonheur !

Ida et Emma se regardèrent un peu effrayées. Est-ce que la situation critique où elles se trouvaient tournaient la tête à la petite Canadienne ?

— Ida, Emma, reprit Cloclo d'un ton plus calme, écoutez-moi bien. Je connais un moyen de sortir d'ici et vous l'allez voir.

— Mais ton rêve ? Qu'as-tu voulu dire tout à l'heure avec ton rêve ?

— Ce que j'ai voulu dire, c'est que je m'y trouvais dans une situation semblable à celle-ci, et qu'alors une belle dame m'a prise par la main et conduite près de... tenez, ce coin, à gauche de la fenêtre. La belle dame y a soulevé une toute petite pierre... celle-ci... et il y avait... une clef. La voici, la voici, cria Cloclo toute joyeuse, en brandissant la clef.

— Et ensuite, qu'a fait la belle dame, demandèrent, les yeux dilatés, la poitrine oppressée, Ida et Emma.

— Ensuite... elle est allée dans le coin à droite et m'a fait soulever sans peine, une autre dalle... Allons-y.

Cloclo trouva en effet à cet endroit, une pierre qu'elle déplaça avec l'aide de ses amies. Un escalier parut.

— Descendons par ici sans crainte, mes amies. Venez, venez.

— Et la clef de la belle dame, tu l'as Cloclo ? demanda Ida .

— Oui, car il y aura une petite porte à ouvrir au bas

de l'escalier. Puis, un grand souterrain, va paraître, et tout au bout, vous verrez, la forêt s'offrira à nous... Oh ! mon rêve, mon rêve, il nous sauve toutes trois, n'est-ce pas?... Bon ! voici la petite porte ouverte. Oh!... quel air frais souffle en ce souterrain... Tenons-nous bien serrées les unes contre les autres en le traversant.

— Oui, oui, dirent Ida et Emma qui regardaient avec admiration la petite Canadienne, dont les rêves étaient secourables et si véridiques.



III

CHEZ LES BRIGANDS

ON marcha durant une heure d'un assez bon pas. Le souterrain présentait une route longue, très droite, où la lumière, toutefois, réussissait mal à pénétrer. Les petits filles n'échangeaient pas une parole. De temps à autre, Emma étouffait un cri. Aussi bien, on rencontrait des souris, quelques oiseaux de nuit aux larges ailes, et même des couleuvres. Tous ces animaux fuyaient à la vue des promeneurs insolites.

Un petit sentier s'offrit à droite. Les fillettes s'arrêtèrent un peu perplexes.

— Qu'allons-nous faire, Ida ? demanda Emma. Il vaudrait peut-être mieux aller de ce côté. Si c'était un raccourci !

— En effet, approuva Ida. Qu'en penses-tu, Cloclo ?

— Je ne sais pas, moi. Dans mon rêve, je n'ai vu qu'un long, long souterrain devant moi.

— Alors, reprit Ida, continuons sur la route qui va tout droit.

Une demi-heure passa encore. Malgré elles, les fillettes commençaient à ralentir le pas. La fatigue se faisait sentir. Enfin, on aperçut au loin une ouverture béante, et des troncs d'arbres immenses... La forêt était toute proche. On avança avec plus de courage. Mais les enfants de nouveau s'arrêtèrent. Il y avait un campement d'installé près de la porte de sortie du souterrain ! On y voyait un divan, des chaises branlantes, des armoires, une table. Sur un fauteuil, que l'on avait approché d'un poêle où mijotait un pot à feu, dormait une vieille, vieille femme, au nez crochu, à la peau ridée comme une pomme sèche, cueillie depuis longtemps. Les enfants regardèrent bouche bée cet obstacle vivant qui se dressait entre elles et la forêt. Elles ne savaient que décider, ou avancer, ou reculer. Une fillette, un peu plus âgée qu'elles, pénétra, en ce moment, dans le souterrain. Elle jeta un coup d'œil sur le pot à feu, remit du bois dans le poêle, puis se mit à farcir une dinde qu'elle venait de tirer de l'armoire. Tous les gestes de cette fillette étaient gracieux, discrets, adroits.

Ida fit signe à Emma et à Cloclo et toutes parurent aux côtés de la petite ménagère. Celle-ci tressaillit violemment, en apercevant les nouvelles venues, mais ne poussa pas un cri. Une intense surprise et de l'effroi glissaient sur sa physionomie.

— Petite fille, dit tout bas Ida, n'aie pas peur, aide-nous à sortir d'ici sans réveiller ta grand'mère. Tu veux bien ?

Mais la fillette les regarda tristement sans répondre

et mit un doigt sur sa bouche, en faisant des signes de dénégations aussi nombreux que variés.

— Ida, dit Emma, je crois que cette petite est muette. C'est ce qu'elle veut nous faire comprendre. N'est-ce pas que tu es muette, dis-le avec ta tête, demanda Emma à la fillette.

Celle-ci s'inclina, en effet, affirmativement, à maintes reprises.

— Mais tu nous comprends ? reprit Ida. Aide-nous à sortir d'ici. De grâce ?

Hélas ! à ce moment, la pauvre Cloclo mettait le pied dans un chaudron oublié dans un coin. Il se renversa avec un bruit effroyable. Les petites filles n'eurent que le temps de se cacher derrière le divan, la vieille femme se réveillait. Elle fut en proie à une colère furieuse.

— Qu'est-ce que cela, jeune sotte ? cria-t-elle. Ah ! tu prends plaisir à me réveiller. Attends, attends.

Et la vieille se saisit d'un balai et frappa à grands coups sur les épaules de la fillette jusqu'à ce qu'elle vit l'enfant s'écraser par terre, en tordant les mains de douleur.

— Bien. Tu ne recommenceras pas de sitôt. Et maintenant, réponds-moi... Oh ! sèche tes larmes. Je t'ai déjà battu plus fortement, hein ? Mes compagnons sont-ils de retour ?

— Non, fit la petite fille, en remuant la tête. Elle se relevait péniblement et essayait de nouvelles larmes, qui se faisaient jour malgré elle.

— Alors, pourquoi te mets-tu à farcir cet animal ?... Pour toi, peut-être ? Ah ! ah ! ah ! ricana la vieille fem-

me, si tu crois que ces viandes délicates vont nourrir une engeance telle que toi. Serre-moi cela tout de suite !

Mais au lieu d'obéir, la petite fille remit un billet à la vieille femme.

— Qu'est-ce que cela?... Oh ! oh ! le pigeon gris est de retour... Il apporte un message... Bien. Lisons : "Nous serons ici à la tombée de la nuit. Préparez bon repas..."... Hum ! Mes amis les bandits ne doutent de rien. Un bon repas ! Oui, oui, rien que cela... Achève ton ouvrage, Mélanie... A la dinde, tu ajouteras une compote de fruits et un baba au rhum. Vois au vin. Tiens, je vais regarder derrière ce divan... Il y a un panier de bon vin du Rhin..."

Mais avant que la vieille femme y fut rendue, Mélanie avait couru, trouvé et apporté le panier. Sa figure était pâle, ses mains tremblaient violemment. La vieille se mit à rire, croyant que seule, la crainte des coups, était cause de cet effroi subit.

— Eh ! eh ! ma correction de tout à l'heure te rend polie... Tant mieux. Et maintenant, ouste ! à ta tâche. Je rentre à la maison préparer le couvert. Et tu sais, je puis avoir un œil sur ce coin, de la fenêtre de la salle à manger. Ne fainéante pas. Je ne te dis que ça ! Dans une heure et demie, il faut que tout soit prêt. Sinon, du bâton, du pain sec, et la nuit dans ce souterrain avec les souris et les crapauds."

Clopin-cloplant, la vieille s'en fut, non sans brandir sa canne.

Ida, Emma et Cloclo sortirent de leur cachette. Elles semblaient plus mortes que vives. Emma vint embrasser

la fillette, puis Ida, puis Cloclo. Toutes avaient des larmes dans les yeux.

— Petite fille, dit enfin Ida, comme cela nous serre le cœur que tu aies été ainsi battue... à cause de nous... Tu souffres beaucoup ! À leur grande surprise, la fillette se prit à parler.

— Un peu, dit-elle. Mais cela se passera. Je suis si contente de voir de belles et bonnes petites filles comme vous...

— Comment ? Tu parles ? s'exclama Ida.

— Tu n'étais pas muette non plus tout à l'heure quand nous sommes arrivées ? demanda Cloclo.

— Oh ! quel bonheur ! fit Emma.

— Non, je ne suis muette, voyez-vous, qu'en la présence de mes persécuteurs, selon leurs ordres... Tenez, on me tuerait si on pouvait deviner que je cause en ce moment avec quelqu'un... Mais, vous le voyez, je travaille tout en vous disant toutes choses à voix basse... Regardez ! La vieille femme paraît à la fenêtre... Elle me surveille... Petites filles, mettez-vous plus dans l'ombre... Si elle allait apercevoir un coin de vos robes blanches...

— Alors, dit Emma, nous ne pourrions pas sortir d'ici ? On nous verrait.

— Hélas ! Je tremble à la seule idée qu'on vous saisisse et qu'un sort pire que le mien vous échoirait.

— Mon Dieu ! soupira Emma. Qu'allons-nous faire ? Et puis, j'ai faim.

— Prenez ce morceau de pain, cette pomme, ces noix. Partagez-les entre vous.

— Non, dit Emma, car c'est ton souper, cela, je suis certaine.

— Bah ! reprit la fillette, qui, ayant mis la dinde au feu, commençait à couper des fruits. Je mangerai demain. Quelquefois, quand le dîner a été bon, on me jette de bons morceaux.

— Tu t'appelles Mélanie, n'est-ce pas ? interrogea Cloclo. J'ai entendu la vieille méchante t'appeler ainsi tout à l'heure.

— Oui, je suis Mélanie de Grunau, la soi-disant *Jewne-Muette* du royaume de Schmid. Les bandits ont profité de la guerre en nos contrées pour me ravir de nouveau à ma mère et à mon oncle, le colonel de Berg.

— Mais n'avaient-ils pas été exécutés tous tes affreux bandits, demanda Ida, qui avait assez de lecture pour son âge.

— Sans doute, mais au pays des belles histoires, on ressuscite parfois, vous savez.

— Eh bien, nous, reprit Ida, nous sommes Ida et Emma de Fichtenberg et voici Cloclo, une petite Canadienne en promenade dans nos contrées.

— Comment êtes-vous ici ?

— Nous avons été enfermées par accident dans les cachots de Fichtenberg, puis Cloclo a trouvé une clef qui nous a conduites dans ce souterrain.

— Comme c'est étrange tout cela ! remarqua Mélanie, qui achevait de couper les fruits et en mettait à part, dans un cornet de papier. Puis elle offrit le cornet aux petites filles.

— Merci, Mélanie, merci, dirent-elles. Ce sera notre déjeuner, demain.

— Repartez, petites amies, repartez vite. Ce sera terrible, cette nuit quand les bandits seront ivres, chanteront, crieront, maudiront tout.

— Où irons-nous, Ciel ? interrogea Ida.

— J'ai une idée, dit Emma. Vous vous rappelez le petit sentier que nous n'avons pas voulu prendre tout à l'heure. Si nous y retournions.

— S'il conduit chez d'autres bandits ?

— Non, non, dit Cloclo. Ne dis pas cela, Emma. Essayons ce moyen, je t'en prie.

— S'il ne réussit pas, conclut Mélanie, vous reviendrez ici, et peut-être aurais-je, d'ici-là, trouvé un autre plan de délivrance... Partez maintenant. Ma persécutrice peut entrer d'un moment à l'autre... Oh ! attendez... Prenez ce fanal. Il y a une longue chandelle neuve dedans... Il y a aussi des allumettes tout au fond... Là ! là ! Et maintenant, adieu !... Nous nous reverrons quand la guerre sera finie. Je ne vous oublierai... jamais, jamais, finit Mélanie qui les embrassait toutes trois en pleurant.



IV

LE NAIN MAGIQUE

LE soir tombait quand les petites filles reprirent leur marche dans le souterrain. Au bout de vingt minutes, elles n'y voyaient plus. Force leur fut d'allumer le fanal de la *jeune muette*. Toutes trois soupiraient fort car rien n'était plus hasardeux que cette nouvelle tentative de délivrance.

Enfin, le sentier que l'on cherchait, apparut. On s'y engagea résolument. Au bout d'un quart d'heure, les petites filles virent que le sentier aboutissait à l'ouverture d'une caverne profonde, très basse. Au-dessus de l'ouverture, il y avait un écriteau avec ces mots : "Entrée du Royaume des Frères Grimm. — On ne passe pas sans crier à l'avance le mot d'ordre. — Arrière, étrangers, où des flammes horribles vous consumeront !"

— Nous voilà bien avancées, larmoya Emma. C'est encore plus terrible ici que chez la bonne Mélanie. Mais... que fais-tu, Cloclo ?

— Cloclo, Cloclo, cria Emma, ne t'éloigne pas ainsi de nous.

Mais Cloclo revint vers elle aussitôt, la figure un peu pâle.

— Mes amies, j'ai entendu des plaintes, là, là, près de l'entrée.

— Oh ! j'ai peur, souffla Emma. Donne-moi la main, Cloclo.

— Écoute Emma, dit Cloclo. Il ne faut pas que tu aies peur. Quelqu'un qui se plaint, ce n'est pas quelqu'un de dangereux. Il faut plutôt songer à secourir un pauvre être en détresse.

— En effet, dit Ida. Et moi, tu sais, Cloclo, je puis faire un pansement. Maman m'a appris.

— Emma, veux-tu tenir le fanal, le plus haut que tu pourras, nous allons explorer autour de la caverne, Cloclo et moi, dit Ida.

— N'allez pas trop loin. Sans quoi, je vais mourir de peur, recommanda la petite fille.

— Non, non, ne crains rien.

Quelques instants plus tard, Ida appelait sa sœur.

— Vite, vite, criait la petite fille. Nous avons trouvé un pauvre nain blessé. Approche avec le fanal. Suis ma voix. Ici ! Ici !” Un nain en effet gisait près de l'entrée, à gauche de la caverne. Il avait à la jambe une large blessure qui saignait encore un peu.

— Monsieur le Nain, pria doucement Cloclo, nous voyez-vous, nous entendez-vous ? Nous venons vous soulager.

— Oui, ajouta Ida, je panserai votre plaie avec nos

mouchoirs. Ils deviendront de la charpie. Oh ! je connais très bien tout cela.

— Et moi, dit la voix tremblante d'Emma, je vais tenir la lanterne pendant tout ce temps-là. Ce sera très utile ce que je ferai, je vous assure, Monsieur le Nain.

Mais le nain ne répondit pas, n'ouvrit pas les yeux et continua à se plaindre.

— Il n'a pas sa connaissance, peut-être, remarqua Cloclo. Panse-le sans sa permission, Ida. Tu sais bien qu'on ne demande pas aux pauvres personnes à qui il arrive un accident de se laisser soigner. On les secourt, voilà tout.

— Cloclo a raison, Ida. Soignez-le toutes deux. Je m'occuperai de la lanterne.

Alors la bonne Ida et la vaillante Cloclo se mirent à l'œuvre. Et bientôt le sang fut étanché, la plaie recouverte de bandages. Tout fut fait avec beaucoup de soin et d'adresse.

Elles achevaient à peine leur tâche quand le nain ouvrit les yeux.

— Où suis-je ! murmura-t-il. Il se mit avec peine sur son séant.

— À l'entrée de votre Royaume, Monsieur le Nain, répliqua la courageuse Ida.

— Et qui êtes-vous, fillettes ? demanda encore le nain.

— Des petites filles perdues dans le souterrain, et ne sachant qu'y devenir, ajouta Cloclo, à qui l'air très bon du nain redonnait confiance.

— Hum ! fit le nain. Vous êtes de bonnes samari-

taines en tous cas. Eh ! eh ! voilà un pansement pas mal fait, ma parole ! Merci, mes petites, merci. Vous n'avez pas obligé un ingrat, vous allez voir.

— Vrai, vrai, Monsieur le Nain ! s'écrièrent les petites filles ravies.

— D'abord, sachez que je suis un des nains magiques du Royaume des Grimm. C'est une sorcière qui m'a jeté à la porte, blessé, tel que vous m'avez trouvé. Que voulez-vous ? La Reine des Fées nous a enlevé tout pouvoir pendant quelque temps, et les méchantes sorcières en profitent... Mais je vous dois ma guérison et vais payer tout de suite ma dette. Que désirez-vous le plus en ce moment ?

— Retourner saines et sauvées à Fichtenberg, ajouta Cloclo.

— Ramener avec nous Mélanie la Jeune Muette, et punir les brigands et la vieille méchante, finit Emma, qui n'avait plus peur du tout.

— Hum ! dit le nain, c'est une véritable expédition que vous voulez me voir entreprendre... Mais j'ai promis de vous aider... Je n'ai qu'une parole. Attendez-moi ici, je vais aller chercher du renfort.

— Mais vous ne le pouvez. Votre jambe est bien malade.

— Bah ! Elle est à moitié guérie. Un nain magique se tire de toutes ces choses, allez, petites.

V

LES MUSICIENS DE LA VILLE DE BRÊME ET LES
COMPAGNONS QUI VIENNENT À BOUT
DE TOUT.

LES trois fillettes ne pouvaient croire à leur bonheur. Elles sortiraient donc de ce souterrain rempli d'enchantements. Quelle chance elles avaient eue de soigner un nain magique ! Cloclo se promit d'apprendre, dès son retour chez elle, à donner les premiers secours aux blessés. Ida lui avait donné un bel exemple à suivre.

Mais que faisait le nain ? Il y avait dix minutes qu'il les avait quittées. Et un nain magique pouvait faire beaucoup de choses en dix minutes.

Soudain, l'on entendit braire, miauler, chanter, aboyer. Les fillettes se regardèrent, surprises. Que voulaient dire ces cris d'animaux, auxquels se joignaient quelques jurons inoffensifs, lancés par des voix puissantes, qui paraissaient de très bonne humeur.

Le nain parut.

— Petites filles, dit-il, je reviens avec des amis. Ah ! nous allons mener rondement les choses. Souffrez que je vous présente d'abord, les fameux musiciens de la Ville de Brême : cet âne, brayez, monsieur, brayez; ce chien, aboyez, monsieur, aboyez; ce chat, miaulez, l'ami, vite; ce coq, chantez, beau chanteclerc ! Eh ! eh ! ces musiciens, en unissant tout à l'heure leurs voix et en apparaissant à propos dans la fenêtre du banquet, auront raison des bandits, je ne vous dis que ça ! Ils sont coutumiers de ces exploits d'ailleurs... Allez, allez, messieurs les musiciens, prenez le devant dans le souterrain. Le chat y verra. Le chien sentira et suivra la piste. L'âne fermera la marche avec Chanteclerc sur le dos. Mais silence, n'est-ce pas ? Ménagez vos voix pour le concert... Voyons, voyons, petites filles, revenez... Assez de caresses... Laissez ces virtuoses en paix... Et maintenant, faites connaissances avec les compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout. Ils ne sont que cinq, cette fois. Mais ils suffiront à la besogne. Voici l'athlète. Chapeau bas, colosse !... Voici le coureur ! Inclinez-vous, Marathon, sur votre seule jambe. Ah ! vous avez accroché l'autre à votre dos. Bien ! bien !... Voici le Frigorifère ! saluez votre chapeau sur l'oreille, n'est-ce pas ? On vous le permet, car la caverne ne peut soutenir un grand froid. Petites filles, voici le chasseur ! Inclinez-vous, monsieur, sans regarder les enfants, je vous en prie, votre œil les percerait comme une vrille... Et enfin, je vous présente le Souffleur !... Saluez, souffleur ! Merci, mes amis, de vous rendre à ma demande... En route ! En route !... Tenez, vous avez raison, Messieurs, nous monterons sur vos épaules, les fillettes et moi... Bravo !... athlète, heureuse idée que vous avez eue là !

Lorsque l'étrange groupe arriva à la porte du souterrain, on fit halte. Le nain alla inspecter les environs. Il revint bientôt.

— Le moment est propice. Venez. Les bandits ont bu tant de vin qu'ils sont prêts à entendre les plus surprenantes harmonies. Allons, musiciens de Brême, à votre sérénade, dans la fenêtre du banquet. Nous y assisterons d'ici.

En quelques secondes, l'âne fut installé dans la fenêtre, ses deux pattes de devant appuyées sur le rebord, le chien lui sauta sur le dos et enfin le coq vola sur le dos du chat. À tous les quatre, ils atteignaient le haut de la fenêtre. C'était leur exploit bien connu qu'ils allaient reprendre.

— "Un, deux, trois !" cria le nain.

Et alors, ce fut un chahut, des cris à faire frémir. Les bandits en concurent un effroi tel qu'ils déguerpirent en un clin d'œil en poussant eux aussi des cris terribles. Le nain et ses amis durent s'en boucher les oreilles. Le dernier bandit disparut un peu moins vite que ses camarades, parce qu'il avait à porter la méchante vieille. Elle lui avait sauté sur le dos, dès qu'elle avait vu fuir les autres.

Le nain, les petites filles, les cinq compagnons sortirent alors tout heureux du souterrain.

— Allons manger, dit le nain... Les mets du banquet sont à peine entamés. Ces gaillards n'ont songé qu'à boire. Faisons ripaille, mais pas d'excès, hein !

Ida, Emma et Cloclo allèrent à la recherche de Mélanie avant de se mettre à table. Elles la trouvèrent enfermée dans une chambre et toute en larmes. Mais Mé-

lanie se consola en revoyant ses petites amies et en apprenant qu'elles allaient être délivrées et remises à leurs parents, sans l'excepter, elle, la bonne Mélanie.

“Mais comment s'y prendra le nain ?” avait-elle demandé avec un peu de surprise. Elle avait été si éprouvée jusque-là qu'elle en était devenue pessimiste. Les petites filles répondirent qu'elles n'en savaient rien du tout, mais que les amis du nain qui s'appelaient les compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout, étaient venus du Royaume des Frères Grimm, et le sauraient, eux, en temps et lieu. Et Mélanie finit par rire, s'amuser, manger avec appétit comme tous les autres convives.



VI

UNE EXPÉDITION PEU ORDINAIRE

LES petites filles s'endormirent vers les trois heures du matin pour s'éveiller à l'aurore. Dame, le coq-musicien n'avait pu s'empêcher de lancer un vibrant cocoriko ! en apercevant le soleil ! Tout le monde fut aussitôt sur pied, gai et dispos.

— Monsieur le Nain, demanda Ida, vous êtes le chef de notre expédition, que décidez-vous ? Où irons-nous ? Comment nous conduirez-vous vers nos parents qui doivent si fort s'inquiéter ?

— Eh ! eh ! ma petite fille, on est pressé.

— Nous le sommes toutes, toutes, répondirent-elles en chœur.

— Voici ce que je décide, assez sagement, je crois. Les Musiciens de la Ville de Brême vont demeurer ici, afin d'empêcher, par tous les moyens à leur disposition, le retour des brigands et de la méchante vieille. La bonne petite Mélanie de Grunau va nous suivre. Nous la remet-

trons entre les bras de sa mère le plus tôt que nous le pourrons. Mais nous passerons par Fichtenberg d'abord... Et maintenant, afin d'arriver à ces heureux résultats, nous allons utiliser les talents des Compagnons qui viennent à bout de tout. Vous le voulez, Compagnons ?

— Certes ! s'empressèrent de répondre ceux-ci.

— Alors comme dans toute bonne expédition il faut un itinéraire, une feuille de route, un chemin clairement indiqué, où les embûches, les obstacles, les pièges, sont pressentis, évités et détournés, j'appelle à la rescousse le premier, le... Chasseur ! Chasseur !

— Présent, cria celui-ci.

— Monte dans un arbre, mon ami. Regarde, scrute l'horizon. Plonge les yeux à la distance la plus lointaine. Puis, ayant localisé les tours de Fichtenberg, fais le compte des difficultés que tu apercevras avant que nous puissions y arriver.

— Compris, Maître, dit le Chasseur.

Il revint peu après et voyant tout le monde assis en rond, prêts à l'écouter, il prit une pose d'orateur, mais s'exprima le plus simplement du monde.

“Grands et petits camarades, Fichtenberg n'est pas loin d'ici. Nous pourrions atteindre ses murailles au bout de deux heures de marche. Mais... et le Chasseur se gratta la tête, perplexe, mais...

— Il y a un mais ? Nous nous y attendions. Qu'est-ce ?

— Il n'y a pas un mais, il y en a deux.

— Bah ! procède par ordre. Le premier mais, c'est à dire le premier ennui, ou piège, que sais-je moi, qu'est-il ?

— Les bandits reviennent et avec eux deux groupes de brigands étrangers dont ils ont demandé l'assistance.

— Peuh ! dit le nain, ce n'est que cela. Souffleur, ici, commanda-t-il. Souffleur, tu m'entends ?

— Voilà, maître Nain. Que dois-je faire ?

— Comment, mais disperser les brigands en faisant usage de la puissance de ton souffle. N'as-tu pas mis en branle, il y a peu de temps, à deux lieues de distance, la cloche d'une église.

— Bravo ! bravo ! crièrent les enfants. Souffleur, souffle sur les bandits. Souffle !

— Bien, dit celui-ci.

Il grimpa sur l'arbre, prit bien ses mesures, puis bouchant une de ses narines, il se mit à souffler sur les bandits qui furent lancés par-dessus monts, vallées et baie, pour aller retomber dans une île où s'élevaient d'affreux rochers.

Le souffleur, satisfait, se rassit à l'écart afin de reprendre haleine sans témoin. Hé ! hé ! il avait fait de la bonne besogne !

Le Chasseur remonta dans l'arbre pour jouir du spectacle et en faire rapport à l'assistance. Il dégringola aussitôt de son poste, tout effaré !

— Maître Nain, mon compagnon a soufflé dans une mauvaise direction. Cette île où viennent de retomber les bandits est remplie d'enfants, les enfants du Royaume de Jules Verne. Ils ont dû s'y réfugier à cause d'une tempête effroyable qui sévit dans la baie, et qui n'est pas près de finir, ayant été levée à dessein par des méchantes fées.

— Oh ! Ciel ! s'exclama une des petites filles. Les

bons enfants de Jules Verne vont être bien malheureux. Monsieur le Nain, sauvez-les comme nous. De grâce !

— Sauvez-les ! sauvez-les ! ajoutèrent les autres enfants.

— D'abord, bougonna le nain mécontent, comment sais-tu, Chasseur, que ce sont les enfants du Royaume de Jules Verne ? Je sais qu'ils sont attendus, ici. Mais rien ne m'assure que tu as vu justement ceux-là.

— Comment, s'exclama, offensé, mortifié le Chasseur, vous en doutez, mais j'ai lu, sur les casquettes de marins de quelques-uns ces mots : les "*Enfants du Capitaine Grant*".

— Très bien, très bien, fit le nain, enchanté. Nous nous inclinons devant ta vue que l'aigle envierait... Mais, qu'as-tu aperçu encore?... Avant de nous mettre en route, sous la conduite de notre ami l'athlète, nous devons connaître les autres obstacles.

— J'ai remarqué sur la grève de la baie où doit sévir pour longtemps encore, la grosse tempête, deux régiments des plus ravissants pages du monde. Ils se lamentent, veulent s'embarquer malgré la furie des vagues. Mais un noble chevalier les retient avec autant de sagesse que de fermeté. Il y a, parmi eux, un garçonnet dont la cravate m'a étonné... Elle est, finit le Chasseur en hésitant, de la même couleur et du même dessin que le ruban de cheveux de... cette petite, finit-il en pointant les cheveux de Cloclo.

— C'est Louison, mon pauvre frère Louison, cria Cloclo... Oh ! Oh !... et la bonne petite éclata en sanglots. J'ai... peur !... J'ai peur !... pour lui...

— Allons, allons, petite fille, pas de larmes inutiles. Il n'arrivera rien à votre frère d'ici à une heure, certainement. Et alors, nous serons près de lui et de ses compagnons, chantonna le nain.

— Vrai ? C'est vrai, cela, monsieur le Nain, dit Cloclo, en essuyant ses yeux et en se reprenant à espérer.

— Comment donc ? Écoute, ou plutôt, écoutez tous ! Toi, Coureur, tu vas remettre ta jambe, et te rendre sur la grève. Tu avertiras le Chevalier de notre venue prochaine. Puis, remets-toi en route, avec célérité, vole vers Fichtenberg pour rassurer la noble Ildegarde ; puis atteint le château de Grunau. Annonces-y la bonne nouvelle de la délivrance de Mélanie.

— C'est tout ? demanda le coureur. Il avait remis sa jambe.

— Non. Reviens en hâte nous retrouver sur la grève. Si nous n'y sommes plus, tu prendras notre mot d'avis sous une grosse roche traînée au bord de l'eau. Mais, dis-moi, tu peux accomplir cette course rapidement ? Les nombreux taillis de la forêt, qu'en feras-tu ?

— Rien. Je n'en dérangerai pas une branche. Quand je précipite ma marche, voyez-vous, ou que je prends mon élan, je vole comme une hirondelle, au-dessus de tous les obstacles... Je serai de retour dans une heure sur la grève, j'y engage mon honneur. Au revoir ! Au revoir, tous !

Avant que l'on ait pu répondre à son geste d'adieu, le coureur était déjà hors de vue dans la forêt.

— Et maintenant, filons à notre tour, commanda le nain. Monsieur l'Athlète, battez la marche. Prenez une avance sur nous, afin de déraciner les arbres... et rendre

praticable le sentier que nous allons prendre. Mais, dites, vous ne vous vantez pas ? Rien ne résiste à votre force ? Vraiment ?

— Tu le verras, nain pusillanime ! Ne sais-tu pas qu'un de mes plus pauvres exploits, c'est d'avoir déraciné six grands arbres avec la main. Peuh ! un arbre pour moi, c'est comme, pour vous, un brin d'herbe.

Les petites filles regardèrent avec effroi cet athlète extraordinaire. Mais il avait l'air si bon, si encourageant, qu'elles vinrent l'entourer et l'embrasser avant son départ.

— Faites bien attention, tous, recommanda encore l'athlète. Allez droit devant vous dans le sentier. Je renverserai les arbres où à droite, où à gauche. Petites filles, ne vous troublez pas du vacarme que vont faire les oiseaux. Dame, je vais bien déranger les logements de ces petites bêtes. Salut ! Salut !

Et à grandes enjambées, l'Athlète prit à son tour, le chemin de la forêt.

Le nain, une montre minuscule en main, compta cinq minutes. Puis, il grimpa sur l'épaule de l'homme au petit chapeau, en criant : "Je fais route avec le Frigorifère, afin de veiller que son petit chapeau ne bouge pas. Nous ne sommes pas pour périr de froid en pleine forêt. Vous, petites filles, montez sur les épaules du Chasseur et du Souffleur. Vous êtes quatre, et, il y a en tout quatre épaules, pas vrai?... Bien !... En avant, maintenant ! Au pas de course !

VII

LA TOURMENTE DE NEIGE

QUELS cris de joie poussèrent les enfants et les pages en voyant s'approcher de la grève, le nain magique sur l'épaule du Frigorifère, et les petites filles sur les épaules du Souffleur et du Chasseur. Louison et Cloclo furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

Le Nain Magique, avec une grâce dont on ne l'aurait pas cru capable vint s'incliner devant le Chevalier au panache bleue qui n'était autre que le Comte Sigefroi, on le sait.

— Comte, dit-il, nous venons, si vous voulez bien le permettre, vous tirer d'embarras.

— Comment donc, Monseigneur le Nain, je vous en prierais même, fit le Comte qui retenait un éclat de rire, par courtoisie. Qu'il était divertissant ce petit être.

— Souffrez que je me présente ainsi que mes compagnons. Je suis un des nains magiques du Royaume des Grimm, venu au secours de la petite terrienne Cloclo et

de ses amies, placées dans une situation fort critique. Mais comme la reine des Fées nous a interdit d'user de nos pouvoirs enchantés pour quelque temps encore, j'ai dû faire appel à des sujets du Royaume des Grimm possédant des dons extraordinaires, qui ne se rattachent pas directement aux pouvoirs féeriques. Du moins, il y a doute, et en ce moment, nous prenons à notre compte tous les bénéfices, chaque fois qu'il y a doute. Voilà donc pourquoi, Comte, vous me voyez accompagné, non des autres nains magiques, mes frères, mais de ces cinq Compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout. Beau Chevalier, tous, nous nous mettons à votre disposition. Que votre sagesse prononce, nous exécuterons.

— Monseigneur le Nain, entre ma sagesse un peu courte et votre esprit extraordinaire d'invention, je n'hésite pas. Continuez à mener à bien cette expédition. C'était votre intention, du reste, tout à l'heure.

— Votre noble prestance, Comte, me trouble, oui, vraiment, je ne me sens plus en possession de tous mes moyens... Je suis pris d'une confusion inexprimable.

— Voulez-vous que je me retire à l'écart?... Hélas ! nous sommes sur une grève, fit en souriant le Chevalier. Allons, allons, Monsieur, remettez-vous.

Le nain fit un grand effort, redressant sa taille minuscule, respira profondément, puis se décida à réagir contre sa gêne.

— Comte, dit-il, que pensiez-vous obtenir, en venant jusqu'ici au secours des enfants du Royaume de Jules Verne ?

— Mais me rendre, en la compagnie des enfants, des

pages et de *Théophile le Petit Ermite*, notre guide à cette île des Rochers où sont ces pauvres enfants. *Théophile* a passé plusieurs années en cet affreux refuge, vous le savez.

— En effet, en effet.

— Seule la tempête, qui fait rage depuis trois jours nous empêche d'entreprendre le voyage. Vous m'approuvez ?

— Oui, Comte. Mais pendant ce temps, des bandits fameux ont été lancés dans l'île des Rochers, par le Souffleur du Royaume des Grimm. J'ajoute que le Souffleur ignorait la présence des enfants du Royaume de Jules Verne, quand il a usé de son souffle prodigieux. Il n'est coupable d'aucune lâcheté.

— Ciel ! Que m'apprenez-vous là ? fit le Comte. Volons, volons au secours de ces petits.

— Et la tempête, comte, voyons, la tempête ?

— C'est vrai, admit celui-ci. Ce serait aller à la mort inutilement... Que faire ? Voyez, les pages et les enfants s'approchent de nous dans l'espoir que notre conciliabule nous aura munis de quelque plan de délivrance.

— Comte, il me vient une idée. Sera-t-elle fructueuse ? Ça, je l'ignore, par exemple.

— Essayons-en. Tout vaut mieux que l'inaction. Je contiens mal l'impatience de mon petit régiment. Faites silence, enfants ! recommanda-t-il. Monseigneur le Nain magique du Royaume des Frères Grimm va tenter un moyen de délivrance avec l'aide des Compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout. Nous l'entendrons ; puis, nous le suivrons.

— Frigorifère, vociféra le Nain, afin de dominer un

peu les voix de la tempête, Frigorifère, approchez-vous !

Celui-ci obéit. Fort heureusement, il ne vit pas les sourires qui saluaient au passage son petit chapeau, toujours planté sur l'oreille.

— Monsieur le Calorifère, oh ! pardon, dit le Nain en riant, Monsieur le *Frigorifère*, voulez-vous avoir la complaisance de mettre votre chapeau très droit sur votre front ? Vous feriez rire les morts, coiffé comme vous l'êtes, j'en parierais ma tête.

— Volontiers, mon ami le Nain, pourvu que vous preniez la responsabilité de ce qui va arriver.

— Je prends tout sur mes minuscules épaules, Monsieur. Allons, posez droit votre couvre-chef.

Le Frigorifère s'exécuta. Aussitôt, il survint un tel froid que la baie où roulaient des vagues énormes devint un vaste champ de glace.

— Brrr ! s'exclamèrent les enfants en grelottant, mais c'est horrible ce froid. Allons, courons sur la grève, pour nous réchauffer et faire la réaction.

— Comte, dit le nain, nous pourrions maintenant nous rendre, en nous servant des barques transformées en traînes, sur l'île des Rochers où il importe de mettre les bandits hors d'état de nuire.

— Vite, alors, à l'œuvre ! Courez en avertir les pages et les enfants... Mais, mais, voyez donc, Monseigneur le Nain, les nuages qui n'ont pas été transformés, eux, en quelques morceaux de glace, nous envoient de la neige au lieu de la pluie. Oh ! là ! là ! le vent souffle, charrie la neige... Mais c'est une tourmente qui s'annonce.

— En effet, Excellence, fit le nain, qui se montra sou-

cieux, tout à coup. Hé ! par malheur ! je n'avais pas prévu cette neige qui tombe... cette poudrière qui aveugle... Oh ! quel vent. Il essaie de tout balayer. Bon chevalier, laissez-moi m'accrocher à votre manteau, sinon l'ouragan m'entraînera à des milles et des milles de distance.

— Monseigneur le Nain, votre idée n'était pas fautive... Ah ! Voyez déjà, il est tombé plusieurs pouces de neige...

— La tempête a-t-elle toujours la même intensité ? demanda le nain, dissimulé sous le manteau du Chevalier.

— Non, comme toute bonne tourmente, elle diminue, diminue... Mais la neige demeure... Qu'allons-nous faire ? L'île des Rochers devient de plus en plus inaccessible...

À ce moment, Louison et Cloclo s'approchèrent. Ils demandèrent à se faire entendre. Ils avaient une supplique à présenter au Comte, supplique appuyée par tout le régiment de Dolor.

— Comte Sigefroi, dit Louison, il y aurait un moyen facile de nous rendre à l'île des Rochers, grâce à cette neige très haute.

— Mon frère a raison, appuya Cloclo.

— Et ce moyen, jeune Louison ?

— Nous chausser tous de raquettes canadiennes.

— Mais où les trouver, ces raquettes de ton pays ?

— Voilà, dit Louison, où les trouver ?

À ce moment, le nain pouffa de rire et sauta sans respect dans les bras du Comte.

— Fiez-vous à moi, cria-t-il, joyeux, vous les aurez vos raquettes. Athlète, ici... Vite, va couper du bois dans la forêt, prends des lianes pour les réseaux, taille cela com-

me te l'indiquera Louison et Cloclo, que tu amèneras. Puis, reviens ici. Louison, fait un petit dessin illustrant des raquettes... Eh ! eh ! nous allons tous aider, tous !... Avant la fin du jour, foi de nain, nous aurons des raquettes aux pieds... Bravo ! Louison, pour ton idée. Donne-moi l'accolade. Tu me sauves l'honneur !

Ce fut un spectacle charmant, deux heures plus tard que de voir tout le petit régiment muni de raquettes. Louison et Cloclo, en bons sportifs, donnèrent aux jeunes soldats, une leçon qui compta vraiment, car chacun put se mettre en route pour l'Île des Rochers avant la nuit.

Le Coureur, revenu de sa mission dûment accomplie, en fut aussi. Il annonça qu'une belle surprise attendait les excursionnistes une fois dans l'Île des Rochers.



VIII

ADIEU, ALLEMAGNE DES SCHMID ET DES GRIMM.

ON ne fut pas plutôt dans l'île que la température changea. La neige se mit à fondre. Elle baissa, baissa, puis disparut sous les rayons du soleil. La vision blanche de l'île des Rochers devint une vision grise. Les rocs énormes dressaient partout leurs crêtes nues. Il fallut se défaire des raquettes avant d'atteindre le vallon, seul coin de l'île où poussait autre chose que des sapins rabougris, et où, les enfants du Royaume de Jules Verne, avaient eu le bon esprit d'aller se réfugier, d'après les renseignements du Chasseur qui apercevait un bouton de manchette à l'entrée d'une grotte. "Eh oui ! c'est ma grotte secourable que ces enfants ont fini par atteindre," ajoutait Théophile, le Petit Ermite.

— C'est assez loin d'ici, jeune homme ? demanda le Comte.

— Oui, mais surtout l'accès en sera peu facile pour cette jeunesse.

— Qu'à cela ne tienne, fit le nain perché confortablement sur les épaules de l'Athlète. Il frappa sur la tête de ce dernier : "Hé ! l'ami, ta caboche peut-elle trouver un moyen d'utiliser toutes les raquettes ? Que de bois solide à jamais perdu !

— Vous savez bien, Nain, grogna l'Athlète de sa voix formidable, que mes idées ne valent rien du tout. Je ne sais qu'exécuter.

Louison et Cloclo s'approchèrent de nouveau. Ah ! si leur mère avait pu être témoin de cette constante mise à contribution de leur science sportive.

— Monsieur le Nain, proposa Louison, notre bon et obligeant Athlète pourrait transformer nos raquettes en bâtons d'alpiniste, et changer tous les fils des réseaux en de longues et fines cordes...

— Et le tour sera joué ! cria dans l'enthousiasme, le Nain magique. Toi, mon petit Canadien, continua-t-il en frétilant d'aise, je parlerai de toi à la Reine des Fées et au Roi des Génies. "Pardi ! au Canada, dirai-je à cette dernière Majesté, les enfants ont des têtes de... génie !" Ah ! ah ! ah !... Ah ! ah ! ah ! s'esclaffa le Nain.

Et toute la compagnie, mise en faité, fit une ronde formidable autour de Louison et de Cloclo.

— Je vois les bandits, cria soudain le Chasseur.

— Où cela ? M. l'Empêcheur-de-danse-en-rond, demanda le Nain, vexé de voir sitôt terminé le divertissement qu'il avait provoqué.

— Au fond d'un précipice. Ils vont mettre quelques jours à l'escalader, sûrement.

— Tant mieux, dit le Nain.

Mais la bonne Mélanie implora tout le monde. "Si vous le voulez, à notre sortie de l'île, nous leur jetterons nos bâtons et nos cordes... Les pauvres malheureux ne pourront plus nous faire de mal. Nous serions partis."

La proposition de Mélanie suscita une forte discussion. Aucune décision ne fut prise.

— Bah ! prononça le Nain. Pourquoi cette clémence ? La misère qu'ils éprouvent n'est qu'une juste punition de leurs fautes. Puis, si vous croyez que notre Reine, que notre Roi, n'arrangeront pas toutes choses à la fin de la guerre. Laissons-les prononcer jugement en cette cause comme en tant d'autres."

Vers huit heures, il souffla un vent tiède de mai. Vers dix heures, on se serait cru en juin. La lune se leva et répandit une vive clarté. Tous se mirent en route, bâtons d'alpiniste en main, et les cordes des réseaux, un peu minces peut-être, mais solides, jetées sur les épaules de chacun.

À onze heures, on atteignit la grotte. Quel plaisir de frapper à l'entrée, puis de voir accourir les enfants du Royaume de Jules Verne. Ceux-ci ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils ne cessaient de crier leur joie, donnant l'accolade à chacun des pages, serrant les mains de Louison et de tous les autres enfants.

— Et maintenant, décida le Comte, nous organiserons notre sortie de l'île. Il nous faut des barques.

Le Coureur s'approcha. "Excellence, dit-il, en saluant avec respect, mais sa jambe décrochée et posée sur son épaule, tomba tout à coup en avant et vint donner un coup de pied involontaire dans la poitrine du Comte.

L'hilarité devint générale. Le Comte Sigefroi, lui-même rit de bien bon cœur.

Tout confus, le Coureur replaça sa jambe en position, et balbutia des excuses.

— Voyons, mon ami, ne vous troublez pas, dit le bon chevalier. Je ne suis pas offusqué le moins du monde. Que vouliez-vous nous dire, tout à l'heure ?

— Ceci : le moment de la belle surprise que je vous ai prédite, il y a quelques heures, est arrivé... Écoutez, écoutez !

Une musique délicieuse s'entendait, en effet, au loin. Tous tinrent la tête levée vers le ciel. Bientôt, on vit poindre l'aviateur enchanté, adoré de tous, au pays des belles histoires : l'*Oiseau bleu*.

Les enfants, les pages, le Nain, les Compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout, même le Comte Sigefroi firent entendre des applaudissements frénétiques et ininterrompus. Bientôt l'*Oiseau bleu* atterrissait, en compagnie du papa de Louison et de Cloclo. Ah ! les bons baisers qu'échangea le papa avec ces petits.

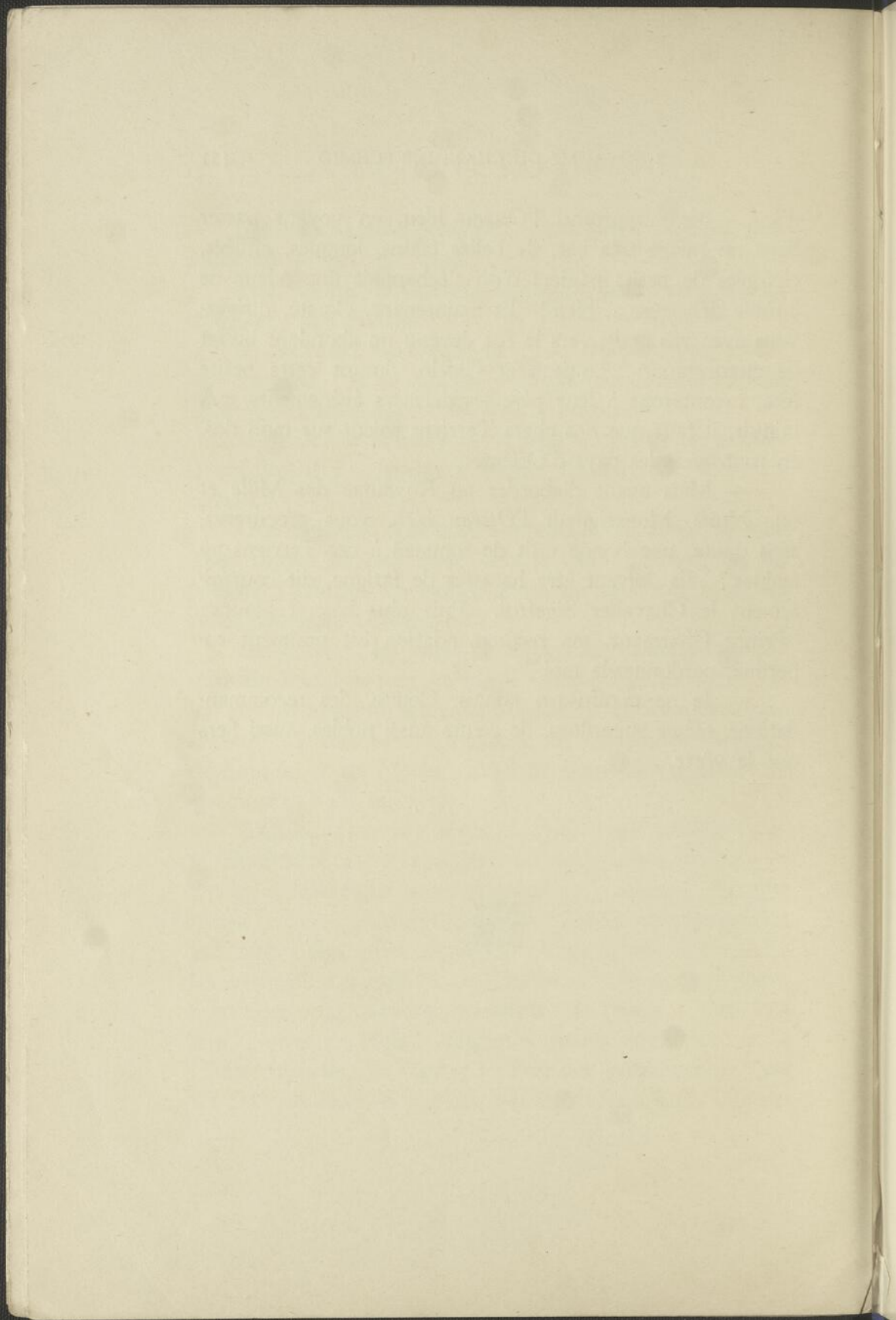
L'*Oiseau bleu* prit la parole, après avoir salué le Comte Sigefroi et ses compagnons : "Amis, dit-il, l'heure du départ d'Allemagne a sonné pour vos visiteurs, les Terriens... Tous, vous éprouvez du chagrin de les quitter, je le sais. Eux aussi, d'ailleurs. Voyez quels larmes dans les yeux de Louison et de Cloclo !... Avant le départ, vous allez vous restaurer, toutefois. Je l'exige. Vous êtes mes invités... Holà ! diligentes mains invisibles de la *Chatte blanche*... à l'œuvre ! Préparez notre banquet sur un des rocs énormes et plats, qui se trouvent à dix minutes

d'ici... Bien, approuva l'*Oiseau bleu*, en voyant passer dans un nuage très bas, de belles mains, longues, effilées, chargées de petits paniers d'où s'échappait une odeur de cuisine délicieuse,... bien ! Et maintenant, Comte, dirigez-vous avec vos amis, vers le roc devenu un abondant buffet de circonstance. Louison et Cloclo, durant cette petite fête, raconteront à leur père les derniers événements. À minuit, il faut que nos chers Terriens soient sur mon dos, en route vers les pays d'Orient.

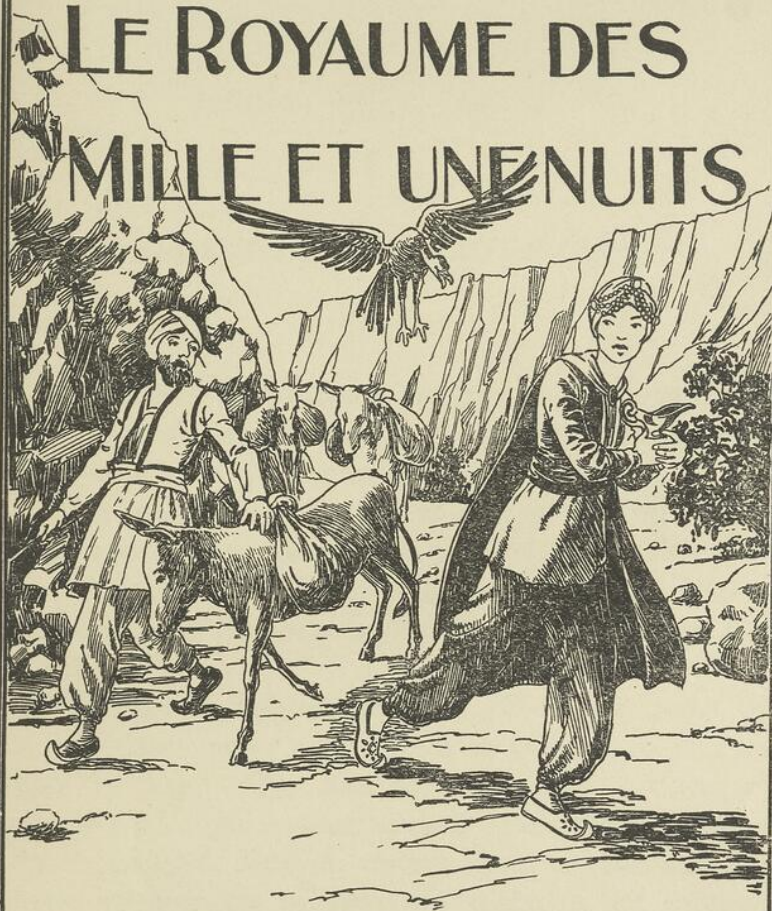
— Mais avant d'aborder au *Royaume des Mille et une Nuits*, Monseigneur l'*Oiseau bleu*, vous procurerez, sans doute, une bonne nuit de sommeil à ces Terriens aimables ? Ils doivent être harassés de fatigue, dit courtoisement le Chevalier Sigefroi. Puis plus bas, il ajouta : "Prince Charmant, ma recommandation est vraiment superflue, pardonnez-la moi."

— Je ne m'offusque jamais, Comte, des recommandations, même superflues, de cœurs aussi nobles, aussi fiers que le vôtre.

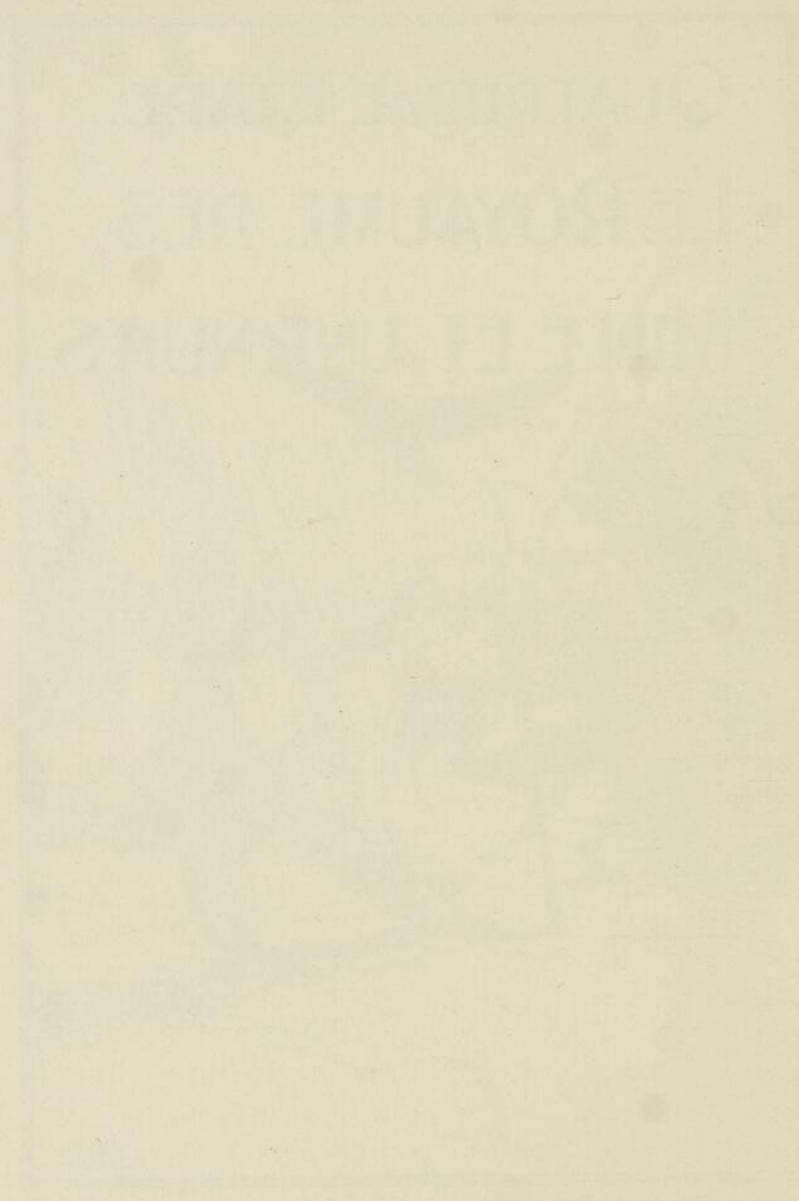




QUATRIÈME ÉTAPE:
LE ROYAUME DES
MILLE ET UNE NUITS



J. Melsaac



I

LA SULTANE SCHÉHÉRAZADE

LORSQUE les dormeurs sortirent de ce nouveau sommeil, ils furent quelque temps avant de reprendre conscience de leur existence aventureuse.

Louison et Cloclo coururent près de leur père. "Où sommes-nous, cette fois-ci, petit père ? Dites ? C'est beau, c'est riche, en ce royaume, mais que tout paraît étrange, différent, de ce que nous avons vu en France et en Allemagne.

Le papa les embrassa en riant. "C'est que, petits, dit-il, vous n'avez jamais mis les pieds en Orient,... ni moi non plus, du reste ! Oui, tout est étrange, ici. Voyez ces mosquées, qui sont les temples de la prière chez les Arabes. On en aperçoit deux à travers cette croisée ouverte... Aussi, admirez ces palmiers, ces cocotiers, ces orangers, ces fleurs énormes aux pétales rouges vifs; sur les routes, voyez combien d'ânes et de chameaux ! Et comme tout ce peuple à longues robes, grouille, évolue par des rues

sales et étroites... Mais assez pour le dehors, tournons les yeux, autour de cette pièce. Mes enfants, nous habitons un bizarre château, à en juger par ces fenêtres aux vitraux coloriés?... Tenez, allons voir de près, les vêtements que l'on nous a préparés... Ici, ici, Cloclo, sur le divan de satin noir... Eh! eh! Louison, toi et moi porterons bur-nous, et toi, ma Cloclo, tu voileras ta petite figure!..."

On frappa à la porte. Trois serviteurs arabes entrèrent. En peu d'instant, tous furent lavés, massés, par-fumés, revêtus de beaux habits du pays. L'on déjeuna. Quelle magnificence dans le couvert d'or massif! Près de la coupe de cristal du papa, l'un des serviteurs glissa une large enveloppe de parchemin, ornée de rubans pourpres et or, puis, sur celle-ci, une autre enveloppe en soie bleu ciel, avec une émeraude splendide comme cachet. Le papa sourit. Il montra ce fastueux courrier aux enfants: "Voyez, mes enfants, quels puissants correspondants j'ai là, ce matin. Allons, finissons notre repas. Le sommeil nous a par trop creusé l'estomac; puis, nous prendrons connaissance des royales missives. Ceci fait, nous ferons connaissance du monde des Arabes, au moyen de quelques films. Les héros des *Mille et une Nuits* doivent nous devenir des connaissances agréables... Nous sommes dans leur royaume.

"Je vous en prie, papa, dit Louison, prenez tout de suite connaissance de ces lettres. Je suis inquiet. Nous n'avons pas vu l'*Oiseau bleu*, ce matin.

— Oui, oui, appuya Cloclo. Ouvrez d'abord l'enveloppe d'azur. Ce sont les couleurs de notre guide. Oh! s'il était arrivé malheur à notre ami l'*Oiseau bleu*!

— Mais non, ma petite fille, voyons!... Tiens, tiens,

fit-il, ayant lu rapidement la missive, voilà qui est étrange !... Nous voilà bien avancés, maintenant !

— Quoi donc ? Dites, dites, papa, s'écrièrent ensemble Louison et Cloclo. Ils vinrent, un peu effrayés, entourer leur père qui réfléchissait la tête entre ses mains.

— Mes enfants, dit-il enfin, l'*Oiseau bleu* m'apprend qu'il a été convoqué d'urgence à une assemblée de la Société des Nations merveilleuses, au royaume de Perrault. L'ordre de s'y rendre était signé par le roi des Génies et la reine des Fées. Impossible de s'y dérober, même de retarder le départ de quelques instants. L'*Oiseau bleu* m'avertit donc, de ce fait, que les événements se font de plus en plus graves, au pays des belles histoires. Un ultimatum a été signifié aux révoltés, aux sorcières, aux magiciens, aux méchantes fées, à tous les autres êtres néfastes. "La réponse reçue, la guerre sera déclarée", me prévient-il... N'ayez pas peur, mes chéris, nous n'avons rien à craindre, quoi qu'il arrive ! Quelques ennuis se présenteront, sans doute, ce qui n'était guère évitable, non plus, si nous étions demeurés au pays des hommes. Faisons en sorte qu'ils deviennent rares, ces ennuis. Soyons prudents, réservés. Tenons-nous en dehors des conflits. Qu'y pouvons-nous d'ailleurs ? Et puis, écoutez ce qu'ajoute, en terminant, notre guide charmant : "La sultane Schéhérazade, est une amie de cœur de ma femme bien aimée, elle veillera sur vous. Seulement... — ouvre tes oreilles, mon turbulent Louison,... — "seulement ne perdez pas de vue vos enfants, cher et distrait savant, lorsque vous serez sous le charme des récits de notre conteuse." Mes petits, vous allez me promettre, n'est-ce pas, de vous

tenir près de moi, ou du moins de demeurer dans mon rayon visuel ?

— Rayon visuel, s'exclama la voix claire de Cloclo, qu'est-ce que cela veut dire, papa ?

— Cela veut dire, mignonne, que mes yeux pourront sans cesse se poser sur Louison et toi, dans quelque partie de la pièce que vous soyez. Vous promettez de m'obéir là-dessus ?

— Oh ! oui, oui, papa, s'empressa de répondre Louison. J'ai assez souffert chez la vieille dame avare en France; puis, en Allemagne, sur l'île de *Théophile le petit ermite*, pour fuir maintenant les meilleures aventures du monde.

— Et moi, prononça gravement Cloclo, vous verrez comme je saurai me tenir dans le rayon de miel, petit père !...

— Ah ! ah ! ah ! petite, tu en prends des libertés avec les mots difficiles... C'est rayon visuel qu'il faut dire. Vi-su-el. Mais lisons vite la seconde missive. Quel beau parchemin !... C'est l'invitation officielle de la belle sultane, mes enfants, apprit le papa, après avoir parcouru la lettre. Notre rendez-vous, chez elle, est fixé à onze heures. Nous passerons plusieurs heures dans ses riches appartements. Ils comprennent entre autres, — et le papa se frotta les mains, — une vaste bibliothèque... Mais, mais, l'heure avance... Viens ici, Louison, tu as dérangé ta ceinture en soie persane... Déjeunons ! Déjeunons !

Ce fut, une heure plus tard, un éblouissement pour les voyageurs que la vision du faste oriental. Ils se trouvèrent soudain dans une pièce immense, aux murs de mar-

bre multicolore. Une fontaine, où s'irisait la lumière des verrières du plafond, chantait au centre. À droite, des divans pourpres, chargés de coussins de soie or et blanc, servaient de sièges à la sultane, entourée de ses dames d'honneur. Ici et là, des cassolettes de parfums fumaient sur de hauts trépieds d'or. Partout des roses, des jasmins, des orangers, des palmiers. Aux ouvertures, les portières de velours violet, contrastaient avec les mameluks vêtus de blanc et armés de cimenterres en or. À la galerie, où s'alignaient des fenêtres au grillage noir, de moëlleux tapis de Perse, se balançaient. À cet instant, des esclaves apportaient force tabourets de cristal de roche, garnis de plateaux de cuivre. On y apercevait des fruits, des pâtes sucrées, des carafons de vin du Liban, de la vaisselle d'or, des coupes de vermeil.

La sultane s'avança avec empressement vers ses hôtes. Elle était suivie à distance du groupe ravissant des dames d'honneur. Toutes étaient voilées, habillées de gaze jaune, ou blanche, et resplendissantes de bijoux; ils encerclaient même leurs chevilles.

Quelle grâce souple, prenante mit dans son accueil la belle Schéhérazade ! Puis, elle offrit des rafraîchissements. Elle annonça une danse... "Nous irons causer ensuite, cher seigneur, dans la paix d'une bibliothèque que j'ai moi-même formée... Le prince Charmant m'a fort intéressée en m'assurant que vous vous plaisiez encore plus que moi dans la société des livres. Est-ce possible ?

— Je vous en prie, dit le papa de Louison, que Votre Majesté ne se moque pas ainsi d'un modeste professeur canadien... Madame, l'*Oiseau bleu* vous a-t-il appris aussi

que je brûlais du désir de vous entendre raconter une histoire ?

— Certes ! J'essaierai tout à l'heure de captiver votre attention."

Louison et Cloclo, durant l'échange de ces civilités, se tenaient un peu plus loin, assis sur des coussins de velours. Près d'eux, l'on avait déposé de splendides albums d'images. Des esclaves noirs veillaient à les apporter, dès qu'ils en manifesteraient le désir.



II

UNE MISSION PÉRILLEUSE

CLOCLO, lorsque les danses commencèrent, s'empara de la main de Louison. Elle lui dit tout bas : "J'ai peur. Regarde comme les danseurs nous entourent. Parfois, je ne vois plus du tout petit père. Oh !... je...". Elle n'acheva pas, on jetait sur la tête des deux enfants un large burnous. Ils se sentirent soulevés, emportés...

On les déposa enfin sur un divan. Une voix douce dit avec précipitation : "Vite, vite enlevez le burnous. Dépouillez maintenant ces enfants de leurs habits... Plus vite !... Filez deux d'entre vous. Allez revêtir de ces mêmes habits les enfants que je vous ai indiqués. Recommandez bien à ceux-ci de prendre la posture des petits étrangers, une fois dans les salons de la sultane. Qu'ils se penchent sur les livres d'images et ne relèvent plus la tête. L'une des dames d'honneur veillera au reste. On ne doit s'apercevoir que dans quelques heures de la substitution que nous opérons ! Bien, remettez maintenant à

ces étrangers des vêtements nouveaux, tout noirs... Allez, disparaissez, mameluks, votre mission est remplie”.

Durant ce bref discours, Louison et Cloclo se sentaient fort étonnés, non effrayés. Louison serrait les poings de vexation. “Tu sais, Cloclo, je vais lui dire son fait à cette dame, tout à l’heure. La sournoise ! L’audacieuse ! Sous les yeux de la sultane, oser agir ainsi !

— Chut, chut, Louison ! Je la vois, moi, la dame à la voix douce. Elle n’a pas l’air méchant du tout. C’est peut-être pour que nous nous amusions mieux chez elle que chez Madame la Sultane qu’elle nous a enlevés. Attends au moins qu’elle nous dise ce qu’elle désire.

— En effet. Mais qu’elle soit franche ou sinon...

— Qu’est-ce qu’il murmure, ce courageux Louison ? dit soudain la voix douce, tout près d’eux.

Les enfants étouffèrent un cri, car devant eux un immense écran venait d’être enlevé. Ils regardèrent de tous côtés. Quelle chambre fraîche, immense, élégante, ils voyaient ! Au fond, dans d’innombrables coussins rouges une belle princesse était enfouie comme dans un nid. Elle pleurait. Leur ravisseur, une femme de cinquante ans, à la fois imposante et tendre, les conduisit près d’elle.

— Princesse Badroulboudour, dit-elle, ma chère belle-fille, je vous amène enfin les jeunes étrangers qui doivent sauver votre époux et mon fils, le vaillant Aladin. Qu’Allah veuille ratifier les prédictions du miroir enchanté !

La princesse se trouva debout, avec un cri de joie. Elle essuya ses larmes ; elle couvrit de caresses Louison et Cloclo.

“Gracieux étrangers, dit-elle, vous ne sauriez refuser,

n'est-ce pas, de nous venir en aide ? Nous avons fait en sorte que votre père ne se doute de rien, ni non plus, notre bienveillante sultane. D'ici à la nuit, soyez sans crainte, vous serez de retour auprès de votre père. Mais il faut nous obéir à la lettre pour cela. Dites, vous consentez à suivre aveuglément nos instructions ?... Nous ne pouvons rien sans vous. Et il faut d'abord que vous le vouliez”.

Cloclo fut la première à répondre. Voyant de nouvelles larmes dans les yeux aimants de la princesse Badroulboudour, elle se jeta dans ses bras : “Oui, oui, nous voulons tout ce que vous voulez, belle princesse ! Oh ! n'ayez plus de chagrin... N'est-ce pas, Louison, nous irons au secours du pauvre monseigneur Aladin ? Où est-il, madame ?”

Louison ne dit ni oui ni non. Ses aventures au royaume de Madame de Ségur, puis au royaume de Schmid, ainsi qu'il l'avait avoué à son père, ne le prédisposait nullement à de nouvelles excursions féeriques. “Mais... se dit-il, contre la force, point de résistance. Petit Père n'aura rien à me reprocher, cette fois. Je rendrai service malgré moi. Pauvre princesse, son sort est triste tout de même.

“À la bonne heure, mon petit homme, dit la mère d'Aladin, te voilà, toi aussi, plein de vaillance . Oh ! nous saurons vous en récompenser plus tard... Écoutez bien, maintenant, petits étrangers, chacune de nos recommandations.”

Avec beaucoup d'exactitude, Louison et Cloclo, quelques minutes plus tard, mirent le projet de délivrance à exécution. Ils parcoururent d'abord trois grands couloirs,

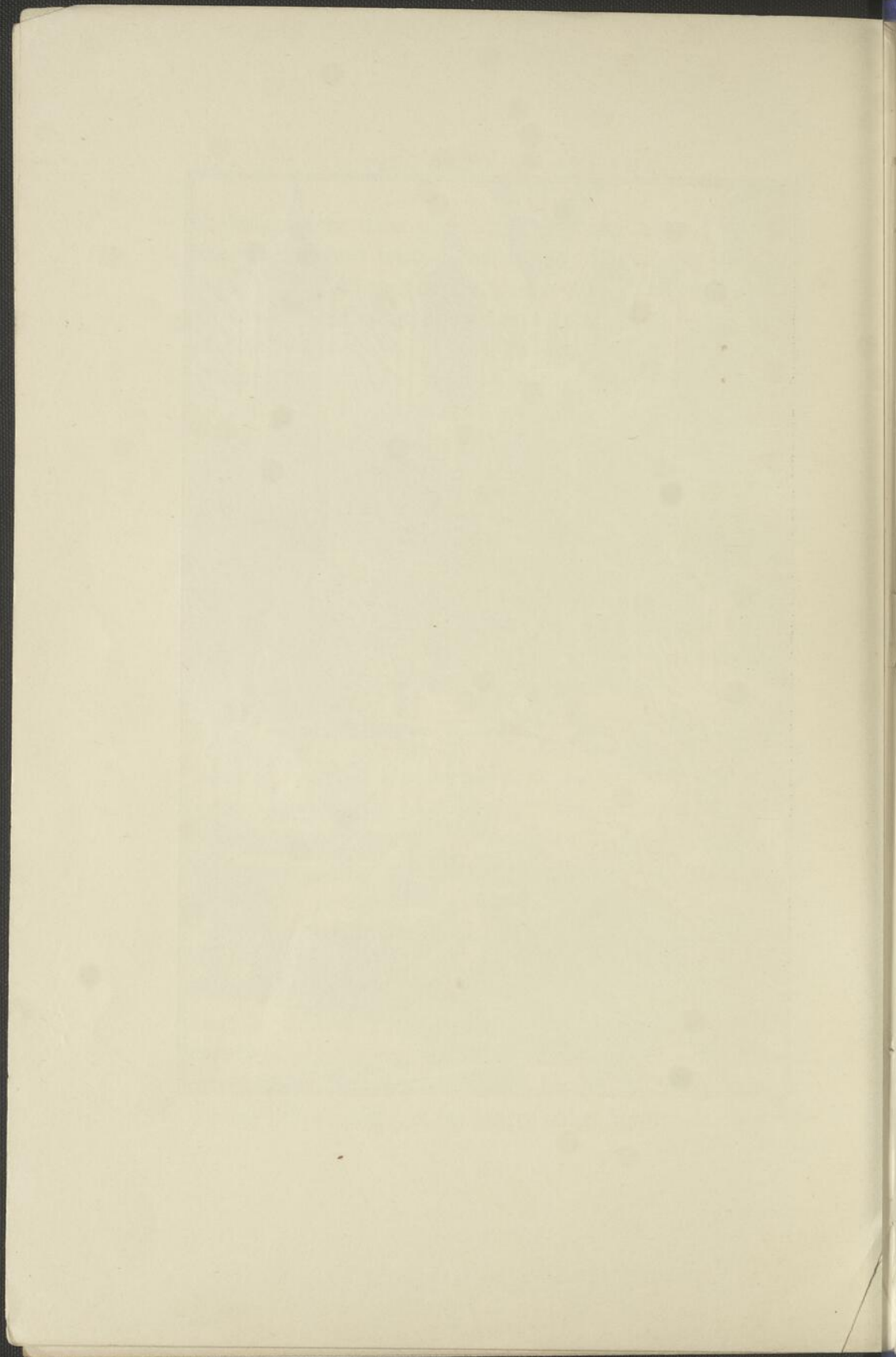
et descendirent dans une crypte humide, remplie de tombeaux. Tout au fond, Louison alla soulever une dalle, en prononçant quelques mots magiques. Une explosion se produisit, découvrant, une fois la fumée dissipée, un large escalier de marbre. Il semblait interminable. Courageusement, les petits s'y aventurèrent. Chose agréable, ce ne fut pas eux, mais l'escalier qui bougea, s'enfonça, et les conduisit, en un rien de temps, au centre d'un jardin merveilleux. Puis l'escalier de marbre disparut sous la fumée d'une nouvelle explosion.

— Louison, Louison, dit soudain Cloclo, qui voyait son frère s'arrêter près d'un arbre chargé de fruits étranges : des pierres précieuses énormes et de toutes couleurs, attends, de grâce, pour cueillir quoi que ce soit. Hâtons-nous d'atteindre l'enclos d'or où se trouve enchaîné le prince... Nous y sommes presque. Vois, ici, à gauche ! Allons, courons !”

Le prince Aladin, qui ne s'attendait pas à ce secours inespéré, dormait sur son nid de mousse. De profonds soupirs soulevaient sa poitrine. Ses pieds portaient de longues chaînes. L'une de ses mains où étincelaient des bagues, aux diamants et aux rubis fantastiques comme grosseur, se crispait sur son cœur. Eh ! c'est qu'il y retenait, nonobstant les tentatives du féroce magicien, tyran de sa jeunesse, comme de son âge mûr, la lampe enchantée, merveille entre les merveilles qui lui avait apporté, un jour, la richesse, l'amour, le pouvoir et la gloire. Hélas ! depuis la révolte des sorcières, à l'Assemblée des Nations merveilleuses, Aladin, désarmé, démuné de ses privilèges, comme l'*Oiseau bleu* et les autres sujets loyaux de ces con-



J'essaierai de captiver votre attention.



trées, n'avait pu se défendre contre les entreprises de ses ennemis, bien armés, eux, et en possession de tous leurs moyens féeriques. Force lui était donc de supporter avec patience des malheurs qu'il ne pouvait empêcher. Car ce ne fut qu'un jeu, on le pense bien, pour l'habile magicien africain de prendre le prince Aladin au piège, de l'emprisonner, d'essayer, à toute heure du jour, de lui ravir sa lampe puissante. Jusqu'ici, cependant, Aladin était demeuré victorieux de toutes les ruses comme de toutes les menaces.

Louison ouvrit facilement la porte de l'enclos d'or. Il courut avec Cloclo secouer le dormeur : "Vite, vite, prince Aladin, crièrent-ils, réveillez-vous ! Nous venons vous sauver !"



III

L'ULTIMATUM DU MAGICIEN AFRICAIN

ALADIN, se soulevant, n'en put croire ses yeux. Il les frottait, les fermait, les ouvrait. "Que faites-vous ici ? prononça-t-il, enfin ?... Petits malheureux !... Qui êtes-vous ? Des étrangers, je vois cela. Qui vous a envoyés ? Qui vous a parlé de moi ? Vous n'êtes pas les complices de mon ennemi, au moins ? Parlez, parlez ?

— Calmez-vous, prince, dit Louison. Ayez confiance. Lisez ceci, ajouta-t-il, tirant de sa ceinture en soie brochée noire, une missive parfumée. C'est de la princesse Badroulboudour, votre femme. Son message vous dicte la conduite à suivre."

Avec quelle fièvre, quels transports de joie, Aladin lut et baisa mille fois la lettre. Puis il fit signe aux enfants de s'asseoir près de lui. Il voulait réfléchir.

Il releva soudain la tête : "Louison, dit-il, je ne puis consentir à ce que demande ma femme chérie. Le risque

est trop grand. Comment ! Confier à vous, un enfant de onze ans, une lampe valant des royaumes, en sus de mon bonheur et de celui de la princesse. Non, non, non, je ne puis le faire, fussiez-vous encore plus étrangers à nos coutumes, mieux immunisés contre la mort ou autres maux sans remède. Même, — il baissa la voix, — je crois à une ruse nouvelle. On a trompé ma princesse. Elle a toujours été sans défiance contre la perfidie. On a trompé aussi ma mère, que son expérience aurait dû mettre en garde, pourtant, mais elle m'aime tant !... Et vous, pauvres petits, j'ai peur que..."

Un éclat de rire s'entendit près de lui. Le magicien parut. La joie, la cruauté satisfaites brûlaient ses yeux.

"Lucides explications, prince, fit-il en s'inclinant, plein de moquerie. Et de plus, vous devinez toujours juste ! On ne peut rien vous cacher, vraiment ?... Oui, oui, ces petits, votre mère et votre larmoyante princesse sont tombées dans un guet-apens que j'ai préparé... Que ces étrangers essaient maintenant de sortir d'ici !... Qu'ils tentent de se soustraire à l'horrible traitement que je leur infligerai dans quelques heures... Car, je veux vous donner, auparavant, le loisir d'accepter ou de rejeter une dernière proposition : Ou vous me donnerez la lampe merveilleuse, prince Aladin, et alors ces enfants, en votre compagnie, sortiront d'ici, sains et saufs; ou vous vous obstinerez à me la refuser, en véritable insensé que vous avez été jusqu'ici, alors je mets à exécution toutes mes menaces concernant ces petits. Oh ! je ne les tuerai, ni ne les blesserai. J'ai tant d'autres moyens à ma disposition. Vous connaissez ma géniale imagination ? Oh ! *Imagination,*

don à la fois des dieux et de Satan !... Ah ! ah ! ah !
quelles figures vous faites tous ! Ah ! ah ! ah !... Je vous
laisse, Monseigneur, à vos intelligentes, à vos divertissantes
méditations. À demain, prince ?... À demain, entêté !”
rugit-il, pris de rage devant le calme et le sourire méprisant
du prince.

Le silence régna durant quelques instants. Puis, Aladin sourit avec tristesse, disant : “Vaillants petits, allez vous reposer près de l'étang couvert de beaux lis d'eau. Vous le voyez à peu de distance. Ne pensez à rien. Ne vous troublez pas. La nuit me portera conseil. Ce n'est pas la première situation critique que je rencontre, vous le supposez bien. Allez, allez dormir en paix ! Je l'exige, mes chers enfants”.

Louison et Cloclo obéirent en soupirant. Louison s'endormit bientôt, espérant en la sagesse du prince. Il n'avait garde, d'ailleurs, de s'inquiéter outre mesure. En ces contrées, les événements prenaient vite une tournure favorable. L'orage s'apaisait aussi subitement qu'il avait éclaté. Cloclo, au contraire, demeura éveillée. Elle se sentait une petite chose toute vibrante qui tressaillait au moindre bruit, qui frissonnait à la moindre brise. Elle voyait se refléter dans l'étang les plus fantastiques visages. Tous avaient les traits du magicien et riaient et se moquaient en la regardant.

IV

LES MYSTÉRIEUX LIS D'EAU.

ÉTAIT-CE son imagination, qui, en s'enfiévrant, provoquait ces visions ? Ou bien, quelque sortilège du terrible ennemi du prince la frappait-il déjà ? Elle se leva soudain toute droite. Qu'était-ce cela ? Là-bas, deux lis d'eau énormes s'agitaient, se balançant avec mesure. Oh ! voilà maintenant qu'ils s'avançaient vers elle. Elle sentit la peur la gagner et poussa légèrement Louison du coude : "Réveille-toi, frérot, je t'en prie !" murmura-t-elle. Le garçonnet ne pouvait être troublé dans son sommeil par des sons aussi doux, aussi tremblés. Pas un mouvement ne l'agita.

Mais si Louison ne proféra aucune réponse, non loin, une voix musicale s'éleva, semblant deviner la détresse de Cloclo. Bientôt, elle entendit prononcer son nom à maintes reprises. La voix était douce et enfantine. Cloclo la reconnut vite. O joie, c'était celle de Petite Poucette, de sa minuscule compagne de voyage dont elle regrettait si

fort l'absence. Elle abaissa vivement les mains et regarda partout. Son effroi disparaissait. Hélas ! elle ne vit rien, rien, que les lis d'eau mystérieux qui approchaient de plus en plus. Chacun de leurs pétales semblaient de petits rideaux de velours blanc et jaune qui tour à tour, se gonflaient, se déplaient, s'écartaient. Et, tout à coup, la mémoire revint à Cloclo. Elle devina qui devait s'y cacher. Avec un cri étouffé de bonheur, elle se pencha sur l'étang et attira vers elle les larges fleurs. Bientôt, des calices entr'ouverts, sortirent en effet *Petite Poucette* et *Alice du pays des merveilles*. Toutes deux abordèrent en courant, se servant, en guise de passerelle, des mains étendues de Cloclo.

— « Bonjour Cloclo, pauvre Cloclo, disaient *Petite Poucette* et *Alice*. Elles faisaient mille caresses à la fillette... Quel chagrin nous ressentons de te savoir captive !

— Qui vous l'a dit ?

— *L'Oiseau bleu*. De près comme de loin, il veille sur ses voyageurs.

— Et *l'Oiseau bleu*, qui le lui a appris ?

— Cloclo, il faudra le lui demander vous-même. C'est son secret, non le nôtre.

— Et *Petit Poucet*, vous l'avez abandonné ?

— *Peter Pan* et le *Bon Petit Diable* suffisent à la tâche, Cloclo.

— Nous venons vous sauver, vous aussi, ajouta plus bas *Alice*. J'en ai trouvé le moyen. Mais il faut agir vite. Allez réveiller *Louison*.

— Un instant, *Alice*. Le prince *Aladin* sera-t-il délivré avec nous ?

— L'Oiseau bleu ne nous a pas parlé de Son Altesse, répondit Alice, en hochant la tête.

— Alors, prononça avec tristesse Cloclo, nous demeurerons ici. Nous avons promis à la princesse Badroulboudour..."

Cloclo n'acheva pas. Le prince paraissait. "Petite fille noble et gentille, dit-il, je vous ai entendue. Calmez les scrupules de votre cœur. Partez, partez vite. Cette aide des bonnes fées est inespérée. Je n'y comprends rien, là. Il faut que des événements inattendus soient survenus.

— Oui, prince, dit Petite Poucette, il y a du nouveau en haut lieu. Vous saurez bientôt que...

— Chut ! dit Alice en souriant. Prince, nous sommes au secret, pardonnez-nous.

— Prince, murmura Cloclo, en saisissant avec timidité la main de celui-ci, nous ne voulons pas partir sans vous. Non, non, venez avec nous.

— Voyons, voyons, ma mignonne ! dit le prince, touché. Comment le pourrais-je ?

— Alors, nous restons ici avec vous, prononça d'une voix nette Louison, qui apparaissait. Petite Poucette avait enfin réussi à le réveiller, en arpentant sa figure d'un pas léger de mouche. Et dame, en traversant le nez du gosse, celui-ci avait eu un de ces sursauts !... Alice fit signe au prince de la poser sur son bras. Elle voulait parler et tous devaient l'entendre. Ses yeux bleus de poupée s'animaient, brillaient comme de fines agates marines.

"Altesse, chers amis, dit-elle, ne vous mettez plus en peine de ceci ou de cela. Je puis tout concilier. Vous allez voir."

Ce disant, elle tira d'une sacoche, si petite qu'elle semblait presque invisible, trois flacons. Ils grossirent peu à peu. Sur chaque goulot étaient écrits ces mots : *Buvez-moi !*

"Prince, vous consentirez, n'est-ce pas, à avaler la liqueur contenue dans un de ces flacons ? Elle réduira, à là mienne, votre haute taille. Par bonheur, j'avais eu la précaution de prendre ces flacons enchantés. Ils vont, en cas d'accident, servir à notre délivrance. Prenez celui-ci, Altesse, je vous en prie. Louison, Cloclo, voici les vôtres... Prince, vous connaissez la liqueur brillant sous cette étiquette ? Elle m'a servie jadis pour pénétrer dans le souterrain où je vais vous conduire. Mais, buvez, Altesse ?

Le prince hésitait. Sa fierté naturelle n'aimait guère ces subterfuges.

Cloclo se pencha, caressante. "Altesse, faites un sacrifice. Fermez les yeux, puis avalez ce breuvage pour l'amour de votre belle princesse. Elle vous aime tant. Si vous aviez vu son chagrin, l'autre jour."

Le prince saisit Cloclo dans ses bras. "Petite fille, chère petite fille, dit-il, tu es déjà femme par le cœur. Tu brises toutes mes résistances... Ma pauvre princesse, en effet ! Allons, buvons tous, et... qu'Allah nous protège !"



L'ÉVASION DU PRINCE ALADIN.

PETITE Poucette et Alice, une fois les transformations accomplies, prirent la tête du groupe. Elles en avaient respectueusement demandé l'autorisation au prince. Chose surprenante, celui-ci avait conservé sa royale attitude, malgré sa taille exigüe du moment. Le caractère humiliant de la métamorphose avait disparu.

— Mignonne Alice, dit-il soudain, avant de s'embarquer sur le lis qui lui servait de nacelle, tout ceci est fort bien. Mais quel temps interminable ne mettrons-nous pas à accomplir notre course ? Songez aux pas infiniment petits que nous faisons... Puis, quelle faiblesse, est en tout la nôtre, maintenant que nous voilà réduits à la taille des papillons !

— Oh ! Altesse, repartit Alice, comme vous manquez de confiance en nous ! Permettez-moi de vous le reprocher. Si vous croyez que Petite Poucette et moi n'avons

pas tout prévu ! Naviguez seulement jusqu'à ce petit terre, à votre droite. Vous verrez."

Quelle surprise attendait en effet les fugitifs, au lieu indiqué ! Une ouverture y baillait, et, tout au fond, mille lumières scintillaient. Au milieu de ces clartés circulaient toute une armée de *Lilliputiens du royaume de Gulliver*.

"Entrez, entrez, pria Alice. On nous attend. L'empereur de Lilliput a tenu à diriger lui-même cette expédition, pour honorer nos voyageurs terriens. Il sera enchanté de votre présence, prince Aladin. Vous voyagerez, il va sans dire, en sa compagnie. Nous vous suivrons dans d'autres carrosses de la cour. *Le royaume de Gulliver* est voisin du mien, en Angleterre, et je n'ai eu qu'à faire un signe pour obtenir de l'aide de mes compatriotes. Ah ! regardez, prince, l'empereur de Lilliput a été averti de votre arrivée. Le voici qui se dirige vers nous."

Ce fut pour Louison et Cloclo un des plus aimables souvenirs de leur voyage, que cette promenade le long du lumineux souterrain. Des milliers et des milliers de sujets de l'empereur de Lilliput les entouraient. Qu'ils étaient étranges ces êtres infimes, ces nains secourables ! Ils s'agitaient, couraient, besognaient, aplanissaient toutes difficultés. L'on avançait, grâce à eux, avec une rapidité vertigineuse. Puis, avec quel esprit enjoué parlait *Alice du pays des merveilles*. Tout le royaume de Swift avec ses géants et ses nains passaient et repassaient devant les yeux des enfants. Les Lilluputiens s'approchaient parfois, pour entendre Alice. Ils applaudissaient. Au loin, apparut bientôt une vive lumière. L'on y vit briller le dôme du palais d'Aladin.

“Halte !” commanda soudain la voix des cent soldats lilliputiens qui servaient d'éclaireurs. Une arche de Noé venait de se dresser en face du cortège. Les cris des animaux les plus divers en sortaient.

L'empereur de Lilliput se tourna en souriant vers les enfants : “C'est ici l'un des lieux de rendez-vous des animaux enchantés. Ils tiennent séance en ce moment. Ma charmante compatriote, Alice, y est bien connue et fort populaire. Peut-être obtiendrait-elle une audience de quelques instants pour Messire Louison et sa sœur ? Nous vous attendrons ici, le prince et moi. Mais pas plus qu'une demi-heure, n'est-ce pas ? Il faut que vous sortiez au plus tôt de ce souterrain.

— Oh ! comme je remercie Sa Majesté, s'exclama Alice. Voyez, mon ami, Monseigneur Lapin a déjà deviné nos désirs. Il accourt.

Les enfants pénétrèrent dans la salle des délibérations en compagnie de Monseigneur le Lapin. Vêtu de velours et de satin, la taille entourée d'une ceinture de pierreries, il portait avec élégance dans ses pattes ses gants de chevreau qu'il n'avait pas oubliés, cette fois. Il avisa un angle secret de la pièce, y installa ses invités sur des banquettes de soie ; puis, s'inclinant très bas, disparut. On le vit reprendre son siège de délégué, au milieu de la salle.

Louison et Cloclo ouvrirent des yeux immenses. Étant maintenant plus instruits sur les personnages, les animaux, les êtres divers des pays féeriques, grâce au cinéma du prince Guerrier, ils pouvaient, sans trop errer, mettre des noms sur les êtres qu'ils voyaient.

Qui reconnurent-ils dans la présidente de cette cu-

rieuse assemblée ? *La Fourmi des Fables de La Fontaine*. Petite dame longue, mince, habillée d'une robe de satin noir constellée de jais, fort serrée à la taille, et revêtue d'un ample manteau de cour. Très affairée, elle signait documents sur documents, tout en levant la tête de temps à autre vers l'orateur du moment, l'âne *Cadichon*, venu pour la circonstance du royaume de Madame de Ségur. Il avait bien chaud *Cadichon*. Il s'essuyait le poil et le museau sans cesse. Son adversaire pour le moment, c'était *le Chat botté*. Que de spirituels coups de griffes, il en recevait, aux applaudissements d'un chœur de merles, critiques taquins et si avisés ! Le chat botté, voyez-vous, pouvait leur faire tant de mal, à eux les merles ! Les avaler d'une seule bouchée, par exemple. "Alors, se disaient-ils, un peu de flatterie disposerait peut-être à plus de douceur ce chat, grand seigneur. *Cadichon* tenait tête à tous cependant. *La petite Chèvre de M. Séguin, du royaume de Daudet*, mêla, tout à coup les cartes de façon irrémédiable. Sa naïveté lui faisait prendre des vessies pour des lanternes, une fois de plus.

"*Cadichon*, dit-elle, de son ton enfantin, en parlant sur le bout de la langue, le loup n'est plus ce qu'il était. J'ai reçu une belle lettre de lui, il m'invite à aller le voir avec une bonté qui m'a fait pleurer. *Cadichon*, tu te trompes, va, tu te trompes !"

Le *Chat botté* ne se tenait pas de joie.

"*Cadichon*, miaula-t-il, imitant à la perfection la petite *Chèvre*, ne fais pas l'âne buté, va faire briser les dents du loup, sur ta vieille carcasse. *Cadichon*, jette-toi dans la gueule du loup".

“Cadichon, Cadichon, reprirent les merles, iras-tu, n'iras-tu pas... Il ira... n'ira pas..., continuèrent-ils en sifflant. Il ira... n'iras pas...”

Le chahut devint étourdissant. Rugissements, bèle-ments, sifflements, éclatèrent simultanément. Les rappels à l'ordre purent difficilement couvrir ces cris. Messire Lapin accourut près d'Alice. “Sortez, chère amie, sortez vite avec vos invités. Notre présidente ne me pardonnerait pas de vous avoir rendus témoins de nos séances orageuses. Ceci est le prélude. Bah ! tout finira sur un accord parfait, avec toutes les voix à l'unisson. Il en est souvent ainsi. Il n'y a que des intelligences droites chez les animaux ici présents. S'ils voulaient seulement faire un peu moins d'esprit ! C'est cela qui brouille le jeu, cet insensé besoin de briller aux dépens de celui-ci ou de celle-là. Cet espoir un peu vain de tenir les rieurs, coûte que coûte... Venez, venez, hâtez-vous !”

Le prince, Louison et Cloclo, une heure plus tard, quittaient le souterrain. Les enfants manifestèrent un vrai chagrin d'avoir à quitter leurs nouveaux amis, l'empereur de Lilliput et ses obligeants sujets. Alice fit prendre au Prince Aladin et à ses sauveurs une nouvelle liqueur qui les rendit à leur taille naturelle. Puis, Petite Poucette et Alice s'éloignèrent aussi. Elles expliquèrent auparavant qu'un devoir pressant les attendait dans leurs royaumes respectifs.

“S'il vous plaît, avaient-elles ajouté avec fierté, nous avons reçu un ordre personnel, de notre souveraine, la reine des fées !”

Voilà aussi que l'on accourait du palais du prince

Aladin. La sentinelle avait donné l'éveil au dedans, au dehors, partout. La nouvelle de la délivrance du prince se répandait avec la rapidité de l'éclair. Les habitants de la ville accouraient, en proie à un bonheur délirant. Le prince était chéri de ses sujets. Ce fut en triomphateur, vraiment, qu'il pénétra dans son palais, porté sur les épaules de ses fidèles mameluks. Bientôt la princesse Badroulboudour se glissait en pleurant dans ses bras...

Louison et Cloclo profitèrent de ce désordre momentané pour se faufiler jusqu'aux portes de l'appartement de la sultane. Les gardes reconnurent les petits étrangers. Ils facilitèrent leur entrée dans la bibliothèque. Rien n'y était changé. Les enfants arabes, appelés à les remplacer, étaient toujours là, penchés sur des albums d'images. Plus loin, leur papa paraissait encore suspendu aux lèvres de la belle conteuse.

Louison fit un signe aux enfants. En silence l'on échangea les mantes, les turbans et les voiles. À cet instant des cris, les piaffements de nombreux chevaux, un tumulte effroyable éclatèrent dans les rues. La sultane et le papa se réveillèrent enfin, regardèrent partout avec étonnement, puis, se mirent à rire.

— Ma parole, belle Schéhérazade, dit le papa, votre incomparable éloquence m'a fait tout oublier. Et depuis combien de temps ? Je serais curieux de le savoir.

— Trois jours, docte professeur.

— Que dites-vous, Altesse ? Trois jours ?

— Oui, trois jours. Ordre est donné, voyez-vous, d'arrêter toutes les horloges, d'allumer toutes les lumières à l'intérieur, chaque fois que j'entretiens un hôte de choix.

C'est également un de mes attributs enchantés de faire en sorte qu'il ne sente ni le besoin de se nourrir ni de s'abandonner au sommeil.

— Au sommeil, cela va de soi, Votre Majesté, remarqua galamment le papa. Et pendant ce temps que devenaient mon Louison et ma Cloclo ?”

Il se souvenait, un peu penaud, le papa, de la recommandation de l'*Oiseau bleu*, relativement à sa distraction et à une surveillance étroite des enfants. Tout en posant cette dernière question le papa, lentement, s'était retourné vers le fond de la pièce. Les enfants, en ce moment, échangeaient encore quelques vêtements. Le papa poussa un cri de surprise, et tout alarmé, se précipita vers eux.

“Louison, Cloclo, que faites-vous ? M'auriez-vous désobéi ?”



VI

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

LES deux petits, un peu embarrassés voulurent répondre. Impossible. De tous côtés des gardes pénétraient dans la pièce, et se rangeaient en ordre, sous le commandement des officiers. Il était visible que le Sultan serait auprès de Schéhérazade dans quelques instants, une demi-heure au plus. Et puis, dans la rue, le tintamarre, les appels, les sifflets allaient croissant. Soudain, une immense clameur retentit, portant ce mot formidable : "Guerre ! Guerre ! Guerre !"

Le prince Aladin, en costume de cour, entra à ce moment. La Sultane s'effara. "Prince, s'exclama-t-elle, vous ici?... Qui vous a délivré?... Mais d'abord, apprenez-moi, apprenez-moi ? Que signifie ce tumulte ? Il m'affole. Entendez-vous ces invitations à la bataille ?"

Le prince baisa la main de Sa Majesté, puis répliqua vivement : "De grâce, ô notre belle souveraine, ne vous épouvantez pas ainsi !... Je vous apprendrai avec empres-

sement ce que je sais. D'abord, je dois ma libération à... à l'éloquence de Votre Majesté. Oui, votre prodigieux talent de conteuse a permis à ma femme d'utiliser à mon profit les services de deux petits Canadiens en promenade dans votre palais : Louison et Cloclo. Allah en avait ainsi décidé ! Ma sortie du souterrain est bien l'œuvre de ces enfants et de leurs amis. Je saurai les en récompenser. De riches cadeaux attendent dans la pièce voisine.

— Oh ! Louison, oh ! Cloclo, murmura le papa confus. Comme vous avez su me cacher tout cela !

— Pardon, papa, dit Louison, vous ne savez pas tout. Soyez sûr que l'on ne nous a pas permis de vous consulter.

— En effet ! appuya la princesse Badroulboudour qui surgissait. Je puis tout vous expliquer, Monsieur. Elle vint serrer les enfants dans ses bras, et déposer dans les mantes les cadeaux du prince, mettant tout en riant un doigt sur sa bouche.

“Monsieur, continua-t-elle, s'adressant au papa, vous leur pardonnez, n'est-ce pas ? Ma joie vaut bien votre indulgence, allez. Mais écoutez ceci... Retirons-nous un peu à l'écart, nous ne dérangerons pas notre Sultane.

“Prince Aladin, reprenait de son côté, d'un ton agité, la sultane à qui on venait de remettre un billet du souverain, ne savez-vous donc rien de ce qui se passe ? Le Sultan m'avertit que de graves décisions se prendront ici même dans un quart d'heure.

— Je sais peu de chose, en effet, puissante dame, je me doute seulement que...

Il s'interrompit, l'Oiseau bleu paraissait.

“J'arrive juste à temps, dit-il en s'inclinant, pour vous apprendre avec exactitude le message pressant qu'envoient à tous ses sujets loyaux, la reine des Fées et le roi des Génies. Mais permettez-moi, auparavant, de redevenir comme l'un de vous...

Tous virent l'*Oiseau bleu* s'envoler puis disparaître au fond de la pièce.

— “Que Votre Majesté ne m'en veuille pas,” de ce léger retard, chanta soudain près de la sultane un prince beau comme le jour. Il se courbait jusqu'à terre.

Tous accueillirent avec plaisir la personne du *prince Charmant*.

“Ne me félicitez pas, dit-il en souriant avec grâce. Le temps nous est à tous mesuré. Je devine ce que vos cœurs ressentent et vous en suis reconnaissant. Oui, vous le voyez, par ma subite métamorphose, la reine des Fées nous a relevés tous, de notre promesse. Nous pouvons dorénavant, à notre gré, user de nos dons enchantés. Les sorcières et leurs alliés se révoltaient par trop dangereusement. Nos souverains ont dû déclarer la guerre. Elle sera défensive de notre part, je vous prie de le croire. La plupart des sujets de ces contrées s'empressent en ce moment, de se rendre au royaume de l'illustre Perrault. Des instructions particulières à chacun d'eux les y attendent. Prince Aladin, le Sultan à qui j'ai remis, tout à l'heure, une missive royale vous parlera à ce sujet, ainsi qu'au vaillant *Sindbad le Marin*, qui vient d'entrer au palais, et à *Ali-Baba*, que les *quarante voleurs* ne sauraient détenir longtemps, maintenant qu'il est en possession de ses attributs féériques.”

Le papa de Louison et de Cloclo s'avança. "Aimable prince, dit-il, comme notre présence, en ces graves circonstances, doit vous paraître embarrassante ! Pourquoi ne pas nous ramener, en toute hâte, au pays des humains ?

— Hélas ! répondit le prince Charmant, il n'est plus en mon pouvoir de le faire. Mais ne craignez rien. Je veille sur vous. J'en ai reçu l'ordre de la bouche même de la Reine des Fées.

— Mais pourquoi, pourquoi nous garder ici ? insista le papa.

— Je ne le sais nullement, je vous assure, Monsieur. En outre, il m'est impossible de vous conduire auprès de nos souverains qui pourraient peut-être encore signer votre sauf-conduit... La guerre est déclarée et aucune initiative personnelle n'est tolérée... Seule, la Reine des Fées préside, commande, dirige nos moindres mouvements. Il faut vous conformer, n'est-ce pas ?

— Et ma femme ne s'inquiétera pas ?

— Elle est prévenue. Elle a confiance en l'obéissance de ses petits, et compte sur votre prudence. Puis, Louison et Cloclo recevront combien de leçons à la faveur des événements... Que Votre Majesté, ajouta-t-il en se tournant vers la sultane me permette maintenant de la quitter, en compagnie de mes voyageurs canadiens. Le Sultan est sur le point d'entrer.

— Mais où vous dirigez-vous avec tant de hâte, et, brisé de fatigue, cela se voit ? Suis-je indiscreète de vous le demander, prince ?

— Pas du tout, Altesse. Dans deux heures, je descendrai avec mes hôtes au royaume de Perrault. Ma

bien-aimée Florine m'y attend. Voyez-vous, je tiens à ce que Louison et Cloco, et aussi leur papa, assistent au départ de la plupart de nos vaillants sujets. La campagne du Canada mobilise toutes nos forces, vous le savez, et nous en avons de pittoresques, à côté de gracieuses et de braves. Ainsi, il y aura les régiments des nains, des gnomes et des enfants; ceux des animaux merveilleux, auxquels se joignent de fraîches recrues, tels *Bigarotte*, *Félix le Chat*, *Mickey*, même *la Cigale* que son repentir fait nôtre; ceux aussi, des êtres inanimés doués de vie par leurs créateurs: les soldats de plomb, les petites danseuses, d'autres personnages du royaume d'Andersen... Viendront enfin quelques types curieux: *Bécassine*, *M. Fenouillard*, de la *Bibliothèque du Petit Français*, *Cadet Rousselle*, *Don Quichotte* et *Sancho Pança*... Allons, allons, recevez tous nos tendres adieux. Donnons-nous rendez-vous, pour le lendemain de la paix, — nous en dicterons les conditions, je suis sûr, — au palais de la Société des Nations merveilleuses. En route, aimables hôtes! Sur les ailes de l'*Oiseau bleu*! Sur les ailes de l'*Oiseau bleu*!

N. B. — Ce récit a une suite intitulée : *Une révolte au pays des fées.*

PERSONNAGES MERVEILLEUX

Liste des personnages merveilleux cités dans cet ouvrage. — Noms de leurs créateurs. — Oeuvres où ils paraissent.

— A —

- ALADIN (Le prince). *Les Contes des Mille et une Nuits.* — *Aladin ou la lampe merveilleuse.*
ALI-BABA. *Les Contes des Mille et une Nuits.* — *Ali-Baba ou les quarante voleurs.*
ALICE AUX PAYS DES MERVEILLES. Lewis Carroll, pseudonyme de Charles Lutwidge Dodgson. — *Alice aux pays des merveilles.*
AVENANT (Le roi). Mme d'Aulnoy. — *La Belle aux Cheveux d'or.*

— B —

- BADROULBOUDOUR. (La princesse). — *Aladin ou la Lampe merveilleuse.*
BÉCASSINE. Caumery et Pinchon. — *Albums de Bécassine ou Semaine de Suzette.*
BELLE (La) AUX CHEVEUX D'OR. Mme d'Aulnoy. — *La Belle aux Cheveux d'or.*
BICHE (La) AU BOIS. Mme d'Aulnoy. — *La Biche au bois.*
BIENVEILLANTE (La fée). La Comtesse de Sigur. — *Ourson dans Nouveaux Contes de fées.*
BLAISE. Voir *Pauvre Blaise.*
BON (Le) FRIDOLIN. Le chanoine Schmid. — *Le bon Fridolin et le Méchant Thierry.*
BONNE-BICHE. La Comtesse de Ségur. — *Blondine. Bonne-Biche et Beau Minon dans Nouveaux Contes de Fées.*
BRIGANDS (Les). Le chanoine Schmid. — *La Jeune Muette.*

— C —

- CADET ROUSSELLE. Voir *Rousselle.*
CADICHON. La Comtesse de Ségur. — *Mémoires d'un âne.*
CÀRABOSSE (La fée). Charles Perrault. — *La Belle au Bois dormant.*

- CHARMANT (Le prince). Mme d'Aulnoy. — *L'Oiseau bleu.*
 CHAT (Le) BOTTÉ. Charles Perrault. — *Le Chat botté.*
 CHATTE (La) BLANCHE. Mme d'Aulnoy. — *La Chatte blanche.*
 CHÉRI (Le prince). Mme d'Aulnoy. — *Le Prince Chéri.*
 CHEVALIERS (Les) de la Table-Ronde.
 CHÈVRE (La) DE M. SÉGUIN. Alphonse Daudet. — *Lettres de mon Moulin.*
 CIGALE (La). La Fontaine. — *Fables.*
 CLODON. *La Légende de Saint Nicolas.*
 COMPAGNONS (Les) QUI VIENNENT A BOUT DE TOUT. Grimm.
 — *Contes.*
 CROISÉS (Les). *Légendaires.*

— D —

- DÉRIGNY (Jacques). La Comtesse de Ségur. — *L'Auberge de l'Ange-Gardien.*
 DÉRIGNY (Paul). La Comtesse de Ségur. — *L'Auberge de l'Ange-Gardien.*
 DÉsirÉE (La princesse). Mme d'Aulnoy. — *La Biche-au-bois.*
 DOLOR. Le chanoine Schmid. — *Geneviève de Brabant.*
 DON QUICHOTTE. Cervantes. — *Aventures de Don Quichotte de la Manche.*
 DORMÈRE (Geneviève). La Comtesse de Ségur. — *Après la pluie le beau temps.*

— E —

- ÉLISA. La Comtesse de Ségur. — *Les petites filles modèles.*
 ENFANTS (Les) DU CAPITAINE GRANT. Jules Verne. — *Les enfants du capitaine Grant.*
 ENVIE (La fée). Marie-Claire Daveluy. — *Le Filleul du roi Grolo.*

— F —

- FÉES (Les) DE LA TERRE CANADIENNE. Maxine, pseudonyme de Mme Taschereau-Fortier.
 FÉLIX-LE-CHAT. Walt Disney.
 FENOUIILLARD (M.). Christophe. — *La famille Fenouillard.*
 FERNANDO (Don). Le chanoine Schmid. — *Fernando.*
 FICHINI. Voir Sophie.
 FICHTENBERG (Le chevalier Cuneric de). Le chanoine Schmid. — *Rose de Tannebourg.*
 FICHTENBERG (Ildegarde de). — *Idem.*

- FICHTENBERG (Emma de). *Idem.*
 FICHTENBERG (Evrard de). *Idem.*
 FICHTENBERG (Ida de). *Idem.*
 FINETTE CENDRON. Mme d'Aulnoy. — *Finette Cendron.*
 FLEURVILLE (Camille de). La Comtesse de Ségur. — *Les Petites Filles modèles*
 FLEURVILLE (Madeleine de). La Comtesse de Ségur. — *Les Petites Filles modèles.*
 FLORINE (La princesse). Mme d'Aulnoy. — *L'Oiseau bleu.*
 FOUETTARD (Le Père). *La Légende de saint Nicolas.* Imagerie d'Épinal.
 FOURMI (La). La Fontaine. *Fables.*
 FRANÇOIS LE BOSSU. La Comtesse de Ségur. — *François le Bossu.*

— G —

- GENEVÈVE DE BRABANT. Le chanoine Schmid. — *Geneviève de Brabant.*
 GEORGEY (Mr.). La Comtesse de Ségur. — *Le Mauvais Génie.*
 GRACIEUSE. Mme d'Aulnoy. — *Gracieuse et Percinet.*
 GRIBOUILLE. La Comtesse de Ségur. — *La Soeur de Gribouille.*
 GRUNEAU (Mélanie de). Voir la *Jeune Muette.*
 GUERRIER (Le prince). Mme d'Aulnoy. — *La Biche au Bois.*

— I —

- INNOCENT. La Comtesse de Ségur. — *Les Deux Nigauds.*
 ITHA, comtesse de Toggenbourg. Le chanoine Schmid. — *Itha.*

— J —

- JACQUOT. *La Légende de saint Nicolas.*
 JEAN-QUI-RIT. La Comtesse de Ségur. — *Jean qui grogne et Jean qui rit.*
 JEUNE (LA) MUETTE. Le chanoine Schmid. — *La Jeune Muette.*
 JULIETTE. La Comtesse de Ségur. — *Un Bon Petit Diable.*

— L —

- LAMALICE. La Comtesse de Ségur. — *Les Bons Enfants*
 LAPIN (Monseigneur le). Lewis Carroll. — *Alice au pays des Merveilles.*
 LA ROCHÈNE (Henri de). Le chanoine Schmid. — *Le Jeune Henri.*
 LILLIPUT (L'empereur de). Jonathan Swift. — *Les Voyages de Gulliver.*
 LOUIS, LE PETIT ÉMIGRÉ. Le chanoine Schmid. — *Louis, le Petit Émigré.*
 LUTIN (Le prince). Mme d'Aulnoy. — *Le prince Lutin.*

— M —

- MAC LANCE (Charles). Voir *Un Bon Petit Diable*.
 MAC MICHE (Mme). La Comtesse de Ségur. — *Un Bon Petit Diable*.
 MAGICIEN (Le) AFRICAÏN. — *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, dans les
Mille et une Nuits.
 MÉCHANTE (La) VIEILLE. Le chanoine Schmid. — *La Jeune Muette*.
 MICKEY. Walt Disney. — *Albums de Mickey*.
 MINES D'OR (Le roi des). Mme d'Aulnoy. — *Le roi des Mines d'or*.
 MUSICIENS (Les) DE LA VILLE DE BRÊME. Grimm. — *Contes*.

— N —

- NAIN (Le) MAGIQUE. Grimm. — *Contes : les Nains magiques*.
 NICOLAS (Saint). *La Légende de saint Nicolas*.

— O —

- OISEAU (L') BLEU. Mme d'Aulnoy. — *L'Oiseau bleu*.
 OURSON. La Comtesse de Ségur. — *Ourson dans Nouveaux Contes des fées*.

— P —

- PANÇA (Sancho). Cervantès. — *Don Quichotte*.
 PAOLO. La Comtesse de Ségur. — *François le Bossu*.
 PAUVRE BLAISE ! La Comtesse de Ségur. — *Pauvre Blaise !*
 PERCINET. Mme d'Aulnoy. — *Gracieuse et Percinet*.
 PETER PAN. Sir James Matthew Barrie. — *Peter Pan*.
 PETIT LORD (Le). Mrs. Frances Hodgson Burnett. — *Le Petit Lord Fauntleroy*.
 PETIT POU CET. Charles Perrault. — *Le Petit Poucet*.
 PETITE POU CETTE. Andersen. — *Contes*.
 PHILIPPE. *La Légende de saint Nicolas*.
 POLICHINELLE.
 PRUDENCE. La Comtesse de Ségur. — *Les Deux Nigauds*.
 PRUDENT (Le génie). La Comtesse de Ségur. — *La Souris grise*, dans
Nouveaux Contes de Fées.

— R —

- RAGEUSE (La fée). La Comtesse de Ségur. — *Ourson dans Nouveaux Contes de fées*.

RAME. La Comtesse de Ségur. — *Après la pluie, le beau temps.*

ROLAND (Le Chevalier). Voir *les Chansons de Gestes.*

ROUSSELLE (Cadet). Voir *Chansons populaires de France.*

— S —

SCHÉHÉRAZADE (La princesse). — *Les Contes des Mille et une Nuits.*

SIGEIROI. Le chanoine Schmid. — *Geneviève de Brabant.*

SIMPLICIE. La Comtesse de Ségur. — *Les Deux Nigauds.*

SINDBAD LE MARIN. *Voyages de Sindbad le Marin dans les Mille et une Nuits.*

SOPHIE de Réan, puis Fichini. La Comtesse de Ségur. — *Les Malheurs de Sophie, les Petites Filles modèles, les Vacances.*

— T —

TANNEBOURG (Le Chevalier Edelbert de). — Le chanoine Schmid. — *Rose de Tannebourg.*

TANNEBOURG (Rose de). Le chanoine Schmid. — *Rose de Tannebourg.*

THÉOPHILE, LE PETIT ERMITE. Le chanoine Schmid. — *Théophile, le Petit Ermite.*

TOUTE-BELLE (La princesse). Mme d'Aulnoy. — *La princesse Toute-Belle.*

TRUITONNE. Mme d'Aulnoy. — *L'Oiseau bleu.*

— U —

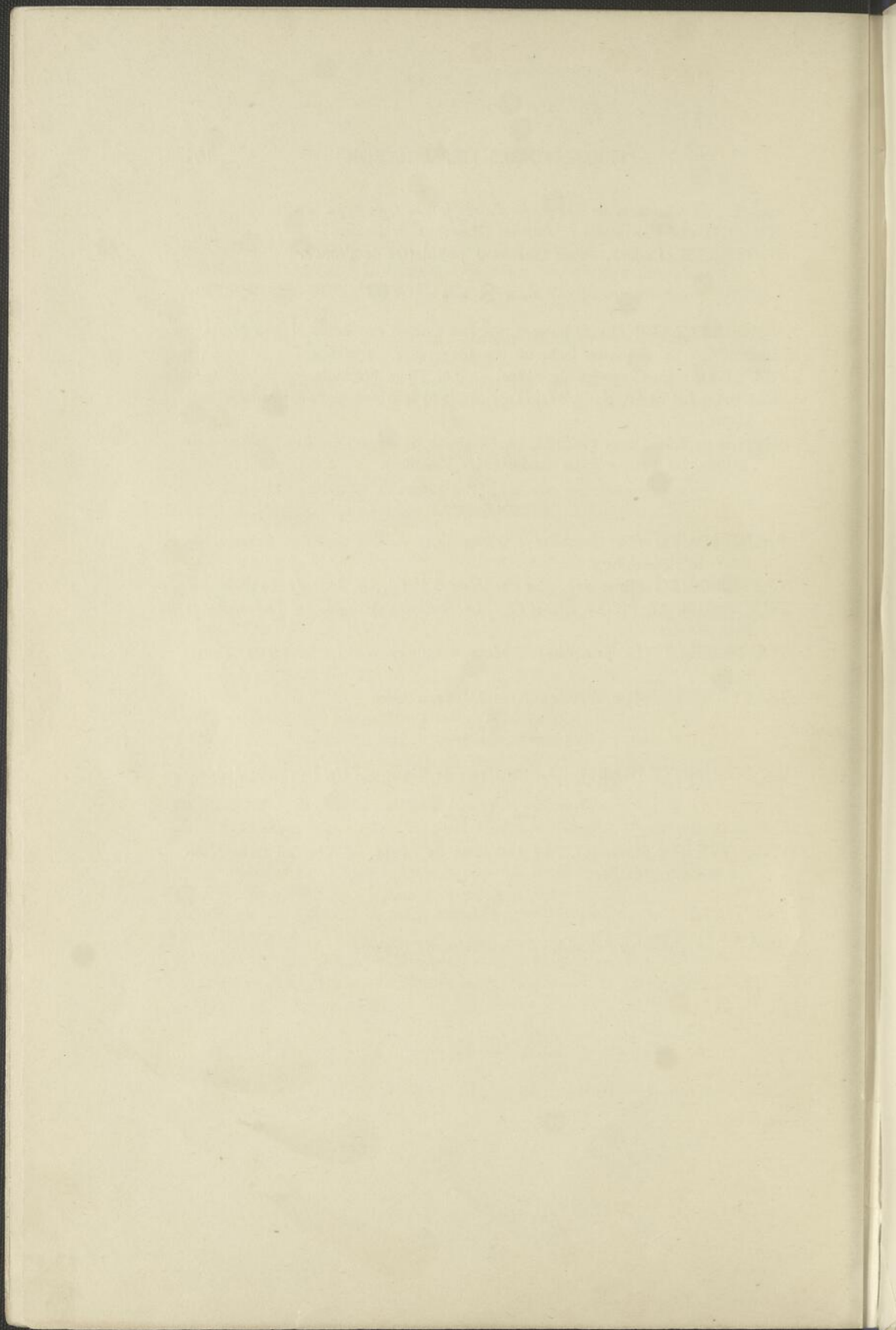
UN BON PETIT DIABLE. La Comtesse de Ségur. — *Un bon petit diable.*

— V —

VIOLETTE (La princesse). La Comtesse de Ségur. — *Ourson dans Nouveaux Contes de Fées.*

— W —

WOLF. Le chanoine Schmid. — *Geneviève de Brabant.*



A P P E N D I C E

CENT SOIXANTE AUTEURS ET LEURS LIVRES POUR LA JEUNESSE¹

Les volumes précédés d'un astérisque seront lus avec profit avant ou pendant la lecture de : *Sur les Ailes de l'Oiseau bleu*. *L'Envolée féerique*. Tous les ouvrages mentionnés se trouvent en librairie au Canada ou en France.

-
- 1—AIMARD (Gustave). *Les Bandits de l'Arizona*. Paris, Gauthier-Languereau.
 - 2—ANDERSEN (Hans Christian). 1805-1875. — *Contes*. Paris Hachette. (Bibliothèque Rose).
 - * *La Petite Poucette*.
"L'une des premières traductions françaises par Caralp, porte la date de 1848 (Paris, Belin-Lepireur et Morizol). L'une des premières traductions anglaises, "a fine copy of the beautiful Pickering edition, first impression", porte la date de 1846."
 - 3—ASSOLANT (Alfred). *Le Capitaine Corcoran*. Paris, Hachette, 2 vol. (Bibliothèque Rose).
 - *Montluc le Rouge*, *idem*. "L'action de ce roman se passe au Canada".
 - 4—AULNOY (Mme d'). 1650-1705. — *Contes de fées*. Illustrations Henry Morin. Paris, Laurens.
 - * *L'Oiseau bleu*.
 - * *La Chatte blanche*.
 - * *La Biche au bois*.
 - * *La Belle aux cheveux d'or*.
 - 5—AUTEUIL (Marie-Louise d'). *Mémoire d'une Souris canadienne*. — Montréal, Éditions Albert Lévesque.
 - 6—AYME (Marcel). *Les Contes du chat perché*. Illustré par N. Altman. Paris, N.R.F. (Livres pour enfants).

(1) Cette nomenclature rendra peut-être service aux parents, aux instituteurs et aux bibliothécaires. On y trouvera à côté de chefs-d'œuvre consacrés, des œuvres récentes pouvant convenir à notre jeunesse friande de lectures.

- 9—BAUDRILLART (Cardinal André) de l'Académie française. — *La grande et belle histoire de la première croisade*. Paris, Calmann-Lévy.
- * 8—BARRIE (Sir James Matthew). *Peter Pan*. N.-Y., Scribner. "Il n'existe pas à date (1935) de traduction française". Parut pour la première fois sur le théâtre de Londres, le 26 décembre 1904."
- 9—BAUDRILLART (Mgr André) de l'Académie française. — *La grande et belle histoire de la première croisade*. Paris, Calmann-Lévy.
- 10—BAZIN (René). *Il était quatre petits enfants*. Illustrations de Gaston Dutriac. Tours, Mame. (Série Iib).
- BÉCASSINE. Voir Caumery et Pinchon.
- 11—BEDIER (Joseph) de l'Académie française. *Chevalerie*. Illustrations de Job. Tours, Mame. (Série M).
- 12—BEECHER-STOWE (Mrs. Harriet). *La Case de l'oncle Tom*. Paris, Delagrave. (Bibliothèque Juventa). "Première édition anglaise 1852. Première édition française, 1853. Première adaptation pour les enfants, 1855."
- 13—BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*. Paris, Laurens.
- 14—BERNOVILLE, (Gaétan). *Le Braconnier de la Nuit*. Paris, Gigord. (Collection : Le Feu de Camp).
- 15—BERQUIN (1749-91). *L'Ami des enfants*. Illustrations en noir et en couleurs de H. Gerbault. Paris, Laurens (Chefs-d'œuvre à l'usage de la jeunesse).
- 16—BERTRAND (Louis), de l'Académie française. — *Saint Augustin*. Illustrations de G. Dutriac. Tours, Mame. (Édition pour la jeunesse). Série IIa.
- 17—BILBOQUET. — (Le fameux clown de la T.S.F.) — *Mes souvenirs*. Préface de Paul Reboux; illustrations de J.-P. Pinchon. Paris, Alcan. (Collection Benjamin).
- 18—BORDEAUX (Henry), de l'Académie française. — *La nouvelle croisade des enfants*. Tours, Mame. (Collection Pour Tous).
- 19—BOUILLY (1763-1842). — *Contes à mes petites amies*. Cet ouvrage de l'un des ancêtres de la littérature enfantine ne se trouve plus en librairie.
- 20—BUCHAN (John) (Lord Tweedsmuir). — *Le prêtre Jean*. Illustrations de Georges Vallée. Paris, Nelson. (*Grands Récits illustrés*: nouvelle collection pour la jeunesse). "De 10 à 15 ans".
- * 21—BURNETT (Mrs. Frances Hodgson). — *Le petit lord*. Paris, Delagrave.
- 22—BUTTS (Marie). — *Roland, le vaillant paladin*. Paris, Larousse. (Contes et gestes héroïques).

- CADET ROUSSEL ou Rousselle. — Voir Rousselle.
- 23—CAMI (Pseudonyme). — *Aventures sans pareilles du baron de Crac*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 24—CARENCO (L.). — *Contes tirés de Shakespeare*. Paris, Nelson. (Collection : *Je raconte*).
- * 25—CARROLL (Lewis) (pseudonyme de Charles Lutwidge Dodgson). — *Alice au pays des merveilles*. Paris, Nelson. Illustrations de H. Morin.
- 26—CAUMERY et PINCHON. — *Albums de Bécassine*. Paris, Gautier. Languereau.
- 27—CERVANTÈS (Michel de) (1547-1616). — *Le Don Quichotte de la jeunesse*. Paris, Garnier. (Bibliothèque enfantine).
- 28—CHAMSON (André). — *Histoire de Magali*. Paris, Hartmann. (Collection *Les grands écrivains pour les petits enfants*).
- 29—CHÉRAU (Gaston) de l'Académie française. — *Le Pimpet*. Illustrations de Roger Reboussin. Paris, Delagrave.
- 30—COLET (L.). — *Enfances célèbres*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose.)
- 31—COLMONT (Mme M.). — *Rosignol des Neiges*. Paris, Éditions Bourrelier. Obtint le prix Jeunesse 1935. Le jury de ce nouveau prix littéraire se compose de M. Paul Hazard, Mme Simone Ratel, MM. Georges Duhamel et Paul Fort.
- 32—COOPER (Fenimore). — *Le dernier des Mohicans*. Paris, Garnier.
- 33—COULEVAIN (Pierre de) pseudonyme de Mme Fabre. — *L'Épreuve de Georges*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 34—CUMMINS (Mistress). — *L'Allumeur de réverbères*. Paris, Hachette. (Romans étrangers, série A.)
- DAGOBERT (Le roi). — Illustrations de Job. (Imagerie française sur des thèmes français). Paris, Laurens.
- 35—DANRIT (Le capitaine) pseudonyme du Colonel Driant. — *Jean Tapin*, 2 vol. Paris, Delagrave. (Bibliothèque Juventa).
- * 36—DAUDET (Alphonse). — *Lettres de mon Moulin*. Contes du Lundi. Tours, Mame. (Image d'Albert Uriet).
- * 37—DAVELUY (Marie-Claire). — *Le Filleul du roi Grolo*. Dessins de James McIsaac. Montréal. Bibliothèque de l'Action française.
- 38—DEFOE (Daniel). — *Robinson Crusoé*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 39—DELARUE-MARDRUS (Lucie). — *Un cancre*. Édition adaptée pour la jeunesse. Paris, Bourrelier. (Collection *Primevère*).
- 40—DELLY (M.) pseudonyme de Marie Salomon. — *La maison du lis*. Paris, Languereau. (Bibliothèque de Suzette).

- 41—DERÈME (Trisan). — *Les histoires de Patachou*. Dessins de André Hellé. Paris, Émile-Paul.
- 42—DESBORDES-VALMORE (Marceline). — *Contes en prose pour les enfants*. Paris, Laurens.
- 43—DES GACHONS (Jacques). — *Des bêtes et quelques gens*. Paris, Gigord. (Nouvelle collection illustrée. *Des livres pour la jeunesse*).
- 44—DESNOYERS (L.). — *Les mésaventures de Jean-Paul Choppart*. Paris, Nathan. (Collection *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*).
- 45—DICKENS (Charles). — *Le Grillon du foyer*. Paris, Nelson. (Grands récits illustrés).
- 46—DISNEY (Walt). — *Albums de Mickey*. Paris, Hachette.
 “ “ — *Albums de Félix le Chat*. Paris, Hachette.
- 47—DOMBRE (Roger). — *L'Héritage du Bohémien*. Paris, Gauthier-Languereau. (Bibliothèque de Suzette).
- 48—DOMINIK (H.). — *John Workman, ou les cent millions du petit crieur de journaux*. Paris, Nathan. (Collection “Aventures et voyages”).
- 49—DUHAMEL (Georges). — *Les Jumeaux de Vallangoujard*. — Dessins de Berthold Mann, “le célèbre illustrateur de l'écrivain”. Paris, Hartmann. (Collection Les Grands écrivains pour les petits enfants).
- 50—DUHAMELET (Geneviève). — *Tout feu, tout flamme*. Paris, Desclée, de Brouwer. (Collection “Alain-Belle-Humeur”).
- 51—DUMAS (Alexandre). — *La Bouillie de la Comtesse Berthe*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Blanche).
 — *Le Capitaine Pamphile*. Paris, Nathan. (Oeuvres célèbres pour la jeunesse).
 — *Histoire d'un casse-noisette*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 52—FABRE (Jean-Henri). — *La Science de l'oncle Paul*. Paris, Delagrave.
- 53—FADETTE (pseudonyme de Mme Maurice Saint-Jacques). — *Il était une fois . . .* Montréal, Therrien.
 — *Contes de la lune*. Montréal, Le Devoir.
- 54—FAUCONNIER (Geneviève). — *Micheline à bord du Nibong*. — Paris, Gigord. (Nouvelle collection illustrée “Des livres pour la jeunesse”).
- 55—FÉNÉLON. — *Le Voyage dans l'Île des Plaisirs*. (Inséré dans Stahl (P.-J.) *Aventures de Tom Pouce*).
 — *Félix le Chat*. — Voir Disney (Walt).
- 56—FEUILLET (Octave). — *Vie de Polichinelle et ses nombreuses aventures*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 57—FÉVAL (Paul). — *Oeuvres*. Paris, Ollendorf.

- 58—FINN, (R. P. Francis, s.j.). — *Oeuvres*. 17 v. Paris, Desclée de Brouwer. (Romans pour la jeunesse. Collection Finn).
- 59—FLEURIOT (Zénaïde). — *Oeuvres*. 85 v. Paris, Hachette (et autres).
- 60—FORBIN (Victor). — *Le Mystère de l'île Z*. Illustré par Jean Rouvier. Paris, Alcan. (Collection Benjamin).
- 61—FRANAY (Gabriel). — *Les Mémoires de Primevère*. Illustré. Paris, Colin. (Bibliothèque du Petit Français).
- 62—FUNCK-BRENTANO (Frantz). — *Contes pour la nuit de Noël*. Paris, Colin. (Les Beaux Livres du foyer).
- * 63—GASPÉ (Philippe Aubert de). — *Les Anciens Canadiens*. Montréal, Beauchemin.
- 64—GAUTIER, (Judith). — *Les Mémoires d'un éléphant blanc*. Paris, Colin. (Bibliothèque du Petit Français).
- 65—GAUTIER (Théophile). — *Le Capitaine Fracasse*. Paris, Nathan.
- 66—GÉRARD (Jules). — *Le Tueur de lions*. Paris, Figuière.
- 67—GHÉON (Henri). — *Épiphanie*. Illustrations de François Bisson. Paris, Desclée de Brouwer. (L'Année en fête pour nos enfants).
- 68—GIRARDIN (Mme Émile de). — *L'Île des marmitons et autres contes*. Paris, Nelson. (Collection Jouvence).
- 69—GOURAUD (Julie). — *Mémoires d'un caniche*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 70—GOYAU (Georges), de l'Académie française. — *À la Conquête du monde païen*. Tours, Mame. Illustrations d'Edgar Maxence, de l'Institut.
- 71—GRÉGOIRE-COUPAL (Mme M. Antoinette). — *La Sorcière de l'îlot noir*. Montréal, Éditions Albert Lévesque. (Série "Les Récompenses").
- * 72—GRIMM (Les Frères). — *Contes*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
 — *Les Nains magiques*.
 — *Les Six compagnons qui viennent à bout de tout*.
 — *Les musiciens de la ville de Brême*.
 La première édition française des Contes date de 1824 (Paris, Auguste Boulland).
- 73—GYP (pseudonyme de la Comtesse Martel de Janville, née Riquetti de Mirabeau). — *Un trio turbulent*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 74—HANSTEIN (O.) — *Jusqu'à la lune en fusée aérienne*. Paris, Nathan. (Collection "Aventures et voyages").

- 75—HARRIS (Joël Chandler). — *L'Oncle Rémus*. (Nouvelle collection pour la jeunesse).
- 76—HAUFF. — *Contes merveilleux*. Tours, Mame. (Collection "Pour tous").
- 77—HAWTHORNE (Nathaniel). — *Le Livre des merveilles*. Paris, Les Oeuvres représentatives. (La Joie de nos enfants).
- 78—HERMANT (Abel). — *Un Filleul d'aujourd'hui*. Paris, Hachette. (Grands albums).
- 79—HINZELIN (Em.). — *Les Animaux historiques*. Paris, Delagrave. Illustrations de Benjamin Rabier. (Collection "Histoire et littérature").
- 80—HOUVILLE (Gérard d'), pseudonyme de Mme Henri de Régnier, née Hérédia. — *Les Rêves de Rikiki*. Illustrations de Tigre. Paris, Plon.
- 81—HUBLET, (R. R.) s.j. — *Alain Belle-Humeur*. Paris, Desclée de Brouwer. (Collection "Alain Belle Humeur").
—*Parole de scout*. Idem.
- 82—HUISMAN (M. et G.). — *Contes et légendes du Moyen-Age*. Paris, Nathan.
- 83—JAMMES, (Francis). — *Le Bon Dieu chez les enfants*. Illustrations de Mme Franc-Nohain. Paris, Plon.
- 84—KIPLING (Rudyard). — *Ce Chien, ton serviteur*. Paris, Hartmann. Dessins de Madeleine Charléty. (Collection "Les Grands Écrivains pour les petits enfants").
- 85—KINGSLEY (Charles). — *Une étrange aventure au fond des mers*. Paris, Gigord. (Nouvelle collection illustrée "Des livres pour la jeunesse").
- 86—LA FONTAINE (Jean de). — *Fables de La Fontaine et de Florian*. Illustrations par Granville. Paris, Garnier.
- * 87—LA HIRE (Jean de). — *L'As des Boy Scouts*. Paris, Ferenczi.
- 88—LAHY-HALLEBECQUE. — *Agnès ou le vaste monde*. Paris, Colin.
- 89—LATZARUS (Marie-Thérèse). — *Une Aviatrice de douze ans*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 90—LAVEDAN (Henri), de l'Académie française. — *La Puce et Gredine*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 91—LAVERGNE (Mme Julie), née Ozaneaux. — *La Diane de Marly*. Tours, Mame. (Série 50) (Nouvelle).
- 92—LAVERGNE (Juliette), pseudonyme de Mme Arthur Saint-Pierre, née Desaulniers. — *La Vie gracieuse de Catherine Tekakwitha*. Montréal, Éditions Albert Lévesque.
- 93—LEBLANC (Maurice) et André de Maricourt. — *La Forêt des aven-*

- tures, ou *Peau d'Ane et Don Quichotte*. Illustrations de Roger Broders. Paris, Delagrave.
- 94—LE GOFFIC (Charles) et Norbert Sevestre. — *Le Roman du Mont Saint-Michel*. Illustrations de René Giffey. Paris, Delagrave. Paris, Boivin. (Contes de toutes les couleurs).
- 95—LEMAÎTRE (Jules). *Contes blancs*. Illustrations de H. Morin.
- 96—LE NORMAND (Michelle), pseudonyme de Mme Léopold Desrosiers, née Tardif. — *Autour de la maison*. Montréal, Le Devoir.
- 97—LENOTRE (Thérèse) et G. Lenôtre, de l'Académie française. — *Un Voyage à Paris sous Louis XVI*. Illustrations de Carlègle. Paris, Calmann-Lévy. ("Pour nos enfants").
- 98—LEPRINCE DE BEAUMONT (Mme). — *Le Magasin des enfants*. Paris, Hachette.
- 99—LEVIS-MIREPOIX (Duc de). — *La Vie des poupées*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Blanche).
- 100—LHOTTE (Céline) et Marie Leblanc. — *Sous le doux règne des jouets*. Contes modernes pour les enfants de 6 à 12 ans. Album de 128 pages. Illustré par Anne-Léone. Paris, Éditions "Mariage et Famille".
- 101—LICHTENBERGER (André). — *Le Noël de Trott*. Illustrations en couleurs de Paule Gaillard de Champris. Paris, Plon. (Nouveaux albums pour les petits).
- 102—LOEVENBUCK et HELLIN. — *Les Cahiers du Sergent Walter*. Paris, Tallandier. (Les Livres pour la jeunesse). Ouvrage couronné par l'Académie française.
- 103—MACÉ (Jean). — *Histoire d'une bouchée de pain*. Paris, Hachette.
- 104—MAC ORLAN (Pierre). — *Les Clients du bon chien jaune*. Paris, Les Oeuvres représentatives. (La Joie de nos enfants).
- 105—MAGNE (Émile). — *Au Temps du grand roi*. Illustrations de Carlègle. Paris, Calmann-Lévy. (Collection "Albums pour nos enfants").
- 106—MALOT (Hector). — *Sans famille*. Paris, Flammarion. Ouvrage couronné par l'Académie française.
- 107—MARGUERITE (Paul). — *Ame d'enfant*. Paris, Gedalge. (Livres illustrés pour la jeunesse).
- 108—MARIE, reine de Roumanie. — *Kildine : histoire d'une méchante petite princesse*. Tours, Mame.
- 109—MARITAIN (Rhais). — *L'Ange de l'École*. Illustrations de G. Severini. Paris, Desclée de Brouwer. (L'Année en fête pour nos enfants).

- 110—MARJOLAINE, pseudonyme de Mlle Juxta Leclerc. — *Contes pour enfants canadiens*. Dessins de James McIsaac. Montréal, Éditions Albert Lévesque.
- 111—MAURIAC (François). — *Le Drôle*. Dessins de Madeleine Charléty. Paris, Hartmann. "Un chef-d'œuvre de littérature enfantine".
- 112—MAUROIS (André). — *Patapoufs et Filifers*. Dessins en couleurs de Jean Bruller. Paris, Hartmann. "Un livre désormais classique dans la littérature enfantine".
- 113—MAXINE, pseudonyme de Mme Taschereau-Fortier, née Bouchette. — *Fées de la terre canadienne*. Montréal, Éditions Albert Lévesque. (Série "Les Récompenses").
- 114—MAYNE-REID. — *A Fond de cale*. Paris, Hachette. (Bibliothèque Rose).
- 115—MELANÇON (Claude). *Par terre et par eau*. Québec, Le Soleil. — *Mickey*. Voir Disney. (Walt).
- 116—MILLE (Pierre). — *Line en Nouvelle Calédonie*. Paris, Calmann-Lévy. (Albums — "Pour nos enfants").
- * *Les Mille et une nuits*. Montréal, Beauchemin.
- 117—MONNIOT (Mlle). — *Le Journal de Marguerite*. Paris, Hachette. "En 1934, on présentait la 177e édition de l'œuvre impérissable de Mlle Monniot".
- 118—MONTGOMERY (Florence). — *Incompris...* Traduit de l'anglais. Tours, Mame.
— *L'Homme aux lunettes bleues*.
- 119—MUSSET (Alfred de). — *Histoire d'un merle blanc*. Paris, Laurens.
- 120—MUSSET (Paul de). — *Monsieur le Vent et Madame la Pluie*. Paris, Hachette.
* *Nicolas (La Légende de saint)*. Tours, Mame.
- 121—NAVERY (Raoul de), pseudonyme de Mme David. — *Le Filleul de l'Évêque*. Paris, Gautier-Languereau.
- 122—NODIER (Charles). — *La Neuvaine de la Chandeleur*. Paris, Hachette.
- 123—NORMAND (Charles). — *Récits tirés de l'Illiade*. Paris, Nelson.
- 124—NORMAND (Suzanne). — *Le Batelier de Lutèce*. Paris, Gedalge. (Collection Aurore).
- 125—OLIGNY (Mme Odette). — *Nos Animaux domestiques*. Montréal, Éditions Albert Lévesque. "Pour les enfants de 8 à 10 ans."
- 126—PEROCHON (Ernest). — *Les Yeux clairs*. Illustrations de Ray Lambert. Paris, Delagrave.
- *127—PERRAULT (Charles). — *Contes*. Illustrations de Fraipont, Robida, Vimar, etc., Paris, Laurens. (Chefs-d'œuvre à l'usage de la

- jeunesse). On compte de 1700 à 1925, quarante-huit (48) éditions différentes des *Contes de Perrault*. Une édition de la plus grande rareté est décrite dans l'ouvrage luxueux, en deux volumes, édité par la maison Gumuchian de Paris, et intitulé "Les Livres de l'Enfance" (1932).
- 128—PINEAULT-LÉVEILLÉ (Mme Ernestine). — *Dollard raconté aux enfants*, par Joyberte Soulanges, pseudonyme de Mme Arthur Léveillé. Montréal, Bibliothèque de l'Action française.
- 129—POURTALÈS (Guy de). — *Marins d'eau douce*. Dessins de Madeleine Charléty. Paris, Hartmann. "Pour les enfants de 10 à 15 ans". "Souvenirs d'enfance de l'auteur de *Liszt* et de *Chopin*; . . . la découverte de la musique".
- 130—QUINEL (Charles) et A. de Montgon. — *Le Bateau-Fantôme*. Illustrations de Dimitrow. Paris, Nathan. (Collection "Aventures et voyages"). "L'héroïne du roman est une jeune canadienne, Marie-Anne Cartier".
- 131—RATEL (Simone). — *Histoire du poussin chaussé*. Illustrations de Jacqueline Duché. Paris, Bourrelier. (Albums illustrés en couleurs).
— *Ben-Kiki l'Invisible*. Paris, Denoel et Steele. (La Bibliothèque merveilleuse).
- 132—REBOUX (Paul). — *Gérard et les Fourmis*. Paris, Flammarion.
- 133—RICHEPIN (Jean). — *Allons, enfants de la Patrie!* Tours, Mame. "33 poèmes inédits de Richepin . . . 50 dessins de Job".
- 134—RIMBAUD (Arthur). — *Le Petit Compagnon de Jeanne d'Arc*. Paris, Hachette.
- 135—ROBERT-DUMAS (Charles). — *Un Lycéen a disparu*. Illustrations de G. Hautot. Paris, Boivin. "Un roman policier pour enfants".
- 136—ROCHE-MAZON (Jeanne). — *Contes du Ver-luisant*. Illustrations par O'Klein. Paris, Boivin. (Contes de toutes les couleurs). "Prix de littérature enfantine au Lyceum de France 1931".
- 137—SANDEAU (Jules). — *La Roche aux mouettes*. Paris, Hachette.
- 138—SANDRE (Thierry), pseudonyme de Charles Moulié. — *La Merveilleuse aventure de Robert-le-Diable*. Paris, Les Oeuvres représentatives. (L'Adolescence catholique).
- 139—SCHMID (Chanoine Christophe), 1768-1854. — *Contes*. Tours, Mame.
* *Rose de Tannebourg*.
* *Geneviève de Brabant*.
* *Le Bon Fridolin*.

- * *Théophile, le petit ermite.*
- * *La Jeune Muette.* (Dans la *Famille Chrétienne*).
"La première édition de *Aladin* date de 1820. C'est une édition de colportage".
- 140—SCOTT (Sir Walter). — *Ivanhoe.* Paris, Nelson. (Bibliothèque illustrée pour la jeunesse). "De 10 à 16 ans".
- 141—SÉGUR (Comtesse de). — *Oeuvres.* Paris, Hachette. 20 v. (Bibliothèque Rose).
 - * *Les Malheurs de Sophie.*
 - * *Les Petites filles modèles.*
 - * *Un Bon petit diable.*
 - * *Le Mauvais génie.*
 - * *Nouveaux contes de fées.*
- 142—SÉVÉRINE. — *Line.* Paris, Crès.
- 143—SIENKIEWICZ (Henri). — *Le Gouffre noir.* Paris, Nathan. (Aventures et voyages).
- 144—STAHL (P.-J.). — *Les Aventures de Tom Pouce . . . suivies du Voyage au pays des plaisirs,* par Fénelon. Paris, Hachette. (Bibliothèque blanche).
- 145—STEVENSON (Robert-Louis). — *La Flèche noire.* Paris, Nelson. (Bibliothèque illustrée pour la jeunesse).
Stowe (Mrs. Harriett Beecher). Voir Beecher-Stowe.
- 146—SWIFT (Jonathan). — *Voyages de Gulliver.* Paris, Garnier. "La première édition de Paris date de 1727"
- *147—THACKERAY (William Makepeace). — *La Fée Réglisse.* Paris, Denoel et Steele. (La Bibliothèque merveilleuse).
- 148—THEURIET (André). — *L'Oncle Scipion.* Paris, Geldage. (Collection Aurore).
- 149—TROGAN (E.). — *Les Mots historiques du pays de France.* Aquarelles de Job. Nouvelle édition mise à jour (1934). Tours, Mame.
- 150—TURCOT (Marie-Rose). — *Le Carrousel.* Montréal, Beauchemin.
- 151—TWAINE (Mark), pseudonyme de S. Clemens. — *Le Prince et le Pauvre.* Traduction de Mlle Fayet. Paris, Les Oeuvres représentatives. (Collection "La Joie de nos enfants").
- 152—TYNAIRE (Marcelle). — *Introduction à Hans Christian Andersen. Contes choisis.* Traduction et notes par Pierre Méléze. Paris, La Renaissance du livre.
- 153—VERNE (Jules). — *Oeuvres.* Paris, Hetzel.
 - * *Les Enfants du capitaine Grant.*
- 154—VIGNERON (M.). — *Pimprenelle et Mafouinette.* Paris, Bourre-

- lier. "Recommandé par le jury du prix de littérature enfantine "Jeunesse".
- 155—VILARINO (R.P.) s.j. — *Contes radiophoniques*. Traduits de l'espagnol par le R. P. Bellot, s.j., Paris, Desclée de Brouwer. (Collection "Alain Belle-Humeur").
- 156—VILDRAC (Charles). — *Les Lunettes du lion*. Illustrations par Edy Legrand. Paris, Hartmann. (Collection "Les Grands écrivains pour les petits enfants"). "Le plus beau livre d'enfants réalisé en France".
- 157—WAST (Hugo). — *Alègre*. Traduit de l'espagnol par Henry Gross. Paris, Bourrellier. (Collection Primevère).
- 158—WISEMAN (Cardinal). — *Fabiola*. Paris, Garnier. (Bibliothèque enfantine).
- 159—WYSS (Rodolphe). — *Le Robinson suisse*. Paris, Flammarion.
- 160—YVER (Colette). — *Jeanne d'Arc*. Illustrations de Paul Iribe. Calmann-Lévy.

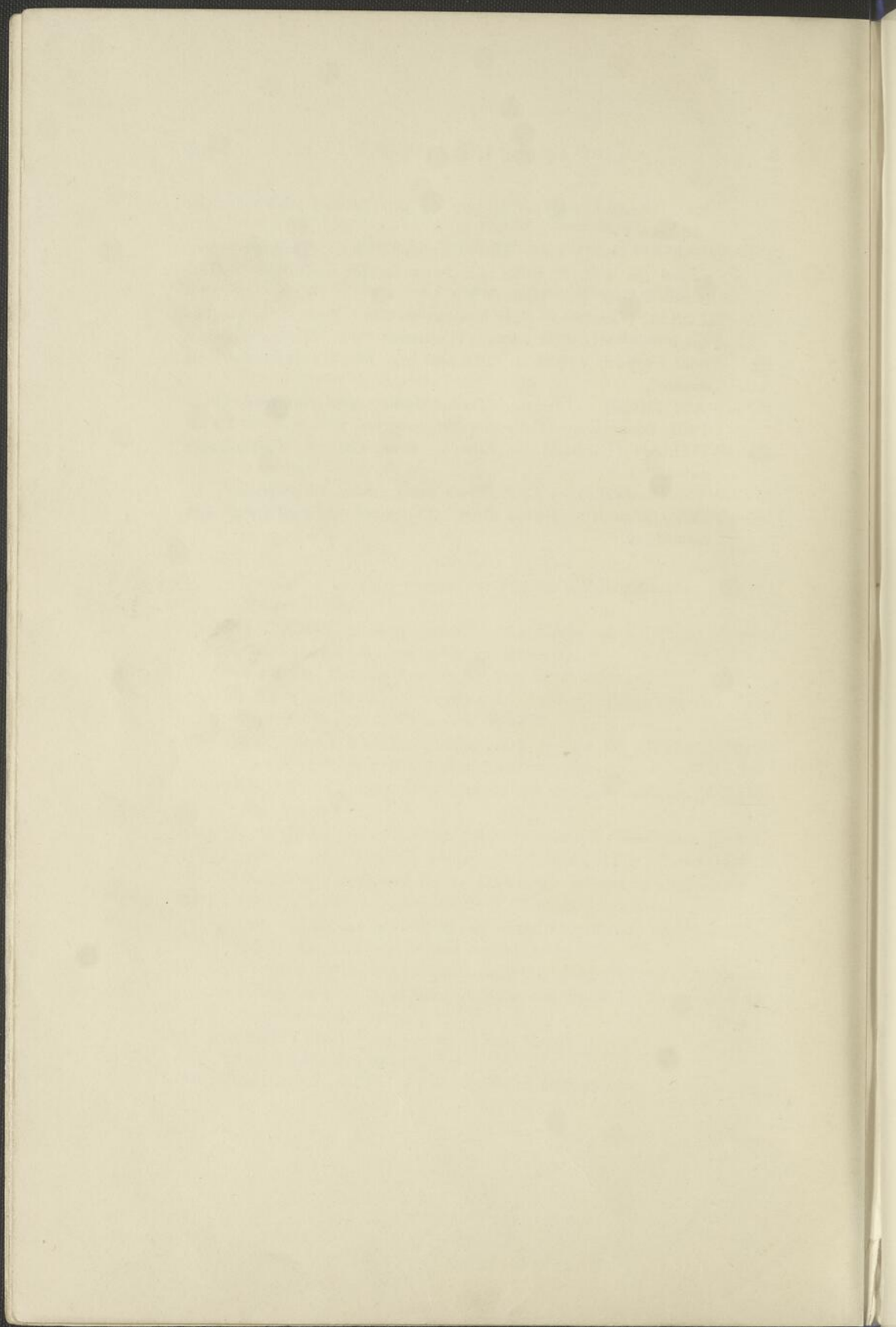


TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 9

Récit préparatoire :

La Vision du Papa Savant 11

I — La cadeau du premier de l'an 13

II — Saint Nicolas console le papa savant 20

III — L'aviateur enchanté : L'Oiseau bleu 26

Première étape :

Le Royaume de Mme d'Aulnoy 31

I — Le Prince Charmant et la Princesse Florine 33

II — L'arrivée des rois et des reines 40

III — Le banquet merveilleux 45

IV — Révélations 54

V — La fuite devant Truitonne 58

Deuxième étape :

Le Royaume de Mme de Ségur 63

I — Le Château de Fleurville 65

II — La fugue chez le Bon Petit Diable 70

III — Les prisonniers de Mme Mac Miche 75

IV — La ruse de Petit Poucet 80

V — Louison est sauvé 85

VI — La déchéance de Petit Poucet 94

Troisième étape :

Le Royaume du Chanoine Schmid 99

I — Au camp des chevaliers 101

II — Les cachots de Fichtenberg 111



TABLE DES MATIÈRES (suite)

III — Chez les Brigands	120
IV — Le Nain Magique	127
V — Les Musiciens de la Ville de Brême et les Compagnons-qui-viennent-à-bout-de-tout	131
VI — Une expédition peu ordinaire	135
VII — La tourmente de neige	141
VIII — Adieu, Allemagne des Schmid et des Grimm	147

Quatrième étape :

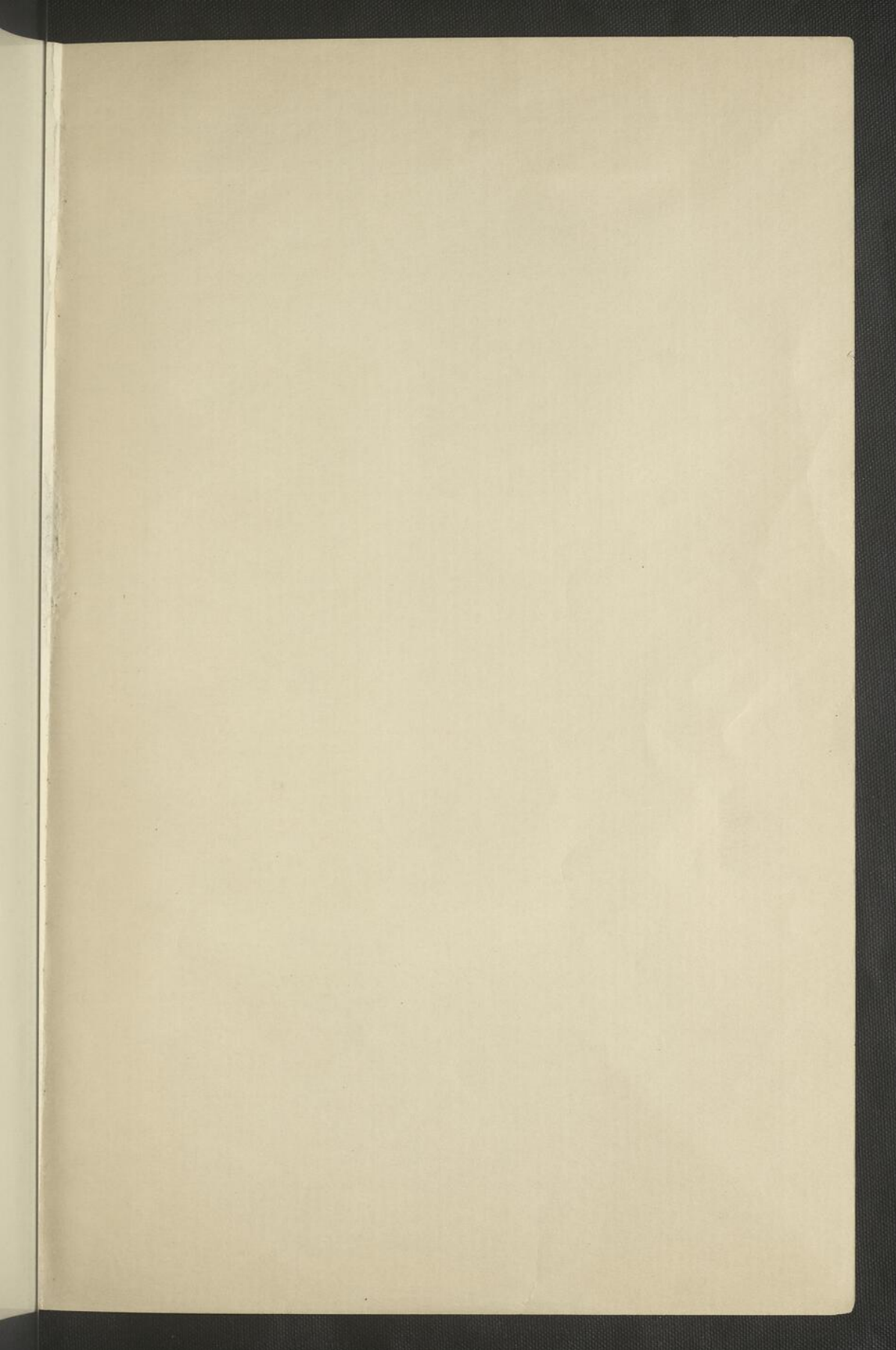
Le Royaume des Mille et une Nuits	153
I — La Sultane Schéhérazade	155
II — Une mission périlleuse	161
III — L'ultimatum du Magicien Africain	168
IV — Les mystérieux lis d'eau	171
V — L'évasion du Prince Aladin	175
VI — La guerre est déclarée	182

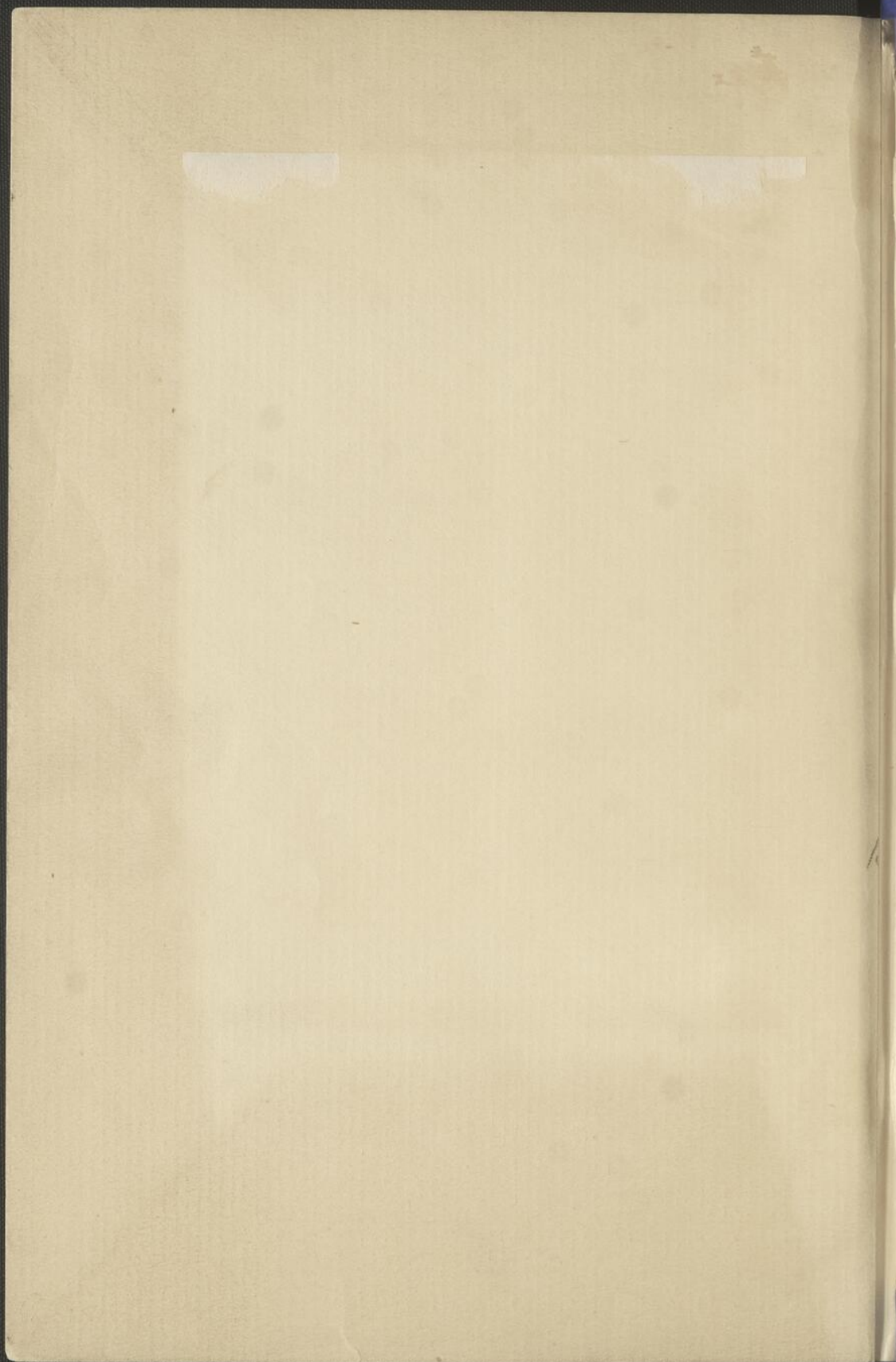
Personnages merveilleux	187
Appendice	193

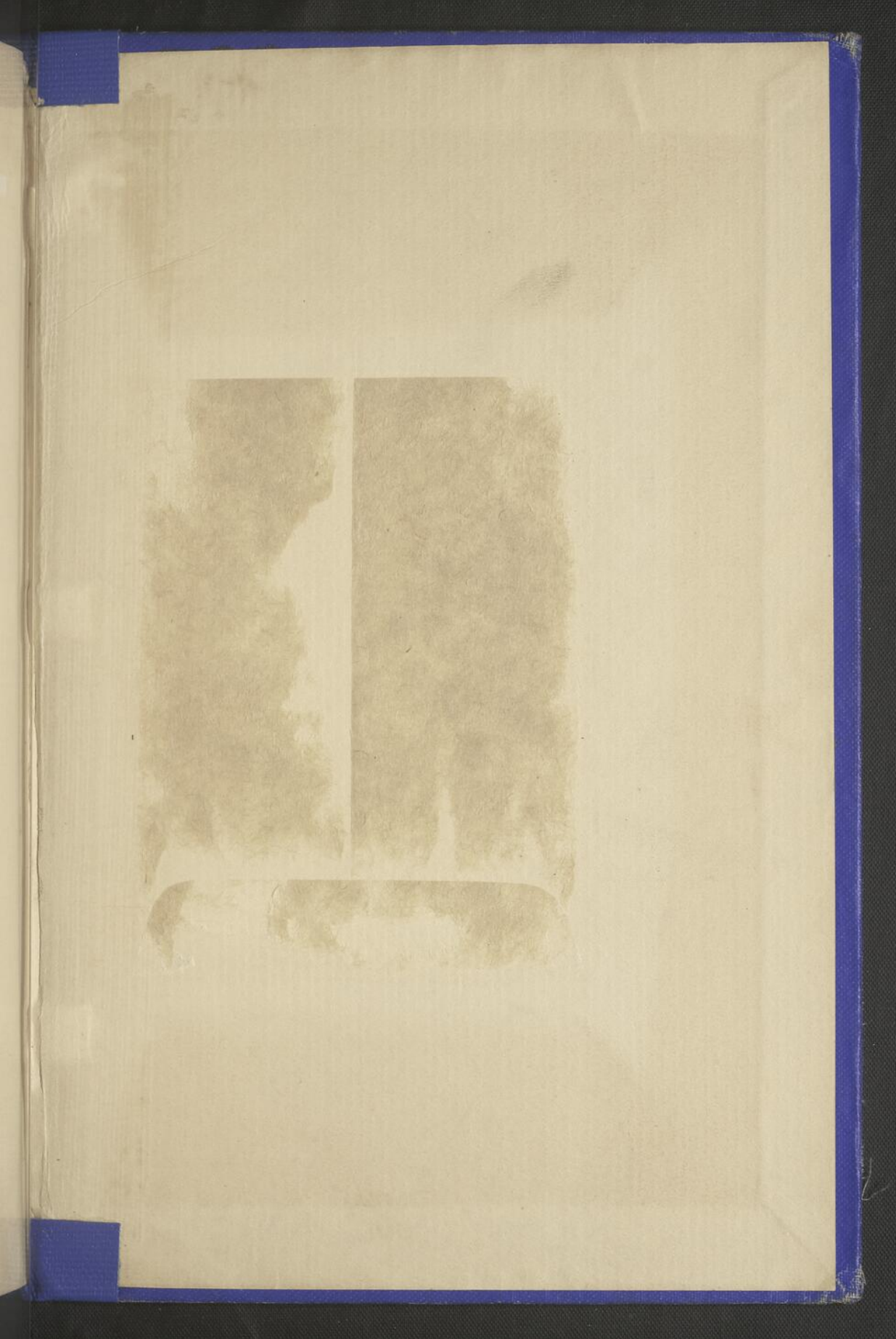


ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE JANVIER
MIL NEUF CENT TRENTE-SIX
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS,
À MONTRÉAL.
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
1206 EST, RUE CRAIG,
À MONTRÉAL.

*Imprimé au Canada, sur
papier fabriqué au Canada.*







BNQ



C 000 345 652